This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600009803Q

CHARLES H. SLESSOR.

10092 f. 26

SERMONS
DE MESSIRE
JACQUES-BENIGN
BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEIL
& Ordinaire en son Conseil d'État, Précepte
de Monseigneur LE DAUPHIN, &c.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Ro
rue Saint Jacques.

MDCCLXXII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

D.

BODLEIAN LIBRARY
23
MAY
1925
OXFORD

TABLE
DES SERMONS

Contenus dans ce cinquieme Volume.

I *Sermon pour le Jeudi de la seconde Semaine de Carême, prêché à la Cour*, Sur la Providence. Page 1

II *Sermon pour le Jeudi de la seconde Semaine de Carême, prêché devant le Roi*, Sur l'Impénitence finale. 37

I *Sermon pour le troisieme Dimanche de Carême, prêché à la Cour*, Contre l'amour des plaisirs. 81

II *Sermon pour le troisieme Dimanche de Carême*, Sur les Rechûtes. 120

Sermon pour le Mardi de la troisieme Semaine de Carême, prêché à la Cour, Sur la Charité fraternelle. 163

Autre Conclusion du même Sermon, prêché devant le Roi. 199

Sermon pour le Vendredi de la troisieme Semaine de Carême, Sur le

Culte dû à l'Etre suprême. 209
Sermon pour le Samedi de la troisieme Semaine de Carême, Sur les Jugemens humains. 244
Abregé d'un Sermon pour le même jour, prêché à Metz, Parallele des torts des Hérétiques avec ceux des mauvais Catholiques. 278
I Sermon pour le quatrieme Dimanche de Carême, Sur les dispositions où nous devons être à l'égard des nécessités de la vie. 286
II Sermon pour le quatrieme Dimanche de Carême, prêché à la Cour, Contre l'Ambition. 337
Autre Conclusion du même Sermon, prêché devant le Roi. 372
Autre Exorde pour le quatrieme Dimanche de Carême. 377
Fragment sur le même sujet. 386
Abregé d'un Sermon pour le Mardi de la quatrieme Semaine de Carême, Sur la Médisance. 409
Sermon pour le Vendredi de la quatrieme Semaine de Carême, prêché devant le Roi, Sur la Mort. 423
Fragment sur la brieveté de la vie & le néant de l'homme. 458

I. SERMON
POUR LE JEUDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CAREME,
PRÊCHÉ A LA COUR.
SUR LA PROVIDENCE.

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystere du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage œconomie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens & des maux : raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons & des méchans. Sentimens que la foi de la Providence doit nous inspirer.

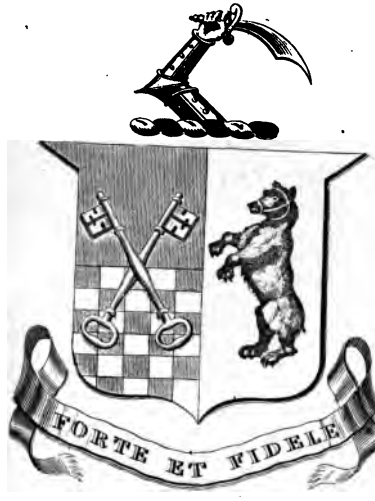
Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.

Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, & que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, & vous dans les tourmens. *Luc. XVI*, 25.

NOus lisons dans l'histoire sainte que le Roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui te-

Entreprise du Roi de Juda *III Rois XV*, 17, 22.

600009803Q



CHARLES H. SLESSOR.

10092 f. 26

Genes. 1, 4. ties; *Vidit Deus lucem quod esset bona;* « Dieu vit que la lumiere étoit bon- » ne » : qu'en ayant composé le tout il avoit encore enchéri & l'avoit trou-
Ibid. 31. vé « Parfaitement beau »; *Et erant valdè bona* : enfin qu'il avoit paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises & craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail & les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, & prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieroient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains; afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devoit prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avoit tant aimé à faire, & ce qu'il avoit lui-même jugé si digne de sa sagesse.

tresse & science subalterne, données de Dieu pour entretenir le corps d'un Etat.

Deut. XXXIV, 9.

tiens, de connoître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son Esprit de sagesse aux Princes pour savoir conduire les peuples, & il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être (*a*) dirigés par ordre; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le Prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instrumens de la conduite supérieure : & c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef & des membres.

Tout conduit par ordre & gouverné par maximes dans les affaires humaines.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premierement, Chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même, ou quelque injustice qui paroisse dans les affaires humaines, quoique (*b*)

(*a*) conduits & dirigés... pour savoir se laisser conduire par ordre. (*b*) la dispensation des biens & des maux semble s'y faire au hasard, & à l'aventure.

tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune ; mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, & qu'un conseil éternel & immuable se cache parmi tous ces événemens que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement venons à nous-mêmes, & après avoir bien compris quelle puissance nous meut & quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentimens qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant (a) la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts & les mouvemens, & ensuite l'usage & l'application de cette sublime politique qui régit le monde : & c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

QUand je considere en moi-même la disposition des choses humaines confuse, inégale, irréguliere, Image naturelle du monde, de sa confusion appa

(a) notre médiocrité.

ente & de sa justesse cachée. Comment nous pouvons remarquer cette justesse.

je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliotheques des curieux comme un jeu de la perspective. La premiere vue ne nous montre que des traits informes & un mélange confus de couleurs qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussi-tôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, & vous voyez paroître un visage avec ses linéamens & ses proportions, où il n'y avoit auparavant aucune apparence de (*a*) forme humaine. C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente & de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jesus-Christ nous découvre.

(*a*) figure.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « J'ai vu » que l'on ne commet pas ordinaire- » ment, ni la course aux plus (*a*) vi- » tes, ni les affaires aux plus (*b*) sa- » ges, ni la guerre aux plus coura- » geux ; mais que c'est le hasard & » l'occasion qui (*c*) donne tous les » emplois, qui regle tous les préten- » dans » : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum. . . sed tempus casumque in omnibus.* J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « Toutes cho- » ses arrivent également à l'homme » de bien & au méchant, à celui qui » sacrifie & à celui qui blasphême ». *Quod universa æque eveniant justo & impio. . . immolanti victimas & sacrificia contemnenti. . . eadem cunctis eveniunt.* Presque tous les siecles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante & l'innocence affligée ; mais de peur qu'il n'y ait rien (*d*) d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône & l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, & ne sem-

Déso qui reg dans le de.

IX,

Ibid.

(*a*) diligens. (*b*) avisés. (*c*) domine par-tout. (*d*) de bien assuré.

ris estis illis ? « N'êtes-vous pas beau- *Matt. VI*
» coup plus qu'eux ? Que s'il vous 26.
paroît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, & que la peine ne (*a*) poursuive pas d'assez près le vice ; songez à l'éternité de ce premier Etre : ses desseins formés & conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siecles qu'il voit passer devant lui comme des momens ; & il faut la durée entiere du monde pour développer tout-à-fait les ordres (*b*) d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vîte, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies ! Parce que nous & nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, & qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, & tout ce que sa justice (*c*) destine aux méchans : *Attendis ad dies tuos paucos, & diebus*

(*a*) serre, suit. (*b*) de sa. (*c*) garde aux criminels.

S. August. Enar. in Ps. XCI, n. 8, t. IV, pag. 986.

tuis paucis vis impleri omnia . . . Ut damnentur omnes impii, & coronentur omnes boni. Il ne seroit pas raisonnable ; laissons agir l'Eternel suivant les loix de son éternité, & bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei, & cum illo æternus eris.*

Ibid.

Ce qu'il faut faire pour regarder sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Raison qui empêche Dieu de faire dès-à-présent le discernement entre les bons & les méchans.

Si nous entrons, Chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la regle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons & les méchans ; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paroître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns & des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siecles, il ne précipite pas le discernement qui en » est une condition nécessaire » : *Qui enim semel æternum judicium destinavit post seculi finem, non præcipitat*

Apol. n. 41, p. 37.

discretionem. « Il se montre presque » égal sur toute la nature humaine ; » & les biens & les maux qu'il envoie » en attendant, sur la terre, sont com- » muns à ses ennemis & à ses en- » fans » : *Æqualis est interim super omne hominum genus, & indulgens, & increpans, communia voluit esse & commoda profanis, & incommoda suis.* Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement ? Précipiter les affaires, c'est le propre de la foiblesse qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, & que ces occasions sont certains momens dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siecles, qui connoît sa toute-puissance, & qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ah ! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne con-

ſiſte pas à faire toujours les choſes promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laiſſe cenſurer ſes deſſeins aux fous & aux téméraires ; mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui eſt aſſez, Chrétiens (*a*), que ſes amis & ſes ſerviteurs regardent de loin venir ſon jour avec humilité & tremblement ; pour les autres, il ſait où il les attend, & le jour eſt marqué pour les (*b*) punir : il ne s'émeut pas de leurs reproches : *Quoniam proſpicit quod veniet dies ejus :* Parce qu'il » voit que ſon jour doit venir bien-» tôt ».

Pſalm. XXXVI,13.

Objection des incrédules. Différence des biens & des maux. Comment ils dépendent de l'uſage que nous en faiſons.

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait ſouvent du bien aux méchans ; il laiſſe ſouffrir de grands maux aux juſtes : & quand un tel déſordre ne dureroit qu'un moment, c'eſt toujours quelque choſe contre la juſtice. Déſabuſons-nous, Chrétiens, & entendons aujourd'hui la différence des biens & des maux ; il y en a de deux ſortes : Il y a les biens & les maux

(*a*) Il ſe contente. (*b*) confondre.

mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! la santé est un bien ; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens & les maux mêlés, qui (*a*) participent de la nature du bien & du mal, & qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

Souverain bien qui ne peut jamais être mal : maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent. Qu'exige ou que permet la regle de la Justice divine.

Mais entendez, Chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle ; & qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La regle de sa justice ne permet pas que les méchans goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes ; c'est pourquoi il fera un jour le discernement : mais pour ce qui regarde les biens & les maux mêlés,

(*a*) tiennent.

il les donne indifféremment aux uns & aux autres.

Ces biens & ces maux suprêmes, réservés au temps du discernement général: par quelle raison. Pourquoi il falloit que les biens & les maux fussent ici bas communs aux bons & aux méchans.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens & ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, & que ces biens & ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. « Car » il falloit certainement, dit saint Au- » gustin, que la justice divine prédesti- » nât certains biens aux justes aux- » quels les méchans n'eussent point » de part, & de même qu'elle pré- » parât aux méchans des peines dont » les bons ne fussent jamais tourmen- » tés »: c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant ce temps limité, dans ce siécle de confusion où les bons & les méchans sont mêlés ensemble, il falloit que les biens & les maux fussent communs aux uns & aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision derniere & irrévocable.

Enar. in Ps. LV, n. 16, t. IV, p. 526.

Que le saint & divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens & de maux ! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto.* Il y a premierement le vin pur ; *Vini meri* ; il y a secondement le vin mêlé ; *Plenus mixto* ; enfin il y a la lie ; *Verumtamen fæx ejus non est exinanita.* Que signifie ce vin pur ? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie ? sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur. Et que représente ce vin mêlé ? sinon ces biens & ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente. O la belle distinction des biens & des maux que le Prophete a chantée ! mais la sage dispensation que la Providence en a faite ! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, & supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens &

Comment le Psalmiste célebre divinement cette belle distinction de biens & de maux. Sage dispensation que la Providence en a fait.

Psalm. LXXIV, 8. 9.

l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siecles des marques de sa vengeance : les châtimens exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles, que l'impunité de tous les autres. (*a*) S'il punissoit ici tous les criminels, je croirois toute sa justice épuisée, & je ne vivrois pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même & sa patience ne me permettent pas de douter (*b*) qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare

(*a*) Si Dieu n'avoit épargné aucun criminel, leur erreur auroit quelque excuse de n'avoir pas attendu un autre discernement plus terrible. Maintenant que nous sommes instruits par sa parole, & de plus averris par sa patience, convaincus par les choses mêmes & par l'ordre de tous ses desseins ; quel sera notre aveuglement, si nous ne demeurons persuadés qu'un Conseil suprême & éternel préside aux affaires humaines ; que s'il nous paroît quelque désordre dans la vie présente, c'est afin de nous tenir en attente de la vie future ; & qu'enfin, puisque nous sommes si bien gouvernés par la sagesse divine, ce doit être notre unique application de prendre des sentimens dignes d'une si haute conduite !

(*b*) de la sévérité de son jugement.

souffre

souffre encore quoiqu'innocent ; le mauvais riche quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être : cet état est violent & ne peut pas durer (*a*) toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde ; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en » ta vie, Lazare aussi a reçu des » maux ». Ce désordre se pouvoit souffrir durant le temps de mélange, où

(*a*) à jamais : mais attendez encore un moment & les choses se démêleront d'elle-mêmes : Lazare & le mauvais Riche iront tous deux à la maison de leur éternité ; & alors quel étrange changement, & quel nouvel ordre de choses ! Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, & Lazare aussi a reçu des maux : *Fili, recepisti.* Sous un Dieu bon & sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvoit pas être éternelle : mais Dieu avoit ses raisons tirées d'une sagesse profonde. C'étoit encore le temps de souffrir les criminels, pour les inviter à se repentir : c'étoit le temps d'éprouver les justes, pour les exercer par la souffrance. Mais maintenant, poursuit Abraham, *Nunc autem*, maintenant, dans ce grand jour de l'éternité, maintenant que la mort vous ayant tirés de la loi des changemens & des temps, vous êtes enfin arrivés tous deux à l'état de la consistance, *Nunc autem* : une autre disposition se va commencer, & la peine ne sera plus séparée du coupable qui l'a méritée, ni la consolation refusée au juste qui l'a si fidelement attendue : *Nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.*

Dieu préparoit un grand ouvrage; mais sous un Dieu bon & sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvoit pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité; *Nunc autem*; une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation (*a*) refusée au juste qui l'a espérée: *Nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.* Voilà, Messieurs, le conseil de Dieu exposé fidelement par son Ecriture: voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Sentimens qu'inspire la foi de la Providence.

QUiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, & qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paroît ni grand ni terrible que ce qui a

(*a*) Et la consolation éternelle ne manquera plus à l'homme de bien qui l'a fidelement espérée.

relation à l'éternité : c'eſt pourquoi les deux ſentimens que lui inſpire la foi de la Providence, c'eſt premiérement de n'admirer rien, & enſuite de ne rien craindre de tout ce qui ſe termine en ſa vie préſente.

Raiſon pour laquelle celui qui en eſt perſuadé, ne doit rien admirer des choſes d'ici-bas.

Il ne doit rien admirer, & en voici la raiſon. Cette ſage & éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux ſortes de biens, qui diſpenſe des biens mêlés dans la vie préſente, qui réſerve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'auroit de part aux biens ſuprêmes, qui auroit trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit ſaint Auguſtin, que nous ſachions diſtinguer entre les biens qu'il répand dans la vie préſente, pour ſervir de conſolation aux captifs, & ceux qu'il reſerve au ſiecle à venir, pour faire la félicité de ſes enfans; *Aliud eſt ſolatium captivorum, aliud gaudium liberorum.* La ſage & véritable libéralité veut qu'on ſache diſtinguer ſes dons ; ou pour dire quelque choſe de plus fort, Dieu veut que nous ſachions diſtinguer entre les biens vraiment mépriſables qu'il donne ſi

S. Auguſt. Enar. in Pſ. CXXXVI, n. 5, t. IV, p. 1516.

souvent à ses ennemis, & ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur à bonis*, dit saint Augustin.

Enar. in Ps. LXII, n. 14, t. IV, p. 613.

Grandeurs du monde, combien méprisables quand on les considére entre les mains des impies.

Et certainement, Chrétiens, quand rappellant en mon esprit la mémoire de tous les siecles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies ; quand je vois les enfans d'Abraham & le seul peuple qui adore Dieu relégué (*a*) en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infideles ; & pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré (*b*) du nom Chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphêmes de Mahomet contre l'Evangile, abattre sous son Croissant la croix de Jesus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ; & que je considere d'ailleurs que tout (*c*) déclaré qu'il est contre Jesus-Christ, ce sage

(*a*) en Judée. (*b*) de Jesus-Christ & de son Eglise. (*c*) frémissant, furieux.

distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, & ne craint pas de lui abandonner un si grand Empire, comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre (*a*) qu'il fait peu d'état de telles faveurs, & de tous les biens qu'il donne pour la vie présente ! Et toi, ô vanité & grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parois peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mépris que les Souverains pieux doivent faire du Royaume qu'ils possedent seuls, au prix d'un autre Royaume où ils auront des égaux. Comment la foi de la Providence ôte aux enfans de Dieu l'admiration & la crainte.

Mais peut-être que je m'oublie, & que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les Empires & les Monarchies un présent de peu d'importance : non, non, Messieurs, je ne m'oublie pas : non, non, je n'ignore pas combien grand & combien auguste est le Monarque qui nous honore de son audience, & je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, (*b*) de confier à sa conduite une si grande & si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je

(*a*) qu'en vérité il fait peu d'état de toute cette pompe qui nous éblouit. (*b*) en confiant à ses soins.

ſais auſſi, Chrétiens, que les Souverains pieux, quoique dans l'ordre des choſes humaines ils ne voient rien de plus grand que leur ſceptre, rien de plus ſacré que leur perſonne, rien de plus inviolable que leur majeſté, doivent néanmoins mépriſer le royaume qu'ils poſſedent ſeuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, & qu'ils deſirent même s'ils ſont Chrétiens, de partager un jour avec leurs ſujets, que la grace de Jeſus-Chriſt & la viſion bienheureuſe aura rendu leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere conſortes.* Ainſi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfans de Dieu la derniere déciſion, leur ôte l'admiration de toute autre choſe : mais elle fait encore un plus grand effet; c'eſt de les délivrer de la crainte. Que craindroient-ils, Chrétiens? rien ne les choque, rien ne les offenſe, rien ne leur répugne.

S. Auguſt. de Civ. Dei, lib. V, cap. XXIV, tom. VII, p. 141.

Différence remarquable

Il y a cette différence (*a*) remar-

(*a*) mémorable.

quable entre les causes particulieres & la cause universelle du monde, que les causes particulieres se choquent les unes les autres; le froid combat le chaud, & le chaud attaque le froid. Mais la cause premiere & universelle qui enferme dans un même ordre & les parties & le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance & leur contrariété. Il seroit long, Chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulieres, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du Prince, ou qui veut faire sa fortune par (*a*) la voie détournée, il trouve d'autres prétendans qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, & la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas

entre les causes particulieres & la cause universelle.

Comment celui qui s'attache à Dieu, à sa volonté, à sa Providence, ne trouve rien qui s'oppose à lui.

(*a*) le moyen de ce Ministre.

son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout & non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause premiere & fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa Providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble ses desseins : au contraire tout concourt & tout coopere à l'exécution de ses desseins; parce que tout concourt & tout coopere, dit le saint Apôtre, à l'accomplissement de son salut; & son salut est sa grande affaire; (*a*) c'est-là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Rom. VIII, 28.

Usage qu'il fait faire de toutes choses. De quelle maniere il reçoit la prospérité & l'adversité. Sa confiance ferme & invincible dans tous ses états.

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue qui enferme dans ses desseins toutes les causes & tous les effets, il s'étend & se dilate lui-même, & il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, & il honore la miséricorde

(*a*) à laquelle.

qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « L'épreuve pro- » duit l'espérance », que la guerre se fait pour la paix, & que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespere, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jesus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles; « Ne craignez » point, petit troupeau, parce qu'il » a plu à votre Pere de vous donner » un royaume ». Ainsi à quelque extrêmité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidelles, qu'il a perdu tout son bien; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, & un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Rom. V, 4.

Luc. XII, 32.

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond & tout l'édifie; tout l'étonne & tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même; autant les coups

Comment il sait profiter de ce qui se passe dans les autres. Saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

de grace que les coups de rigueur & de justice; autant la chûte des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de foiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels; « Le juste, dit saint Augustin, vient laver ses mains dans leur sang; c'est-à-dire, qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice». S'ils prosperent visiblement & que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien; il regarde le revers de la main de Dieu, & il entend avec foi, comme une voix céleste qui dit aux méchans fortunés qui méprisent le juste opprimé: ô herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure & que tu conserves la tienne durant cette froide saison? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement qui te dessèchera jusqu'à la racine, & fera germer les fruits immortels des arbres que la patience

In Psalm. LVII, tom. IV, p. 556.

aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses, & certes elles méritent d'être médiées. Ne nous arrêtons pas à la fortune, ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour, tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, Chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes & des vestiges sensibles, & quels? C'est le Saint-Esprit qui le dit; « Les puissans, dit l'oracle de la sagesse, seront tourmentés puissamment » : *Potentes potenter tormenta patientur.* C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah! encore que je parle ainsi, « J'espere de vou

Renversement de la fortune & des grandeurs du siecle. Malheureuse primauté qui restera aux puissans de la terre. De quelle maniere ils doivent sanctifier leur puissance.

Sap. VI, 7.

Heb. VI, 9. » de meilleures choses » : *Confidimus autem de vobis meliora.* Il y a des puissances saintes : Abraham qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche & puissant ; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres : si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, dont nous parle [l'Evangile], & vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham & posséder avec lui les richesses éternelles.

II. SERMON
POUR LE JEUDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME,
PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,
SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Différens degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment, pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de a mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime : terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

Mortuus est autem & dives.

Le Riche mourut aussi. *Luc. XVI, 22.*

JE laisse Jesus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un au- Etat du mauvais Riche à la mort.

tre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais Riche mourant, & mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Combien les pécheurs sont favorables à ce qui éloigne leur conversion : leur espérance présomptueuse. Funestes suites de leur vie licencieuse.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étois d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenteroit sa mauvaise vie, & l'autre sa (*a*) fin malheureuse; mais j'ai cru que les pécheurs toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisois ce partage, se persuaderoient trop facilement qu'ils pourroient aussi détacher ces choses, qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, & qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manqueroit à la vie, nourriroit leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer dans ce discours comme par une chûte (*b*) insensible on tombe d'une vie licen-

(*a*) mauvaise mort. (*b*) presque inévitable.

cieuse à une mort désespérée ; afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font & ce qu'ils s'attirent, où ils sont & où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abyme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force & toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prieres de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave, Maria.*

Erreur de ceux qui se persuadent que leur conversion sera plus facile à la mort que pendant la vie.

C'Est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des Peintres & des Poëtes, que de croire la vie & la mort (a) autant dissemblables, que les uns & les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent, lorsque trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort applanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera

(a) aussi.

plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier & irrémédiable; car ils devroient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève. Or qui ne sait, Chrétiens, qu'à la conclusion de la piece, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scenes; & que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature, que lorsqu'elles coulent. C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre : & afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Portrait de la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs & ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi; & ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais Riche, homme de plaisirs & de bonne chere,

ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires & d'intrigues, étant enchanté par les uns & occupé par les autres, ne s'étoit jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare, qui (a) mouroit de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde; & presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, Chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort qui s'avançoit pas à pas arrive, imprévue & inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible & impitoyable, que son heure derniere est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter : il veut rompre en un moment ses liens, & il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout-à-coup, de faire une rupture si vio-

Sa triste fin: inutilité de ses foibles efforts au dernier moment.

(a) languissoit.

lente : il demande du temps en pl
rant, pour accomplir un si grand
vrage, & il voit que tout le tem
lui est échappé. Ah ! dans une occ
sion si pressante où les graces co
munes ne suffisent pas, il implore
secours extraordinaire ; mais comm
(*a*) il n'a lui-même jamais eu pi
de personne, aussi tout est sourd
l'entour de lui au jour de (*b*) l
affliction : tellement que par
plaisirs, par ses empressemens, p
sa dureté, il arrive enfin, le m
heureux, à la plus grande sépar
tion, sans détachement ; premi
point : à la plus grande affair
sans loisir ; second point : à la pl
grande misere, sans assistance ; tr
sieme point. O Seigneur, Seigne
tout-puissant, donnez efficace à m
paroles, pour graver dans les cœu
de ceux qui m'écoutent des vérités
importantes. Commençons à parl
de l'attache au monde.

(*a*) il a été trop souvent lui-même imploré, app
en vain au secours. (*b*) sa derniere angoisse.

PREMIER POINT.

L'Abondance, la bonne fortune, la vie délicate & voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, & tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, & qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit*, dit saint Augustin.

Comment la vie délicate & voluptueuse ressemble à un fleuve impétueux.

In Psalm. CXXXVI, t. IV, pag. 1514.

Il faut aujourd'hui, Messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez & ouvrez les yeux, & voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous (*a*) l'attache d'un cœur qui les possede, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandon-

Déplorable servitude où nous jettent les biens du monde.

(*a*) le plaisir.

ne. O quelles chaînes ! ô quel esclavage ! mais disons les choses par ordre.

Fausse imagination des ames simples & ignorantes, sur la possession des biens de la terre. Folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice. Etendue de l'attache de ceux qui sont dans l'abondance.

Premierement, Chrétiens, c'est une fausse imagination des ames simples & ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'ame plus libre & plus dégagée. Par exemple on se persuade que l'avarice seroit tout-à-fait éteinte, que l'on n'auroit plus d'attache aux richesses, si l'on en avoit ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté toute entiere dans la commodité & dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée ; mais certes nous nous abusons, notre erreur est (*a*) extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes, que le pauvre à qui tout

(*a*) grande.

manque; & je ne m'en étonne pas : car il faut entendre, Messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particuliere; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'ame n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance, que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particuliere, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache, que la disette ; au contraire qu'elle est, du moins en ceci, & plus captive & plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent & un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour

immenſe. Mais il ſe croiroit pauvre dans ſon abondance, (de même de toutes les autres paſſions,) s'il n'en ſoit de ſa bonne fortune. Voyons quel eſt cet uſage; & pour procéder toujours avec ordre, laiſſons ceux qui s'emportent d'abord aux excès & conſidérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils ſe donnent de tout leur cœur aux choſes permiſes.

Nature des déſordres du mauvais Riche. Comment on peut ſe perdre en ſe donnant tout entier aux choſes permiſes.

Le mauvais Riche de la parabole les doit faire trembler juſqu'au fond de l'ame. Qui n'a oui remarquer cent fois, que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ſes adulteres, ni de ſes rapines, ni de ſes violences? Sa délicateſſe & ſa bonne chere font une partie ſi conſidérable de ſon crime, que c'eſt preſque le ſeul déſordre qui nous eſt rapporté dans notre Evangile. « C'eſt un homme, dit ſaint » Grégoire, qui s'eſt damné dans les » choſes permiſes, parce qu'il s'y eſt » donné tout entier, parce qu'il s'y » eſt laiſſé aller ſans retenue »: tant il eſt vrai, Chrétiens, que ce n'eſt pas toujours l'objet défendu, mais que c'eſt fort ſouvent l'attache qui

ait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit.* O Dieu ! qui ne seroit étonné, qui ne s'écrieroit avec le Sauveur : « Ah ! que la voie est étroite « qui nous conduit au royaume » ! Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis ? N'en doutons pas, Chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir deux maîtres » ; il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; & ainsi qu'il peut y avoir des attachemens damnables à des choses qui de leur nature seroient innocentes. S'il est ainsi, Chrétiens ; & qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la Vérité nous en assûre ? ô Grands, ô Riches du siecle, que votre condition me fait peur, & que j'appréhende pour vous

Pastor. part. III, c. XXI, t. II, p. 67.

Matt. VII, 14.

Ibid. VI, 24.

ces crimes cachés & délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur & d'un attachement presque imperceptible ! Mais tout le monde n'entend pas cette parole ; passons outre, Chrétiens ; & puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur ame par une chûte plus apparente.

Nécessité de se retenir dans les choses permises, pour ne pas s'emporter jusqu'aux défendues. Pourquoi le juste réprime des regards qui pourroient être innocens. Funestes suites de l'abandon aux choses licites.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises ; ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, Chrétiens, qui ne le sait pas ? qui ne le sent par expérience ? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avoit bien connu par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis* : « J'ai » fait un pacte avec mes yeux, de » ne penser à aucune beauté mortel- » le ». Voyez qu'il regle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourroient être innocens ;

Job. XXXI, 1.

pour

pour arrêter des pensées qui apparemment seroient criminelles : ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi ? parce qu'il sait que par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine ; si bien (*a*) que l'ame se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah ! quel état ! quel penchant ! quelle étrange disposition ! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice, ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence ; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légere démarche. Sans doute ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carriere des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas ; & il (*b*) lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je » m'emporte au de-là de ce que je

(*a*) qui fait. (*b*) arrivera bien-tôt à cette ame.

» dois, pendant que je ne prends au-
» cun soin de me modérer en ce que
» je puis » : *Quod non expediebat admisi, dum non temperb quod licebat.*

Ad Sever. Epist. XXX, n. 3, p. 186.

Licence effrénée des grandes fortunes : ce qu'elle produit. Péchés qui viennent de la disette, péchés qui naissent de l'abondance : leur nature.

Après cela, Chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de (*a*) limites : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* : « Dans leur graisse, dit le Saint-
» Esprit, dans leur abondance, il se
» fait un fonds d'iniquité qui ne s'é-
» puise jamais ». C'est de-là que naissent ces péchés regnans, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse.

Ps. LXXII, 6.

» Car il y a, dit saint Augustin, deux
» especes de péchés : les uns viennent
» de la disette ; les autres naissent de
» l'excès ». Ceux qui naissent du besoin & de la misere, ce sont des péchés serviles & timides : quand un pauvre vole, il se cache ; quand il est découvert, il tremble : il n'oseroit soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir & envelopper dans les ténebres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont

Enar. in Ps. LXXII, n. 12, t. IV, p. 759.

(*a*) mesures.

ſuperbes & audacieux, ils veulent regner, vous diriez qu'ils ſentent la grandeur de leur extraction : « Ils veulent »jouir, dit Tertullien, de toute la » lumiere du jour & de toute la con- » ſcience du ciel » : *Delicta veſtra . . . & omni luce, & omni nocte, & tota cœli conſcientia fruuntur.* *Lib. I, ad Nat. n. 16, p. 60.*

(*a*) Combien en avons-nous vu qui ſe plaiſent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien au-deſſus des choſes humaines par le mépris de toutes les loix, à qui la pudeur même ſemble indigne d'eux, parce que c'eſt une eſpece de crainte ? Ah ! ſi je pouvois vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonoſor ou d'un Balthaſar (*b*) dans l'Hiſtoire ſainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les Hiſtoires profanes, vous verriez avec horreur & tremblement ce que fait (*c*) dans les grandes places l'oubli de Dieu, & cette terrible penſée de n'avoir rien (*d*) ſur ſa tête. C'eſt-

Combien de gens ſe plaiſent à faire les grands, par la licence du crime. Terribles effets de l'oubli de Dieu dans les grandes places. Déſordres étonnans dont la grande puiſſance eſt la cauſe.

(*a*) C'eſt-là qu'on ſe plaît de faire le grand par le mépris de toutes les loix, & en faiſant une inſulte publique à la pudeur du genre humain.

(*b*) ou de quelque autre de ces Rois ſuperbes, qui nous ſont repréſentés dans l'Hiſtoire ſainte. (*c*) peut dans un cœur qui a oublié Dieu. (*d*) qui nous contraigne.

là (*a*) que la convoitise va tous les jours se subtilisant & (*b*) renviant sur soi-même. De-là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des rafinemens de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom : & tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grace ; (*c*) & dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres ? la grande puissance, féconde en crimes, la licence, mere de tous les excès. « Vous avez » dit : Je regnerai éternellement. Vous » n'avez point fait de réflexion sur » tout ceci, & vous ne vous êtes » point représenté ce qui devoit vous » arriver un jour » : *Dixisti : In sem-*

Is. XLVII, 7.

(*a*) alors. (*b*) enchérissant ; & que rafinant sur elle-même, elle fait naître. (*c*) & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au milieu de tous ces excès, souvent on s'imagine être vertueux, parce que dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient. On croit faire grace à Dieu & à sa justice de ne la pousser pas tout-à-fait à bout.

piternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui. « Ces pécheurs hardis » & superbes ne se contentent plus de » penser le mal, ils s'en vantent, ils » s'en glorifient » : *Cogitaverunt & locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt.* Remarquez ces paroles : *In excelso* ; A découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, & qu'il dort aussi-bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus.* L'impunité leur fait tout oser ; ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Ps. LXXII, 8.

Ps. IX, 34.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, Chrétiens, pendant que la maladie (*a*) arrête pour

Grande difficulté de changer des inclinations profondes. Comment on peut jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Grace extraordinaire néces-

(*a*) supprime.

faire pour opérer à la mort la conversion. Nature du cœur humain. Combien la séparation de l'objet suffit peu pour nous en détacher.

un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvemens artificiels qui se font & se défont en un moment : mais ses mouvemens véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement attachées, ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance a la mort, quelle grace extraordinaire, pour opérer tout-à-coup un changement si miraculeux ? Peut-être que vous penserez que la mort nous enleve tout, & qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, Chrétiens, plutôt il faut craindre un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce Roi d'Amalec, tendre & délicat, qui se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors!* « Est-ce ainsi » que la mort amere sépare les cho-

I Reg. XV, 32.

»ſes»! Il penſoit & à ſa gloire & à ſes plaiſirs ; & vous voyez comme à la vue de la mort qui lui enleve ſon bien, toutes ſes paſſions émues & s'irritent & ſe réveillent. Ainſi la ſéparation augmente l'attache d'une maniere plus obſcure & plus confuſe, mais auſſi plus profonde & plus intime ; & ce regret amer d'abandonner tout, s'il avoit la liberté de s'expliquer, on verroit qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'eſt paſſé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'eſt, Meſſieurs, ce qui me fait craindre que ces belles converſions des mourans ne ſoient que ſur la bouche ou ſur le viſage ou dans la fantaiſie alarmée, & non dans la conſcience.

Qualités d la converſio des mourans quelle en e ſouvent l cauſe : con bien on do peu s'y fier.

Par conſéquent, Chrétiens, ne nous laiſſons point abuſer à ces belles converſions des mourans, qui peignant & ſur les yeux & ſur le viſage, & même, pour mieux tromper, dans la fantaiſie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur eſt changé: car une telle pénitence, bien loin d'entrer aſſez avant pour arracher l'amour du monde, ſouvent,

je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'appaiser Dieu par la seule espérance de vivre; & comme il n'ignore pas que la Justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, (a) il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit & non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente! ô pénitence toute criminelle & toute infectée de l'amour du monde! avec cette étrange pénitence, cette ame malheureuse sort de son corps, toute noyée & toute abymée dans les affections sensuelles. Ah! Démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour

(a) Mais il fait de si beaux actes de détachement? mais je crains qu'ils ne soient forcés, je crains qu'ils ne soient dictés par l'attache même. Mais il déteste tous ses péchés? mais c'est peut-être qu'il est condamné à faire amende honorable avant que d'être traîné au dernier supplice. Mais pourquoi faites-vous un si mauvais jugement? parce qu'ayant commencé trop tard l'œuvre de son détachement total, le temps lui a manqué pour accomplir une telle affaire.

la traîner dans l'abyme, ses chaînes sont ses passions : ne cherchez point dans cette ame ce qui peut servir d'aliment au feu éternel ; elle est toute corporelle, toute pêtrie, pour ainsi dire, de chair & de sang : pourquoi ? parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

SECOND POINT.

L'Un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde, qu'ils ne peuvent trouver de loisir ; toutes les heures s'écoulent trop vîte, toutes les journées finissent trop-tôt ; & dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber toute entiere au temps de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Empressement de la vie mondaine, l'un de ses plus grands malheurs : pourquoi.

Je trouve deux causes de cet embarras ; premierement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent & nous

Deux causes de cet embarras : quelles sont-elles.

cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; & à travers de ces affaires & de ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées: *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis!* « Malheur à vous, dit » le Prophete, qui traînez tant d'i- » niquités dans les cordes de la va- » nité » ! c'est-à-dire, si je ne me trompe; tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Is. V, 18.

Combien l'humeur inquiete est ennemie du repos. Illusion qui jette les mondains dans des empressemens continuels & une vie tumultueuse. Pourquoi cette servitude & ce mouvement perpétuel leur plaisent, quoiqu'ils s'en plaignent.

Que dirai-je maintenant, Messieurs, de cette humeur inquiete, curieuse de nouveautés, ennemie de loisir & impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter & de nous (*a*) ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras: la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne (*b*) connoissent pas l'efficace de cette action paisible, & in-

(*a*) ravir. (*b*) sentent.

térieure qui occupe l'ame en elle-même, ils ne croient pas (a) s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'il ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée & tumultueuse; ils s'abyment dans un commerce éternel d'intrigues & de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés & se plaignent de cette contrainte; mais, Chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il étoit délivré de cet embarras, ne pourroit souffrir son repos; maintenant les journées lui semblent trop courtes, & alors son grand loisir lui seroit à charge: il aime sa servitude; & ce qui lui pese lui plaît; & ce mouvement perpétuel qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles & avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant,

(a) agit.

& le jette tantôt d'un côté, ta
d'un autre avec une grande inc
tance; vous diriez toutefois que
bre s'égaie par la liberté de son
vement : ainsi, dit ce grand
que, encore que les homme
monde n'aient pas de liberté vé
ble, étant presque toujours contr
de céder aux divers emplois qu
poussent comme un vent; tou
il s'imaginent jouir d'un certai
de liberté & de paix, en prome
de-çà & de-là leurs desirs vagu
incertains : *Tanquam olivæ pen
tes in arbore ducentibus ven
quasi quadam libertate auræ perfr
tur vago quodam desiderio suo.*

S. August. in Psalm. CXXXVI, t. IV, p. 1518.

Voilà, si je ne me trompe, une
ture assez naturelle de la vie du m
& de la vie de la Cour. Que fi
vous cependant, grand homme
faires, homme qui êtes de to
secrets, & sans lequel cette gr
comédie du monde manqueroit
personnage nécessaire; que faites
pour la grande affaire, pour l'affa
l'éternité? C'est à l'affaire de l'éte
que doivent céder tous les emp
c'est à l'affaire de l'éternité que do

Temps trop court pour penser, à la mort, à l'affaire de son salut. Ajournemens par lesquels Dieu nous appelle alors à son tribunal. Inutilité des cris & des soupirs du pécheur qui entre au séjour de l'éternité : ses accusateurs

servir tous les temps. Dites-moi en quel état est donc cette affaire? Ah! pensons-y, direz-vous? Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes & de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent: je ne regarde que l'empressement. Ecoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement pour vous appeller devant Dieu & devant sa chambre de justice. Ecoutez avec quelle presse il vous parle par son Prophete. « La fin est venue: la fin est venue; » maintenant la fin est sur toi »: *Finis venit: venit finis; nunc finis super te;* « Et j'enverrai ma fureur contre » toi, & je te jugerai selon tes voies; » & tu sauras que je suis le Seigneur »:

dans les pauvres.

Ezech. VII, 2, 3, 5.

Et immittam furorem meum in te, & scietis quia ego Dominus. O Seigneur, que vous me pressez! encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, » la fin est venue ; la justice que tu » croyois endormie, s'est éveillée con- » tre toi ; la voilà qu'elle est à la por-
Ibid. 6. » te »; *Finis venit, venit finis ; evigilavit adversùm te : ecce venit.* « Le jour » de vengeance est proche ». Toutes les terreurs te sembloient vaines, & toutes les menaces trop éloignées ; & « Maintenant, dit le Seigneur, je » te frapperai de près, & je mettrai » tous tes crimes sur ta tête, & tu » sauras que je suis le Seigneur qui
7, 8, 9. » frappe » : *Venit tempus ; propè est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super te : & imponam tibi omnia scelera tua, & scietis quia ego sum Dominus percutiens.* Tels sont, Messieurs, les ajournemens par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal & à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour
Ibid. 10. qu'il faut comparoître : *Ecce dies : ecce venit, egressa est contritio.* L'Ange qui préside à la mort, recule d'un moment à l'autre pour étendre

le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en-haut : *Fac* 24.
conclusionem : Pressez, « Concluez »; l'audience est ouverte ; le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ! O Dieu que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes & de votre vie ! ah ! que vous jetterez de cris superflus ! ah ! que vous soupirerez amerement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence & qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée ; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. (*a*) Je vous vois étonné & éperdu en présence de votre Juge: mais regardez encore vos accusateurs ; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

(*a*) Vous êtes étonné & éperdu ; vous le serez beaucoup davantage, quand vous entendrez le cri de vos pauvres freres contre votre dureté inexorable.

TROISIEME POINT.

Cruauté, force maligne & pernicieuse de l'attache aux plaisirs sensuels, malgré sa douceur apparente. Génie de la volupté.

J'Ai remarqué, Chrétiens, que le grand Apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes & leurs plaisirs, les appelle « Des hommes cruels, sans affection, sans » miséricorde »: *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores*; & je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, & ne paroît ni cruelle ni malfaisante : mais il est aisé de se détromper, & de voir dans cette douceur apparente une force maligne & pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il, les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce & ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, & qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de

II Tim. III, 3, 4.

In Psalm. CXXXIX, t. IV, p. 1553.

plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passé-temps. *Coronemus nos rosis* : « Couronnons » nos têtes de fleurs avant qu'elles » soient flétries ». Ils invitent tout le monde à leur bonne chere, & ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrûm exors sit luxuriæ nostræ*. Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est desirable ! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours : « Oppri- » mons, ajoutent-ils, le juste & le » pauvre » : *Opprimamus pauperem justum*. « Ne pardonnons point ni à » la veuve », ni à l'orphelin. Quel est, Messieurs, ce changement, & qui auroit jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ? C'est le génie de la volupté ; elle se plaît à opprimer le juste & le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par

Sap. II, 8.

9

10.

des pilleries ; & voilà cette volupté si commode, si aisée & si indulgente, devenue cruelle & insupportable.

Etendue du crime de la cruauté: dureté qu'elle inspire pour les misérables : combien cette dureté est injuste & meurtriere. Pourquoi Dieu a communiqué aux Grands de la terre un rayon de sa puissance. Abus qu'ils font de leur grandeur, de leur abondance & de leur félicité.

Vous direz sans doute, Messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès ; & je crois facilement qu'en cette assemblée, & à la vue d'un Roi si juste, de telles inhumanités n'oseroient paroître : mais sachez que l'oppression des foibles & des innocens n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connoître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les (*a*) mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion & les mains au secours. C'est, Messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, & des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Peres disent d'un commun accord que ce Riche inhumain de notre Evangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu ; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti*. Et cette dureté meur-

Lactant. Divin. Inst. lib. VI, c. XI.

(*a*) bras aux rapines.

triere eſt née de ſon abondance & de ſes délices. O Dieu clément & juſte, ce n'eſt pas pour cette raiſon que vous avez communiqué aux Grands de la terre un rayon de votre puiſſance ; vous les avez fait grands pour ſervir de peres à vos pauvres : votre providence a pris ſoin de détourner les maux de deſſus leur tête, afin qu'ils penſaſſent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aiſe & en liberté, afin qu'ils fiſſent leur affaire du ſoulagement de vos enfans : & leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance ſecs, leur félicité inſenſibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres & des miſérables, que la miſére elle-même & la pauvreté en perſonne pleurante & gémiſſante à leur porte. D'où vient [une dureté ſi étonnante ?]

Avidité inſatiable des paſſions, cauſe de cette dureté à l'égard des pauvres : comment.

Je ne m'en étonne pas, Chrétiens ; d'autres pauvres plus preſſans & plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, & épuiſé les libéralités à un paſſage plus ſecret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne ceſſent de murmu-

rer, quelque ſoin qu'on prenne de les ſatisfaire, toujours avides, toujours affamés (*a*) dans la profuſion & dans l'excès même; je veux dire vos paſſions & vos convoitiſes. C'eſt en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci ſont déja au cœur; ils ne s'y préſentent pas, mais ils l'aſſiegent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence! Repréſentez-vous, Chrétiens, dans une ſédition, une populace furieuſe, qui demande arrogamment, toute prête à arracher ſi on la refuſe; ainſi dans l'ame de ce mauvais Riche; & (*b*) ne l'allons pas chercher dans la Parabole, pluſieurs le trouveront dans leur conſcience. Donc dans l'ame de ce mauvais Riche, & de ſes cruels imitateurs, où la raiſon a perdu l'empire, où les loix n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicateſſe, toutes les autres paſſions, troupe mutine & emportée, ſont retentir de toutes parts un cri ſéditieux, où l'on

(*a*) qui étient toujours à la faim. (*b*) qu'il y en a peut-être dans cet auditoire qui le trouveront en eux-mêmes!

n'entend que ces mots : « Apporte, » apporte » : *Dicentes; Affer, affer*; apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité plus rafinée à ce luxe curieux & délicat : apporte des (*a*) plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudens & insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui (*b*) accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail & par leurs sueurs, se laissent mourir de faim, plutôt que de découvrir leur misere. C'est pourquoi ils meurent de faim ; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte & aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide : hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chere. Mais ces

Prov. XXX, 15.

(*a*) ragoûts. (*b*) sont honteux de leur misere, accoutumés à la surmonter par un travail assidu.

pauvres que vous nourrissez trop bien au-dedans, épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire; & il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jesus-Christ, si vous n'appaisez ce tumulte & cette sédition intérieure (a): & cependant ils subsisteroient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Comment la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. Quel est l'esprit du Christianisme: combien y est opposé l'esprit de grandeur.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, & je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'ame de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misere des autres, & mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paroît le plus opposé à l'esprit du Christianisme: car qu'est-

(a) si vous ne leur assignez quelque subsistance sur ce que.

ce

ce que l'esprit du Christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse & de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos freres, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Ecoutez son langage dans le Prophete Isaïe. « Tu » as dit en ton cœur : Je suis, & il n'y » a que moi sur la terre » : *Dixisti in corde tuo : Ego sum, & præter me non est alter.* Je suis : il se fait un Dieu, & il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est ». Je suis, il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, & comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, & tenant tout le reste (*a*) dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

XLVII, 10.

Exod. III, 14.

Ah! Dieu est juste & équitable. Vous y viendrez vous-mêmes, Riche im-

Délaissement des Riches impitoyables

(*a*) tous les autres.

au jour de besoin & d'angoisse : combien les pauvres les aideroient alors s'ils les avoient secourus.

pitoyable, aux jours de besoin & d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel ; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette derniere maladie, où parmi un nombre infini d'amis, de médecins & de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, & qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car en cette fatale maladie, que serviront ces amis qu'à vous affliger par leur présence, ces Médecins qu'à vous tourmenter, ces serviteurs qu'à courir deçà & delà dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés, sont les seuls qui seroient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendroient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels ? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos

miſéricordes prieroient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auroient données, lorſque vous les auriez conſolés dans leur amertume, feroient maintenant diſtiller ſur vous une roſée rafraîchiſſante ; leurs (*a*) côtés revêtus, dit le ſaint Prophete, leurs entrailles rafraîchies, leur faim raſſaſiée vous auroient béni ; leurs ſaints Anges veilleroient autour de votre lit comme des amis officieux, & ces médecins ſpirituels conſulteroient entre eux nuit & jour pour vous trouver des remedes. Mais vous avez aliéné leur eſprit, & le Prophete Jérémie me les repréſente vous condamnant eux-mêmes ſans miſéricorde.

Job. XXXI, 20.

Traitement des ſaints Anges à l'égard d'un mauvais Riche mourant.

Voici, Meſſieurs, un grand ſpectacle ; venez conſidérer les ſaints Anges dans la chambre d'un mauvais Riche mourant. Oui pendant que les médecins conſultent l'état de ſa maladie, & que ſa famille tremblante attend le réſultat de la conférence, ces médecins inviſibles conſultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem & non eſt ſanata* : « Nous

Jerem. LI, 9.

(*a*) corps.

» avons soigné cette Babylone, & elle
» ne s'est point guérie ». Nous avons
traité diligemment ce Riche cruel
que d'huiles ramollissantes, que de
douces fomentations nous avons mises
sur ce cœur! & il ne s'est pas amolli
& sa dureté ne s'est pas fléchie; tout
a réussi contre nos pensées, & le ma-
lade s'est empiré parmi nos remedes
« Laissons-le là, disent-ils; retour-
» nons à notre patrie d'où nous étions
Jer. m. » descendus pour son secours » : *Der-*
Ibid. *linquamus eum, & eamus unusqui-*
que in terram suam. Ne voyez-vous
pas sur son front le caractere d'un re-
prouvé? La dureté de son cœur a en-
durci contre lui le cœur de Dieu : les
pauvres l'ont déféré à son tribunal;
son procès lui est fait au ciel ;
quoiqu'il ait fait largesse en mou-
rant des biens qu'il ne pouvoit plus
retenir, le ciel est de fer (*a*) à ses pri-
res, & il n'y a plus pour lui de miséri-
Ibid. corde : *Pervenit usque ad cœlos judi-*
cium ejus. Considérez, Chrétiens,
vous voulez mourir dans cet aban-
don; & si cet état vous fait horreur

(*a*) pour son ame.

pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misere.

Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu sembloit s'être appaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix, & lui-même nous fait la guerre : (a) il a envoyé contre nous pour punir notre ingratitude, la ma-

Fleaux envoyés de Dieu pour punir notre ingratitude. Grandeur des calamités : reproches qu'elles font contre le luxe & les plaisirs. Etendue de l'obli-

(a) Il a envoyé contre nous la maladie, la mortalité, la disette extrême. Les pauvres ont à combattre les dernieres extrêmités, & dans les provinces éloignées & même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs & de tant de luxe, une infinité de familles meurent de faim & de désespoir. Ce n'est pas une vaine exagération : non, non, on ne monte pas dans la Chaire comme on feroit sur un théâtre, pour émouvoir la compassion, en inventant des sujets tragiques. Ce que je dis, c'est la vérité; vérité constante, publique, assurée. O Dieu, quelle calamité de nos jours, que tant de monde périsse de faim à nos yeux! Ah! quelle espérance pour nous à l'heure de notre mort, si le cri de cette misere ne perce nos cœurs? Ah! Sire, Votre Majesté en est émue : comme elle aime ses pauvres peuples, elle veut bien qu'on lui parle des cruelles extrêmités où ils sont réduits. Leurs miseres, leur patience, leur soumission presse d'autant plus Votre Majesté qu'ils n'osent pas même la presser, résolus de mourir plutôt que de faire la moindre faute contre le respect. Mais ce n'est pas un ouvrage de particuliers de soulager de telles miseres; c'est tout ce que pourroit faire une main royale. Les Rois même ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais, &c.

gation d'assister les pauvres : combien coupable celui qui y manque. Douceur sainte du plaisir de les soulager.

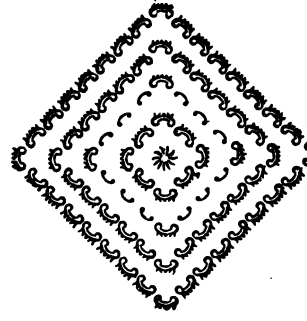
ladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'appaisons sa colere. Et dans les provinces éloignées, & même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs & de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim & de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours ! quelle joie pouvons-nous avoir ? faut-il que nous voyions de si grands malheurs ? & ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrêmités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu & devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe ? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question, & nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Peres & tous les Théologiens nous enseignent d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pou-

voir, on eſt coupable de ſa mort, on rendra compte à Dieu de ſon ſang, de ſon ame, de tous les excès où la fureur de la faim & du déſeſpoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaiſir de donner la vie? qui nous donnera, Chrétiens, que nos cœurs ſoient comblés de l'onction du Saint-Eſprit, pour goûter ce plaiſir ſublime de ſoulager les miſérables, de conſoler Jeſus-Chriſt qui ſouffre en eux, de faire repoſer, dit le ſaint Apôtre, leurs entrailles affamées: *Viſcera ſanctorum requieverunt per te, Frater.* Ah, que ce plaiſir eſt ſaint! ah, que c'eſt un plaiſir vraiment royal! *Philem.* 7

Sire, Votre Majeſté aime ce plaiſir; elle en a donné des marques ſenſibles, qui ſeront ſuivies de plus grands effets. C'eſt aux ſujets à attendre, & c'eſt aux Rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils (*a*) rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'eſt tout ce qu'un ſujet peut dire à Votre Majeſté. Il faut dire le reſte à Dieu, & le prier humblement de découvrir à un ſi grand Diſcours à Roi ſur l miſeres publ ques.

(*a*) ne doivent rien épargner de.

Roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, & de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.



I. SERMON
POUR
LE TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME,
PRÊCHÉ A LA COUR, (a)
CONTRE L'AMOUR DES PLAISIRS.

Persécution continuelle que le Chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps & sur l'ame : comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincere conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes, sources fécondes de joies pures & ineffables.

Homo quidam habuit duos filios, & dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avoit deux fils, & le plus jeune des deux dit à son pere : Mon pere, donnez-moi mon partage du bien qui me touche (b). *Luc. XV*, 11.

IL n'y a que peu de jours que la Parabole de l'Enfant prodigue (c) fut lue par la sainte Eglise dans la

Tableau naturel de la vie humaine dans l'histoire de

(a) L'Evangile de l'Enfant prodigue tombe au Samedi de la seconde semaine de Carême ; mais M. Bossuet ayant prêché ce Sermon le Dimanche suivant, comme il l'annonce dès l'entrée, nous l'avons en conséquence placé au jour de sa destination. (b) qui m'appartient, me regarde. (c) nous fut hier proposée.

enfant prodigue. Image accomplie des graces de la Pénitence dans son retour à son pere.

Luc. XV, 1.

célébration des Mysteres, & je (a) me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau & si utile spectacle. Et certainement, Chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son pere, ses voyages ou plutôt ses égaremens dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, & sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés & sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, & la misere extrême où il est réduit pour avoir (b) tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie & le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine, & son retour à son pere où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avoit perdus, une image si accomplie des graces de la Pénitence, que je croirois manquer tout-à-fait au saint ministere dont je suis chargé, si je négligeois les instructions que Jesus-Christ a renfermées dans cet Evangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matiere si vaste. Tout me pa-

(a) pense que vous voudrez bien que je ramene.
(b) trop.

roît important, & je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, & donnez-moi les lumieres de votre Esprit saint par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge que je salue avec l'Ange, en disant, *Ave, &c.*

Joie véritable retirée du monde depuis le péché. Plaisirs qui flattent les sens, amusement dangereux, illusion de peu de durée : comment, & pourquoi.

DEpuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avoit répandu de joie véritable (*a*) pendant l'innocence des commencemens; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, & une illusion de peu de durée. Le Sage l'a bien compris lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur ; & extrema gaudii luctus occupat :* « Le ris sera mêlé de dou- » leur, & les joies (*b*) se termineront » en regrets. » C'est connoître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs, & ce grand homme a bien re-

Prov. XI, 13.

(*a*) dans. (*b*) finiront.

marqué dans les paroles que j'ai rapportées ; premierement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs ; & secondement qu'ils (a) passent bien vîte, puisque la tristesse les suit de si près. En effet il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pieces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque ; & la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir long-temps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la Parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités & à la douceur de sa maison paternelle, & il achete à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entiere dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim & au désespoir. Ainsi vous voyez, Messieurs, que ses joies se

(a) ont peu, n'ont point de consistance.

tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement qui n'eſt pas moins remarquable : la longue ſuite de ſes malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à ſon pere, repentant & affligé de tous ſes déſordres; & reçu dans ſes bonnes graces, il recouvre par ſes larmes & par ſes regrets ce que ſes joies diſſolues lui avoient fait perdre. Etranges viciſſitudes ! Plongé par ſes plaiſirs déréglés dans un abyme de douleurs, il rentre par ſa douleur même dans la tranquille poſſeſſion d'une joie parfaite. Tel eſt le miracle de la pénitence; & c'eſt ce qui me (*a*) donne lieu, Chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui dans l'égarement & dans le retour de ce prodigue ces deux vérités importantes : les plaiſirs ſources de douleurs ; & les douleurs ſources fécondes de nouveaux plaiſirs. C'eſt le partage de ce diſcours, & le ſujet de vos attentions.

(*a*) porte, Meſſieurs, à.

PREMIER POINT.

Deux especes de persécutions de l'Eglise. Combien celle qu'elle se faisoit à elle-même étoit plus terrible, & aliénoit encore plus les esprits que l'autre.

II Tim. III, 12.

L'Apôtre saint Paul a prononcé que « Tous ceux qui veulent » vivre pieusement en Jesus-Christ » souffriront persécution » : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* L'Eglise étoit encore dans son enfance, & déja toutes les puissances du monde s'armoient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis (*a*) déclarés du Christianisme. Chacun de ses enfans étoit soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichoit à tous les poteaux & dans toutes les places publiques des sentences (*b*) & des proscriptions contre les fideles, eux-mêmes se condamnoient d'une autre sorte. Si les Empereurs les exiloient de leur patrie, tout le monde leur étoit un exil ; ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne (*c*) s'attacher nulle part, & de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur

(*a*) du nom chrétien. (*b*) épouvantables. (*c*) s'arrêter.

ôtoit la vie par violence, eux-mêmes s'ôtoient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte & innocente persécution aliénoit encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quàm vitæ avocet ab hac secta, cùm alia non sit & stulto & sapienti vitæ gratia, nisi voluptas.* C'est-à-dire qu'on s'éloignoit du Christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimoit autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût & sans agrément : (*a*) c'est-à-dire que si l'on craignoit les rigueurs des Empereurs contre l'Eglise, on craignoit encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même ; & que plusieurs se seroient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voit arracher les plaisirs sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

De Spectac. n. 2, p. 89.

Ce martyre, Messieurs, ne (*b*) finira point, & cette sainte persécution par laquelle nous combattons

Pourquoi cette seconde persécution doit durer au-

(*a*) de sorte. (*b*) doit point cesser.

tant que l'Eglise. Merveilles qu'elle renferme. Preuve de sa nécessité par l'Evangile.

en nous-mêmes les attraits des sens; doit durer autant que l'Eglise. L haine aveugle & injuste qu'avoien les Grands du monde contre l'Evan gile a eu son cours limité, & le temp l'a enfin tout-à-fait éteinte; mais l haine des Chrétiens contre eux-m mes & contre leur propre corrup tion doit être immortelle, & c'e elle qui fera durer jusques à la fi des siecles ce martyre vraiment me veilleux, où chacun s'immole so même, où le persécuteur & le pa tient sont également agréables, o Dieu d'une même main soutient c lui qui souffre, & couronne cel qui persécute. C'est ce qu'il est ai de prouver par l'Evangile; car nous dit que pour suivre Jesus-Chr il faut se renoncer soi-même & po ter sa croix tous les jours: *Toll crucem suam quotidie*: [non que ques heures, quelques jours, que ques mois, quelques années, mai tous les jours. [Et ce n'est pas se lement] aux Religieux & aux S litaires [que Jesus-Christ parle ainsi mais son discours s'adresse à tous l Chrétiens sans distinction]: *Dicel*

Luc. IX, 23.

Ibid.

ad omnes : « Il dit à tous d'en-
par la porte étroite, parce que
orte de la perdition est large,
le chemin qui y mene est spa-
x, & qu'il y en a beaucoup
y entrent » : *Intrate per angus-* Matt. VII,
ortam, quia lata porta & spa- 13, 14.
via est quæ ducit ad perditio-
& multi sunt qui intrant per
[Aussi s'écrie-t-il avec éton-
nt] : « Que la porte de la vie
etite, que la voie qui y mene
étroite, & qu'il y en a peu qui
rouvent » ! *Quàm angusta porta* Ibid.
la via est quæ ducit ad vitam,
uci sunt qui inveniunt eam !
marquez qu'il ne dit pas que
ie qui mene à la perfection est
e, mais que la voie qui mene
ie, est étroite. Et encore aver-
les fideles « De faire effort pour
er par la porte étroite ; car je
assure, leur dit-il, que plu-
s chercheront à y entrer & ne
ouvrons » : *Contendite intrare*

des Chrétiens contre la sévérité de l'Evangile. De quelle nécessité il étoit que Dieu réglât par ses saintes loix l'usage que nous devons faire de nos sens.

plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Evangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain ; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, & les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'étoit mieux séant à la dignité de cette chaire, de supposer comme indubitables les maximes de l'Evangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrois-je vous faire voir, qu'il étoit absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes loix toutes les parties de notre conduite ; que lui qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devoit pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens ; que si ayant égard à la foiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi pour (a) honorer la raison, il falloit y mettre des bornes, & ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Combien il

Et certainement, Chrétiens, il ne

(a) l'amour de.

, ce sont les flatteurs ; & j'a-
avec assurance, que les pi-
le tous les flatteurs, ce sont
laisirs. Ces dangereux conseil-
où ne nous menent-ils pas par
flatteries ? Quelle honte, quelle
ie, quelle ruine dans les for-
, quels déréglemens dans les es-
, quelles infirmités même dans
orps, n'ont pas été introduits
'amour désordonné des plaisirs ?
oyons-nous pas tous les jours
de maisons ruinées par la sen-
é que par les disgraces, plus
milles divisées & troublées dans
repos par les plaisirs que par
nemis les plus artificieux, plus
mes immolés avant le temps

deur des maux qu'ils nous causent. Comment ils sont les plus cruels persécuteurs de la vie humaine.

Q. Curt. l. VIII, cap. V & VIII.

les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent ? ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain ; & les médecins nous enseignent d'un commun accord, que ces funestes complications de symptomes & de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, (a) démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il étoit juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine ?

Maux qu'ils font à nos ames : source de tous ces maux. Excès de notre aveuglement, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits pour Dieu.

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps & à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos ames, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes Freres, « Dieu est » Esprit », & ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit

Jean. IV, 24.

(a) font mentir.

n'eſt pas ſans raiſon qu'il eſt dans notre Evangile, qu'en t de la maiſon de ſon pere, la dans une région bien éloi- : » : *Peregre profectus eſt in re- n longinquam.* Ce fils dénaturé ſerviteur (*a*) fugitif, qui quitte ſes plaiſirs le ſervice de ſon maî- fait deux étranges voyages : il e ſon cœur de Dieu, & en- il en éloigne même ſa penſée. n'éloigne tant notre cœur de, que l'attache aveugle aux joies lles ; & ſi les autres paſſions nt l'emporter, c'eſt celle-ci 'engage & le livre tout-à-fait. n'eſt plus dans ton cœur, hom- nſuel ; l'idole que tu encenſes,

tache aveugle aux joies ſenſuelles éloigne notre cœur & notre eſprit de Dieu.

Luc. XV, 13.

cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire trop complaisante à ce cœur ingrat l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu & ses justes jugemens n'y ont plus
Ps. IX, 27. de place; *Auferuntur judicia tua à facie ejus*. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée, O le (*a*) malheureux éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô Prodigue! combien éloigné de votre patrie; & en quelle basse région avez-vous (*b*) choisi votre demeure!

Exemple dans la personne de David: grandeur de son égarement: comment les pécheurs vont plus loin encore.

David s'étoit autrefois perdu dans cette terre étrangere; il en est revenu bientôt: mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs: *Cor meum dereliquit me*: « Mon » cœur, dit-il, m'a abandonné »; il
Ps. XXXIX, 13. s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappoit, où avoit-il son esprit? Ecoutez ce qu'il dit encore:
Ibid. *Comprehenderunt me iniquitates meæ*,

(*a*) cruel. (*b*) établi.

& *non potui ut viderem* : « Les pen-
» sées de mon péché m'occupoient
» tout, & je ne pouvois plus voir
» autre chose ». C'est encore en cet
tat que « La lumiere de ses yeux n'est
» plus avec lui ». La connoissance de
Dieu étoit obscurcie, la foi comme
teinte & oubliée : Chrétiens, quel
garement ! Mais les pécheurs vont
plus loin encore. Les vérités de Dieu
nous échappent, nous perdons, en
nous éloignant, le Ciel de vue ; on
ne sait qu'en croire ; il n'y a plus
que les sens qui nous touchent & qui
nous occupent.

Psalm. XXXVII, 10.

De vous dire maintenant, Mes-
sieurs, jusques où ira cet égarement,
ni jusqu'où vous (*a*) emporteront les
voies sensuelles, c'est ce que je n'en-
reprends pas : car qui sait les mau-
vais conseils que vous donneront ces
flatteurs ? Tout ce que je sais, Chré-
tiens, c'est que la raison une fois
livrée à l'attrait des sens, & prise
de ce vin fumeux, ne peut plus se
répondre d'elle-même, (*b*) ni savoir
où l'emportera son ivresse. Mais que

Emportemens de la raison une fois livrée à l'attrait des sens. Enchainemens des péchés. Criminelle injustice de refuser notre cœur à Dieu.

(*a*) emportera l'amour des plaisirs. (*b*) & ne sait où l'emportera son enivrement.

ſert de renouveller aujourd'hui ce que j'ai déja dit dans cette chaire de l'enchaînement des (a) péchés ? Que ſert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puiſqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre, & que ſans que nous faſſions jamais d'autres injuſtices, c'en eſt une aſſez criminelle que de refuſer notre cœur à Dieu qui le demande à ſi juſte titre.

Cauſe de cette injuſtice dans l'amour des plaiſirs : ſes ſuites.

C'eſt à cette énorme injuſtice que nous engage tous les jours l'amour des plaiſirs. Il fait beaucoup davantage ; non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une converſion véritable, & en voici les raiſons.

Néceſſité de fixer ſon eſprit & de prendre une forme de vie pour ſe convertir. Diſpoſition contraire, produite par l'attache aux attraits ſenſibles. Inconſtance de

Pour ſe convertir, Chrétiens, il faut premierement ſe réſoudre, fixer ſon eſprit à quelque choſe, prendre une forme de vie : or eſt-il que l'attache aux attraits ſenſibles nous met dans une contraire diſpoſition. Car trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des ſens eſt dans

(a) crimes ? Quel beſoin de vous faire voir qu'un crime en attire d'autres, puiſqu'il.

la

la variété ; & c'est pourquoi l'Ecriture dit que « La concupiscence est » inconstante » ; *Inconstantia concupiscentiæ*, parce que dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse & insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, & se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place : ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs est toujours changeant, (*a*) parce que toute son ardeur languit & meurt dans la continuité, & que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, & du dégoût à l'appétit, l'ame flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit & l'ardeur qui se renouvelle : *Inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant dans ce mouvement perpétuel on ne laisse pas de se divertir par l'i-

la concupiscence. Qu'est-ce que la vie des sens. *Sap. IV*, 12.

(*a*) parce qu'on le voit languir & mourir.

S. August. in Psalm. CXXXVI, t. IV, pag. 1518.

mage d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo.*

Sérieux nécessaire pour se convertir : combien y est opposé celui qui ne s'occupe que des folles joies du siecle. Etranges difficultés qu'éprouve l'ame livrée aux plaisirs des sens, pour arrêter ses résolutions. Quels fruits elle retire de tous ces vains plaisirs.

Sap. XV, 12.

Pour se convertir il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « S'imaginent que » notre vie n'est qu'un jeu » : *Lusum esse vitam nostram*, sont accoutumés à rire de tout & ne prennent rien sérieusement ; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette ame accoutumée dès long-temps à courir de-çà & de-là par-tout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs & ses fantaisies, & à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisans, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévere régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changemens, cette variété qui égaie les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente & cent fois on quitte, on rompt & on renoue bientôt avec les plaisirs. De-là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette

occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point & dont on attend toujours la conclusion. O ame inconstante & irrésolue, ou plutôt trop déterminée & trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, & que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué & l'esprit vuide? Est-il rien de plus pitoyable?

Quelle est la captivité où nous jettent les joies sensuelles. Force de l'habitude jointe au plaisir: exemple du menteur d'habitude.

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité, où jettent les joies sensuelles; car le Prodigue de la Parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage & se rend esclave; & voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant

de force pour nous captiver, le plaisir & l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas?
Rom. VII, 14. *Venumdatus sub peccato*, « Je suis » vendu pour être assujetti au péché ». Le péché nous achete par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, Messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, & qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette foiblesse honteuse ne trouve plus d'ornemens qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus il jure & ment tout ensemble avec une pareille facilité: & par une horrible profanation il s'accoutume à mêler ensemble la premiere vérité avec son contraire. Et quoique repris par ses amis, & confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante & si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus

invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination & du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, & ne nous laissera aucune sortie; *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, & quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit.*

In Psalm. CVI, tom. IV, p. 1206.

En cet état, Chrétiens, s'il nous reste quelque connoissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misere? car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs & les attacher, pour ainsi parler, autant à nous, que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement auroit quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous (*a*) aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vîte; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, & nous (*b*)

Pitié que nous devons avoir de notre misere en ce triste état; combien elle est grande.

(*a*) nous ayions un amour si ferme pour les plaisirs, dont le naturel est si volage. (*b*) une extrême impuissance.

cherchez dans la pénitence avec le Prodigue une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Image de la douleur que doit ressentir une ame déchue de la grace, dans ce qui se passa au rétablissement du temple de Jérusalem. Heureux effets de ses regrets & de ses larmes : combien cette sainte tristesse lui est salutaire.

NOus lisons dans l'histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand Prophete eût rebâti le temple de Jérusalem que l'armée assyrienne avoit détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine & la joie (*a*) d'un si heureux rétablissement, une partie (*b*) poussoit en l'air des accens lugubres, l'autre (*c*) faisoit retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance, en telle sorte, dit l'Auteur sacré, « Qu'on ne » pouvoit distinguer les gémissemens » d'avec les cris d'alégresse » : *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, & vocem fletûs populi.* Ce mélange mystérieux de douleur & de joie, est une image (*d*) assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'ame déchue de la grace voit le temple de Dieu renversé en elle.

III, 13.

(*a*) de son glorieux. (*b*) tantôt. (*c*) tantôt. (*d*) imparfaite.

ont point les Assyriens qui ont
effroyable ravage; c'est elle
qui a détruit & honteusement
ce temple sacré de son cœur,
faire un temple d'idoles. Elle
elle gémit, elle ne veut point
de consolation; mais au mi-
ses douleurs, & pendant qu'elle
uler un torrent de larmes, elle
le Saint-Esprit touché de ses
& de ses regrets, commence à
r cette maison sainte, qu'il re-
tel abattu, & rend enfin le
honneur à sa conscience où il
te sa demeure; ensorte qu'elle
à dans le nouveau sanctuaire
aite assurée, dans laquelle elle
vivre heureuse & tranquille
(a) paisible protection (b) de
qui y fera sa demeure. Que ju-
ns, Chrétiens, de cette sainte
? Une ame à qui ses douleurs
ent une telle grace, n'aimera-
pas mieux s'affliger de ses pé-
que de vivre avec le monde, &
t-il pas s'écrier ici avec le grand
ugustin; « Que celui-là est heu-

ieuse. (b) du Saint d'Israel, c'est-à-dire du
ant.

» reux, qui est malheureux de cette » sorte »! *Quam felix est, qui sic miser est!*

Enar. in Ps. XXXVII, n. 2, t. IV, p. 294.

Difficulté de faire entendre les chastes plaisirs aux hommes du monde.

C'est ici que je voudrois pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Ecritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe, cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est mal-aisé, mes Freres, de faire entendre ces vérités & goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

LXVI, 12.

Quel est l'homme heureux dans cette inconstance des choses humaines. Bizarreries de la fortune, supérieures à toutes nos prévoyances.

Dans cette inconstance des choses humaines, & parmi tant de différentes agitations qui nous (*a*) troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, Chrétiens, nous sommes trop découverts aux (*b*) attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, & pesons les choses froidement. Vous vivez

(*a*) pressent. (*b*) atteintes.

ici dans la Cour, & ſans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je (a) veux croire que votre état eſt tranquille; mais vous n'avez pas ſi fort oublié les tempêtes dont cette mer eſt ſi ſouvent agitée, que vous vous fiiez tout-à-fait à cette bonace : & c'eſt pourquoi je ne vois point d'homme (b) ſenſé, qui ne ſe deſtine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il ſe jettera, quand il ſera pouſſé par les vents contraires. Mais cet aſyle que vous vous préparez contre la fortune, eſt encore de ſon reſſort; & ſi loin que vous puiſſiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ſes bizarreries: vous penſerez vous être muni d'un côté, la diſgrace viendra de l'autre; vous aurez tout aſſuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement eſt ſolide, un coup de foudre viendra d'en-haut qui renverſera tout de fond en comble : je veux dire ſimplement & ſans figure que les malheurs nous aſſaillent & nous pénetrent par trop d'endroits, pour pou-

(a) ſuppoſe que la vie vous y ſemble douce. (b) qui ait tant ſoit peu de ſens.

voir être prévus & arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer ; mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Conscience, asyle de l'homme contre les revers de la fortune & les accidens journaliers. Quelle sera sa misere si sa conscience est mal avec son Dieu : consolateur invisible, qu'il trouve dans son cœur, s'il est droit avec Dieu.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes Freres, vous n'avez point de sauve-garde de la fortune ; vous n'avez ni exemption ni privilege contre les foiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrace, votre famille désolée par quelque mort (*a*) désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue & fâcheuse maladie ; si vous n'avez quelque lieu où (*b*) vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents & de la tempête : mais où sera cet abri ? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre in-

(*a*) douloureuse. (*b*) soyez à l'abri, il vous faudra essuyer.

quiétude ; rentrez dans votre maison, elle vous (*a*) poursuit ; cette importune s'attache à vous jusques dans votre cabinet, & dans votre lit où elle vous fait faire cent tours & retours, sans que jamais vous trouviez une (*b*) place qui vous soit commode. Poussé & persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même & votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire & plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre ame & la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudens ! Quand le corps est découvert ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au-dehors. Que ferez-vous, malheureux ? Le dehors (*c*) vous étant contraire, vous voudriez-vous renfermer au-dedans ? le dedans qui est tout en trouble vous rejette violemment au-dehors. Le mon-

(*a*) y suit. (*b*) bonne. (*c*) qui vous est contraire, vous repousse au-dedans de vous.

de se déclare contre vous par votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés; ainsi ne trouvant nulle consistance, quelle misere sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asyle & votre refuge: là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un
Ps. XLV, 5. homme de bien: *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jesus désolé, & aux mysteres de sa Croix & de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis, & entretenant votre ame affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir
Jean. XIV, ℣. 17. en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, & pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée, & nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la Pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheu-

es; nettoyez cette conscience souil-
lavez (a) ce cœur profané & « Ren-
-moi cette joie divine » qui est
uit de la justice & de l'innocence :
da mihi lætitiam salutaris tui. *Ps. L, 13.*
t certes ce seroit une erreur étran-
e trop indigne d'un homme, que
roire que nous vivions sans plaisir,
le vouloir transporter du corps à
rit, de la partie terrestre & mor-
à la partie divine & incorrupti-
Ce n'est pas en vain, Chrétiens,
Jesus-Christ est venu à nous de
aradis de délices où abondent les
véritables. Il nous a apporté de
eu de paix & de bonheur éternel,
ommencement de la gloire dans
ensait de la grace, un essai de la
ue de Dieu dans la foi, un gage
ne partie de la félicité dans l'espé-
e; enfin une volupté toute chaste
ute céleste qui se forme, dit Ter-
n, du mépris des voluptés sen-
es. Qui nous donnera, Chrétiens,
nous sachions goûter ce plaisir su-
e, plaisir toujours égal, toujours
rme, qui naît, non du trouble de

Erreur étrange de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit. Plaisirs sublimes que Jesus-Christ nous a apportés. Volupté toute chaste : d'où elle naît.

De Spectac, n. 29, p. 102.

(a) autel. (b) vision.

l'ame, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiete & toujours changeante de ses desirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Pénitence, unique moyen pour ouvrir le cœur à ces joies divines. Qui est digne d'être reçu à goûter ces chastes & véritables plaisirs. Raisons de regretter nos fautes passées. Différence entre les maux qui nous arrivent par nécessité, & ceux que nous nous attirons par notre faute.

Il n'y a que la Pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes & véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; & notre prodigue ne goûteroit pas les ravissantes douceurs de la bonté de son pere, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avoit pleuré avec amertume ses debauches, ses égaremens, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées: car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu & la nature ont mis dans nos cœurs

cette source amere de regret & de déplaisir : c'est sans doute (a) pour nous affliger non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espece de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre ; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudroit se consoler des fautes que l'on a commises, n'étoit qu'en les déplorant on les répare & on les efface. Vous avez perdu une personne chere, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, & vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes. [Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre ame, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite].

Avantages & fruits de cette douleur de la Pénitence.

Par conséquent, Chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire, & si nous nous sentons tant soit peu touchés & attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces re-

(a) nous reconnoîtrons sans difficulté que c'est.

Ps. CXIV, 4. grets, en disant avec le Psalmiste: *Tribulationem & dolorem inveni, & nomen Domini invocavi* : « J'ai trouvé » la douleur & l'affliction, & j'ai in- » voqué le nom de Dieu ». Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction & la douleur : enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la Pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre Pseaume, que « Les » peines & les angoisses l'ont bien su trouver » : *Tribulatio & angustia invenerunt me*. En effet mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; & comme dit le même Psalmiste, les (a) angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*. Mais maintenant, dit ce saint Prophete, j'ai enfin trouvé une douleur, qui méritoit bien que je la cherchasse ; c'est la douleur d'un cœur contrit & d'une ame affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée, cette douleur, & j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes &

Ps. CXVIII, 143.

Ps. XLV, 1.

(a) miseres.

je me suis converti à celui qui les efface ; mes regrets ont fait mon bonheur, & les (a) remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem & dolorem inveni ; & nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort ; & il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes ; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre & de les quitter pour toujours. O douleur & douleur ! l'une est le fondement de la pénitence, & l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes Freres, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour ? c'est ce que l'on ne

Temps où l'homme de bien les goûtera plus utilement.

(a) troubles.

peut savoir; & pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Difficulté de se détacher de ce qu'on va perdre. Comment la séparation effective augmente à la mort l'attache de la volonté, loin de la diminuer.

Vous pensez peut-être, mes Freres, que pendant que la mort nous enleve tout, on se résout assez aisément à tout quitter, & qu'il n'est pas (*a*) difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais (*b*) si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes Freres, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos desirs; & l'ame faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appellons le regret & le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag ce Roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Ecritures comme un homme de plaisir & de bonne chere, *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avoit trouvé si délicieuse, pousse cette plainte

I Reg. XV, 32.

(*a*) mal-aisé. (*b*) quand je considere attentivement le naturel du cœur humain, je vois.

du fond de son cœur ; *Siccine separat amara mors ?* « Est-ce ainsi que la » mort amere sépare de tout » ? Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses desirs se réveillent par ses regrets mêmes ; & qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté. *Ibid.*

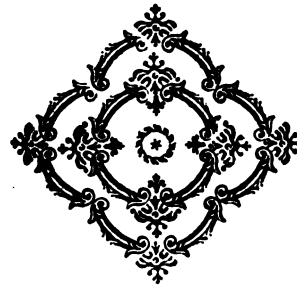
Qui ne craindra donc, Chrétiens, que notre ame fugitive ne se retourne tout-à-coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément, que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs, & que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie ? O regret funeste & déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la Pénitence, & qui livre notre ame malheureuse & captive à une suite éternelle de regrets furieux & désespérans, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remede ! Au contraire un homme de bien que les douleurs de la Pénitence ont dé-

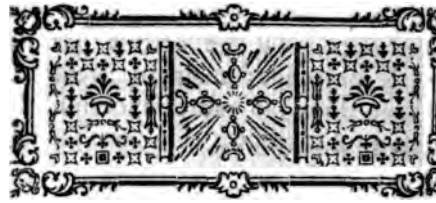
Raisons de suspecter les regrets & les gémissemens que les pécheurs produisent à la mort. Disposition de l'homme de bien, détaché de tout, au dernier moment : comment il voit approcher la mort & la reçoit.

taché de bonne foi des joies sensu
les, n'aura rien à perdre en ce jo
le détachement des plaisirs le dé
coutume du corps; & ayant de
fort long-temps, ou dénoué, ou r
pu ces liens délicats qui nous y
tachent, il (a) aura peu de pein
s'en séparer. Un tel homme dé
du siecle, qui a mis toute son e
tance en la vie future, voyant
procher la mort, ne la nomme
cruelle ni inexorable; au contrai
lui tend les bras, il lui montre l
même l'endroit où elle doit fra
per son dernier coup. O mort,
dit-il d'un visage ferme, tu ne
feras aucun mal, tu ne m'ôteras ri
de ce qui m'est cher. Tu me sé
reras de ce corps mortel; ô mo
je t'en remercie : j'ai travaillé to
ma vie à m'en détacher. J'ai tâc
durant tout son cours (b) de mor
fier mes appétis sensuels; ton secou
ô mort, m'étoit nécessaire pour
arracher jusqu'à la racine : ainsi bi
loin d'interrompre le cours de m
desseins, tu ne fais (c) que me

(a) n'aura point. (b) tant que j'ai vécu. (c) qu'
complir l'ouvrage.

la derniere main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends ; mais tu l'acheves. Acheve donc, ô mort favorable, & rends-moi bientôt à celui que j'aime.





II. SERMON

POUR

LE III. DIMANCHE DE CARÊME,

SUR LES RECHÛTES.

Quelle doit être la fidélité du pécheur réconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent, en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la Pénitence : dispositions pour la recevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorables effets des rechûtes.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et cet homme par ses rechûtes tombe en pire état qu'auparavant. *Luc. XI*, 26.

Effets de l'endurcissement des pécheurs. Trois qualités

IL s'agit ici, Chrétiens, de faire, s'il se peut, trembler les pécheurs, que la facilité du pardon endurcit

endurcit dans leurs mauvaises habitudes, & de leur faire sentir combien ils aggravent leurs crimes, combien ils irritent la bonté de Dieu, combien ils avancent leur damnation par leur rechûtes continuelles : matiere certainement importante, & digne d'être traitée avec toute la force & l'autorité que donne l'Evangile aux Prédicateurs. Et pour parvenir à cette fin, j'emploie trois raisons excellentes tirées de trois qualités de la Pénitence : c'est une reconciliation, c'est un remede, c'est un Sacrement. Pour entendre jusqu'au fond ces trois qualités sur lesquelles est appuyé tout ce discours, il faut remarquer avant toutes choses trois malheurs que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les malheurs, & qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu. « Vos iniquités, » dit le Seigneur, ont mis la division entre moi & vous ». Et de-là naissent deux autres grands maux; car l'ame étant séparée de Dieu, qui est le principe de force & de sainteté, de saine elle devient languis-

de la Pénitence : trois malheurs que le péché produit dans les hommes.

Is. LIX, 2.

ſante, & de ſainte elle devient profanée. « Guériſſez mon ame, ô Seigneur, dit David, parce que j'ai » péché contre vous » : donc le péché le rendoit malade. Mais ce n'eſt pas une maladie ordinaire ; c'eſt une lepre ſpirituelle qui porte impureté & profanation, & qui non-ſeulement affoiblit les hommes, mais les met au rang des choſes immondes.

Pſ. XL, 4.

Les trois biens de la Pénitence opposés aux trois maux du péché. Insigne mépris, grand péril, prodigieuse irrévérence de ceux qui abusent de la Pénitence.

Ainſi donc le péché apportant ces trois maux, il paroît que la Pénitence a dû avoir trois biens oppoſés. Le péché nous ſéparant d'avec Dieu, il faut que la Pénitence nous y réuniſſe ; & c'eſt la premiere de ſes qualités, c'eſt une réconciliation. Le péché en nous ſéparant, nous a fait malades ; par conſéquent il ne ſuffit pas que la Pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guériſſe ; & de-là vient que c'eſt un remede. Et enfin comme le péché ajoute la profanation & l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remede ſacré qui ait la force de ſanctifier comme de guérir ; & de-là vient que la Pénitence

est un Sacrement. D'où je tire trois raisons solides pour montrer le malheur extrême de ceux qui abusent de la Pénitence en retournant à leurs premiers crimes, & il est aisé de l'entendre. Car s'il est vrai que la Pénitence soit une réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remede qui nous rétablisse, & un Sacrement qui nous sanctifie, on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rendre inutile sans un grand péril un remede si efficace, ni violer sans une prodigieuse irrévérence un Sacrement si saint & si salutaire. Et voilà trois moyens certains par lesquels j'espere conclure invinciblement ce que le Fils de Dieu a dit dans mon texte; que « L'état de ceux qui » retombent devient toujours de plus » en plus déplorable » : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Qui enim mortui sumus peccato, quomodò adhuc vivemus in illo? « Etant une fois morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché » ? Celui-là est bien infidele qui manque à une amitié si saintement

Infidélité, malheur, aveuglement du pécheur qui retombe dans ses crimes.

Rom, VI, 2.

reconciliée ; & celui-là est bien malheureux qui prodigue sa santé si difficilement & si miraculeusement rétablie ; & celui-là est bien aveugle qui ne respecte pas en lui-même la grace de l'innocence, & la souille dans de nouvelles ordures.

PREMIER POINT.

Fermeté inébranlable qu'exige l'amitié réconciliée. Affection & fidélité, deux qualités fondamentales de l'amitié. Comment elles doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés.

POur entrer d'abord en matiere, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fermeté inébranlable, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom d'amitié est saint, & ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre ; mais je soutiens que la liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, & je le prouve par cette raison que vous trouverez convaincante. Deux choses font une amitié solide, l'affection & la fidélité. L'affection commence à unir les cœurs : Jonathas & David s'aimoient ; leurs ames, dit l'Ecriture, étoient unies : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* ; « L'ame

I Reg. XVIII, 1.

» de Jonathas s'attacha étroitement à » celle de David » : voilà le fondement de l'amitié. Mais d'autant que l'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espece de contrat par lequel on s'engage la foi l'un à l'autre, que dit l'Ecriture sainte? *Inierunt autem David & Jonathas fœdus :* « David & » Jonathas firent un traité » : donc la fidélité doit intervenir comme le sceau, l'affermissement du traité & de l'affection mutuelle. Or je dis que ces deux qualités de l'amitié, d'où dépendent toutes les autres, doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés : l'affection doit être plus forte ; la fidélité est plus engagée ; si l'on y manque, le crime est plus grand : *Fiunt novissima pejora prioribus.* *Ibid. 3.*

Pourquoi l'amitié doit être plus forte entre des amis réconciliés.

Que l'amitié doive être plus forte, prouvons-le solidement en un mot, pour descendre bientôt au particulier de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Je ne veux rien laisser sans preuve évidente, parce que je prétends, si Dieu le permet, que tous les esprits seront convaincus. Ce que l'on fait avec contention, on le fait aussi avec efficace ; & les effets sont d'au-

tant plus grands, que la cause est plus appliquée. Qui ne voit donc qu'une affection qui a pu se réunir malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts? Oui, oui, cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie & ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue; les cœurs se feront eux-mêmes des nœuds plus serrés: & comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire d'esprits que la nature envoie aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée.

Charité de Jesus pour les pécheurs. Sa tendresse extraordinaire pour ceux qui se convertissent. Com-

Il doit être ainsi, Chrétien; tu le vois, la raison en est évidente: mais, hélas! tu le vois inutilement, & tu ne le mets pas en pratique avec ton Dieu. Il t'a fait de ses amis, il l'a dit lui-même: *Jam non dicam vos servos... vos*

Joan. XV, 15.

autem dixi amicos meos : « Je ne vous » appellerai plus serviteurs... mais je » vous ai appellé mes amis » : vous êtes, dit-il, mes chers amis. Mais, ô amitié mal conservée ! vous l'avez rompue pas vos crimes. Ah! il n'y devroit plus avoir de retour ; il devroit punir votre ingratitude par une éternelle soustraction de ses graces. Mais c'est un ami charitable ; il n'a pu oublier ses miséricordes, il s'est réconcilié avec vous dans le Sacrement de Pénitence une fois, deux fois, cent fois. Ah! sa bonté ne s'est point lassée ; il a toujours eu pitié de votre foiblesse. Où est donc ce redoublement d'affection que vous lui deviez ? où est cette premiere condition d'une amitié réunie ? De sa part, Chrétiens, il l'a observée très-exactement : je m'assure que vous prévenez déja ce que je veux dire. Il n'y a page dans son Evangile où nous ne voyions une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévérent. « Il se réjouira plus, dit Ter» tullien, de votre retour, que de la » solide sagesse d'un autre » : *Magisque de regressu tuo, quàm de alterius so-*

bien il observe soigneusement à leur égard les loix de l'amitié réunie. Affection qu'ils lui doivent : ingratitude de ceux qui la lui refusent.

Tert. de Pœn. n. 8, p. 146.

brietate lætabitur. Qui ne ſait que Madeleine la pénitente a été ſa fidelle & ſa bien-aimée, que Pierre après l'avoir renié, eſt choiſi pour confirmer la foi de ſes freres, qu'il laiſſe tout le troupeau dans le déſert pour courir après ſa brebis perdue, & que celui de tous ſes enfans qui émeut le plus ſenſiblement ſes entrailles, c'eſt le prodigue qui retourne? Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien; « Il recouvre un fils » qu'il avoit perdu, le plaiſir de l'a- » voir trouvé le lui rend plus cher »:
Ibid. *Filium enim invenerat quem amiſerat, cariorem ſenſerat quem lucrifecerat.* Il redouble envers lui ſon affection: pourquoi? c'eſt qu'il s'eſt réconcilié; c'eſt qu'il veut ſoigneuſement obſerver les loix de l'amitié réunie, lui qui eſt au-deſſus des loix, lui qui eſt l'offenſé, lui qui pardonne, lui qui ſe relâche: & toi, à qui l'on remet toutes les dettes, toi dont l'on oublie toutes les injures, tu ne te crois pas obligé de redoubler ton amour! Tu le dois certainement, pécheur converti; tu dois à Jeſus plus d'affection que le juſte qui perſévere; & Jeſus-Chriſt s'y attend.

Amour que Ecoute comme il parle dans ſon

'angile à Simon le Pharisien. « Un
iomme avoit deux débiteurs, dont
'un lui devoit cinq cens écus, &
'autre cinquante : n'ayant de quoi
ayer ni l'un ni l'autre, il leur remit
la dette à tous deux : lequel est-ce
qui le doit plus aimer » : *Quis ergo
m plus diligit?* Et le Pharisien ré-
ndit : « C'est celui à qui il a quitté
a plus grande somme » : *Æstimo
ia is, cui plus donavit :* Et Jesus lui
: « Tu as bien jugé » : *Rectè judi-
sti.* Il est vrai, celui-là doit beau-
up plus d'amour, à qui l'on a par-
onné plus de péchés : voilà une juste
itence ; ce ne sont point les hommes
i l'ont prononcée, c'est une décision
l'Evangile. Pécheur converti, l'exé-
tes-tu ? toi, qui en sortant de la
nfession retournes à tes premieres
dures ; qui au lieu de redoubler ton
nour envers Jesus-Christ, redoubles
s affections illégitimes ; au lieu d'ou-
ir largement tes mains sur les mise-
s des pauvres, non-seulement tu res-
rres tes entrailles, mais tu multiplies
s rapines ? Ah ! tu abuses trop indi-
gement de l'amitié réconciliée ; ton
udace ne sera pas impunie : *Fient no-*

doit le pécheur à qui l'on a plus pardonné. Abus indigne que fait de l'amitié réconciliée celui qui retourne à ses premiers désordres : grandeur de son crime. Alliance plus étroite dans laquelle nous entrons par la Pénitence.

Luc. VII, 41. 42. 43.

vissima hominis illius pejora prioribus. Si le pécheur justifié qui retombe après la Pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée. Je vous prie, renouvellez vos attentions pour écouter cette doctrine; elle mérite d'être entendue. Je dis donc qu'encore qu'il soit véritable que le Baptême est un pacte & un traité solemnel par lequel nous engageons notre foi à Dieu, néanmoins nous entrons par la Pénitence dans une alliance plus étroite & dans des engagemens plus particuliers.

Deux alliances de Dieu avec l'ancien peuple; la premiere fondamentale, la seconde établie sur la rupture de la premiere.

Pour établir solidement cette vérité, je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple durant le Vieux-Testament. Le premier [Traité] est écrit au long dans le chapitre vingt-neuvieme du Deutéronome, où en exécution de ce qui avoit été commencé en l'Exode, & continué en plusieurs rencontres, Moïse assemble le peuple pour leur proposer les conditions sous lesquelles Dieu les recevoit en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte; & Moïse leur déclare

de la part de Dieu, que comme ils l'avoient choisi pour leur Souverain, il les choisissoit pour son héritage : *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus* ..... *& Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus.* Voilà les termes du premier traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse, qui étoit son plénipotentiaire : *Hæc sunt verba fœderis, quod præcepit Dominus Moïsi, ut feriret cum filiis Israel.* Le second traité d'alliance, Chrétiens, est rapporté au neuvieme chapitre du second livre d'Esdras, & se fait sur la rupture du premier traité après la captivité de Babylone. Les termes de ce traité & les formalités sont très-remarquables. Le premier traité y est énoncé comme le traité fondamental de l'alliance. « Vous êtes descendu, » ô Seigneur, sur la montagne de » Sinaï, & vous avez parlé du ciel » avec nos peres » : *Locutus es cum eis de cœlo :* « Et vous leur avez donné des » jugemens droits, & la loi de vérité, » & des cérémonies, & des préceptes » par la main de Moïse votre servi- » teur » : *Dedisti eis judicia recta & legem veritatis, cæremonias & præcep-*

XXVI, 17, 18.

Ibid. XXIX, 1.

IX, 13.

Ibid.

ta bona . . . . . in manu Moïsi tui. Après avoir énoncé cette miere alliance, ils racontent au les diverses contraventions : « Ils » disent-ils, péché contre vos » mens, ils se sont endurcis c » vos paroles & ils n'ont pas ob
29. nos Rois, nos Princes, &c. *Ipsi superbè egerunt . . . . & dederun merum recedentem, & cervicem induraverunt nec audierunt.* Ap contraventions, ils rapportent le tes châtimens : « Et vous les » disent-ils, livrés aux mains des
30. » tils » : *Et tradidisti eos in manu pulorum* » : Ils ajoutent néan que « Dieu se souvenant de ses » nies miséricordes au milieu » vengeances, ne les avoit pas en
31. » ment détruits : *In misericordiis tuis plurimis non fecisti eos in co ptionem.* C'est pourquoi ils s'l lient devant lui, ils confessent fe
33. tices, ils adorent ses miséricorde

fondamental, sur les contraventions qu'ils y ont faites, sur les justes châtimens de Dieu, sur sa miséricorde qu'ils lui demandent, ils font avec lui un second traité d'alliance, & lui engagent de nouveau leur fidélité; « Sur » toutes ces choses, disent-ils, nous-» mêmes ici présens, nous faisons un » pacte avec vous, & nous l'écrivons; » & nos Princes, & nos Lévites, & nos Prêtres y souscrivent »: *Super omnibus ergo his nos ipsi percutimus fœdus, & scribimus, & signant Principes nostri, Levitæ nostri, & Sacerdotes nostri.* 38.

Pourquoi selon les Jurisconsultes les traités qui interviennent sur des contraventions, portent un engagement plus étroit. Preuve que l'Ecriture nous en fournit à l'égard des Juifs.

Voilà donc deux traités du peuple avec Dieu énoncés formellement dans l'Ecriture; le premier essentiel & fondamental, le second sur la rupture de l'autre de la part du peuple. Lequel des deux, mes Freres, porte un engagement plus étroit? les Jurisconsultes le décideront. Il est clair, selon leurs maximes, que les traités les plus forts, ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées: & cela est bien appuyé sur la raison; parce qu'alors la

vient au ſecours de la fragilité humaine. Par ce traité de la Pénitence, vous rentrerez, Dieu vous le promet ; car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il ſe convertiſſe, & qu'il vive ; vous rentrerez dans tous les droits de la premiere alliance, nonobſtant vos contraventions ; mais auſſi vous entrerez envers Dieu dans des obligations plus étroites ; & ſi vous manquez encore à votre parole, le Tout-puiſſant s'en vengera, & vous ſerez en pire état qu'auparavant : *Fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus.*

De quelle maniere le ſecond traité a été fait.

Pour vous en [convaincre,] mes Freres, je laiſſe les raiſonnemens recherchés, & je me contente de vous rapporter de quelle ſorte a été fait ce ſecond traité. Un pécheur preſſé en ſa conſcience voit la main de Dieu armée contre lui ; la coignée eſt à la racine : il voit déja l'enfer ouvert ſous ſes pieds pour l'engloutir dans ſes abymes : quel ſpectacle ! Dans cette frayeur qui le ſaiſit, ſe voyant le cou ſous la coignée toute prête à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miſéricorde qui jamais n'eſt fermé à la Pénitence. Ah ! il n'attend

as qu'on l'accuſe; il ſe rend dénon-
ateur de ſes propres crimes; il eſt
rêt à paſſer condamnation pour pré-
enir l'arrêt de ſon Juge. La Juſtice
ivine s'éleve; il prend ſon parti con-
re ſoi-même; il confeſſe qu'il mérite
'être ſa victime, & toutefois il de-
ande grace au nom du Médiateur
ſus-Chriſt. On lui propoſe la condi-
on de corriger ſa vie déréglée, de re-
oncer à ſes amours criminelles, à ſes
telligences avec l'ennemi; il pro-
et, il accepte tout : Faites la loi,
béis.

Vous l'avez fait, mes Freres, ſou-
nez-vous-en, ou jamais vous n'a-
z fait Pénitence, ou votre confeſ-
on a été ſacrilege. Vous avez fait
elque choſe de plus; vous avez don-
: Jeſus-Chriſt pour caution de votre
role; car étant le Médiateur, il eſt
ſſi le dépoſitaire & la caution des
roles des deux parties. Il eſt caution
: celle de Dieu, par laquelle il pro-
et de vous pardonner : il eſt cau-
on de la vôtre, par laquelle vous
ometrez de vous amender. Voilà le
aité qui a été fait; & pour plus gran-
: confirmation, vous avez pris à té-

Comment Jeſus-Chriſt y a été donné pour caution de la parole du pécheur & de celle de Dieu envers lui. Son Corps & ſon Sang pris à témoins pour plus grande confirmation. Excès de l'infidélité du pécheur qui caſſe un acte ſi ſolemnel. Terrible redoublement de vengeance qui l'attend.

moin ſon Corps & ſon Sang, qui a ſcellé la réconciliation à la ſainte Table : & après la grace obtenue, vous caſſez un acte ſi ſolemnel. Vous vous êtes repentis de vos péchés, & vous vous repentez de votre pénitence; vous aviez donné des larmes à Dieu, vous les retirez de ſes mains; vous déſavouez vos promeſſes, & Jeſus-Chriſt qui en eſt garant, & ſon Corps & ſon Sang, myſtere ſacré & terrible, lequel certes ne devoit pas être employé en vain : & après avoir manqué tant de fois à cette ſeconde alliance ſi ferme, ſi authentique, ſi inviolable, vous allez encore la tête levée. Ah! mon Frere, j'ai pitié de vous; vous ne ſentez pas votre malheur, ni le terrible redoublement de vengeance qui vous attend en la vie future : *Fient noviſſima hominis illius pejora prioribus.* C'eſt ce que j'avois à vous dire dans ma premiere partie. Mais n'y a-t-il point de remede? il y en a, n'en doutez pas, un très-efficace; c'eſt le remede de la Pénitence : mais vous en avez tant de fois abuſé, que bientôt il ne ſera plus remede pour vous. C'eſt ma ſeconde partie.

SECOND POINT.

OUtre le mépris que vous faites de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave votre faute dans vos rechûtes, c'est le mépris du remede; car celui qui méprise le remede, il touche de près à sa perte, & il (*a*) deviendra bientôt incurable. (*b*) Pour vous faire sentir vivement, ô pénitens qui retombez, combien vous méprisez ce remede, remarquez avant toutes choses, que le remede de la Pénitence a deux qualités; il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir. Ce n'est pas seulement un remede, mais c'est une précaution. Encore que cette vérité soit bien connue, néanmoins pour vous en donner une grande idée, reprenons-la jusqu'en son principe, & disons: que la police céleste avec laquelle Dieu régit les hommes, l'oblige à leur faire connoître qu'il déteste infiniment le péché; autrement, dit Tertullien, ce seroit un Dieu trop patient & bon déraisonnablement; *Irrationaliter bo-*

Comment le mépris du remede aggrave la faute du pécheur dans ses rechûtes. Deux qualités du remede de la Pénitence. Pourquoi Dieu est obligé de faire connoître aux hommes qu'il déteste infiniment le péché. En quelle maniere il est bon.

Lib. II adv. Marcion. n. 6. p. 457.

(*a*) est bien près d'être. (*b*) Mais afin que vous entendiez.

num; un Dieu bon jusqu'au mépris, & indulgent jusqu'à la foiblesse : « Un » Dieu, dit-il dans le même endroit, » sous lequel les péchés seroient à leur » aise, & dont on se moqueroit impu- » nément » : *Deum sub quo delicta gaudérent, cui diabolus illuderet.* Voilà une bonté bien méprisable : telle n'est pas la bonté de notre Dieu. « Il est » bon, dit Tertullien, en tant qu'il est » ennemi du mal, non en souffrant le » mal : *Non aliàs plenè bonus sit, nisi mali æmulus.* Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a (*a*) contre le péché, il se montre (*b*) défenseur de la vertu en attaquant son contraire : *Uti boni amorem odio mali exerceat, & boni tutelam expugnatione mali impleat.*

Ibid. n. 13, p. 464.

Adv. Marcion. lib. I, n. 26, p. 450.

Ibid.

Comment il contente sa miséricorde & satisfait l'aversion qu'il a pour le péché, en donnant aux hommes le remede de la Pénitence.

Il s'ensuit de cette doctrine, que Dieu déteste le péché nécessairement. Mais s'il est ainsi, Chrétiens, il est assez mal-aisé d'entendre de quelle sorte il le pardonne. Voici en effet un grand embarras : laisser le péché impuni, c'est témoigner peu de haine de notre in-

(*a*) pour le mal. (*b*) protecteur.

justice; le punir toujours rigoureusement, c'est avoir peu de pitié de notre foiblesse. Mes Freres, que dirons-nous? Dieu oubliera-t-il ses miséricordes? Dieu oubliera-t-il ses justices? vengera-t-il toujours le péché? le laissera-t-il regner à son aise? Ni l'un, ni l'autre, Messieurs. Il envoie aux hommes la Pénitence pour concilier ces difficultés, & il partage pour cela les temps: il pardonne ce qui est passé, il donne des précautions pour l'avenir: il institue un remede qui soit tout ensemble un préservatif qui ait la force & de guérir le mal présent & de prévenir le mal futur. Par l'un il contente sa miséricorde, il pardonne; & par l'autre il satisfait l'aversion qu'il a du péché, il le défend. Voilà donc deux qualités de la Pénitence; toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires: car si Dieu n'use jamais de miséricorde, que ferons-nous, misérables? nous périrons sans ressource; & s'il pardonne sans précaution, ne semble-t-il pas approuver les crimes?

Comme donc ces deux qualités de la Pénitence sont nécessaires en même

Nécessité de recevoir la Penitence com-

me remede & comme préservatif.

degré, il ne te sert de rien, ô pécheur, de la recevoir en la premiere, si tu la (a) violes dans la seconde. Tu prends quelque soin de laver tes crimes; & après tu te relâches & tu te reposes, comme si tout l'ouvrage étoit achevé. La Pénitence se plaint de toi: J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris & je préserve; je nettoie & je fortifie; je suis également établie, & pour ôter les péchés commis, & pour empêcher ceux qu'on peut commettre: autrement elle ne feroit que flatter le vice. Tu m'honores en qualité de remede, tu me (b) méprises en qualité de préservatif. Ces deux fonctions sont inséparables; pourquoi me veux-tu diviser? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Chrétiens, que répondrons-nous à ce reproche? Il est juste, il est juste, reconnoissons-le; nous avons méprisé la Pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités.

Douleur des fautes commises, crainte des occa-

Mais pour profiter de ce reproche & mettre cette doctrine en pratique, remarquons, s'il vous plaît, Mes-

(a) négliges. (b) refuses.

fleurs, que comme la Pénitence a deux vertus, nous devons avoir aussi deux dispositions : la disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises ; la disposition pour la recevoir comme prévenant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître. Qui pourroit assez exprimer combien cette crainte est salutaire ? Sans la crainte, dit saint Cyprien, on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la (*a*) garde assurée ; *Timor innocentiæ custos.* Sans la crainte, dit Tertullien, il n'y a point de Pénitence, parce qu'on n'a pas, dit-il, cette crainte qui est son instrument nécessaire : *Nec Pœnitentiam adimplevit, quia instrumento pœnitentiæ, id est, metu caruit.* Ainsi la Pénitence a deux regards : elle regarde la vie passée, & elle s'afflige & elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon : elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, & elle est saisie de crainte & elle marche avec circonspection ; comme un homme qui voit dans une tempête

sions, deux dispositions indispensables pour répondre à ces deux qualités de la Pénitence. Combien cette crainte est salutaire : effets qu'elle produit.

Epist. 1, ad Donat. pag. 2. Edit. Baluz.

De Pœnit. n. 6, p. 145.

(*a*) gardienne.

le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, renonce pour jamais à la mer & à la navigation: ô mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abymes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été prêt d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans (*a*) frayeur: tant l'image de mon péril est demeurée présente à ma pensée: *Exinde repudium & navi & mari dicunt.*

Tertull. de Pœnit. n. 7, p. 145.

Conduite déplorable du pécheur après ses chûtes. Inutilité du remede de la Pénitence sans les précautions qui doivent l'accompagner. Suites funestes du mépris que le pécheur en fait.

C'est ce que nous devons faire, mes Freres; mais c'est ce que nous ne faisons pas. Hélas! vaisseau fragile, battu & brisé par les vents & par les flots, & entr'ouvert de toutes parts, tu te jettes encore sur cette mer dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton ame. Tu sais bien ce que je veux dire: tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes ces tempêtes, & tu ne te défies pas d'une foiblesse trop & trop souvent expérimentée. Quand la Pénitence

(*a*) trembler.

t'auroi

t'auroit guéri, (& j'en doute avec raison, & tes rechûtes continuelles me font trembler justement pour toi que toutes ces confessions ne soient sacrileges ;) mais quand elle t'auroit guéri, que te sert une santé si mal conservée? que te sert le remede de la Pénitence, dont tu méprises les précautions si nécessaires ? Tes rechûtes abattent peu-à-peu tes forces; le mépris visible du remede te fait toucher de près à ta perte, & rend enfin le mal incurable : *Fient novissima hominis illius pejora prioribus.*

Remede sacré de la Pénitence : profanation que commet celui qui la viole. Chrétiens, poissons mystiques : pourquoi

La Pénitence, mes Freres, n'est pas seulement un remede, c'est un remede sacré qu'on ne peut violer sans profanation : & afin de le bien entendre, remettez en votre mémoire cette doctrine si constante des anciens Peres, qui appellent la Pénitence un second Baptême. Le docte Tertullien, dans le livre du Baptême, nous donne une belle ouverture pour éclaircir cette vérité, & je vous prie de le bien entendre. Il dit donc dans le livre du Baptême, « Que nous autres Chrétiens, » nous sommes des poissons mysti- » ques, qui ne pouvons naître que

» dans l'eau, ni conserver notre vie
Lib. de Bapt. » qu'en y demeurant » : *Nos pèsciculi secundùm ιχθὺν nostrum Jesum Christum in qua nascimur : nec aliter quàm in aqua permanendo salvi sumus.* ιχθὺς, parole de mystere parmi les Fideles, lettres capitales du nom & des qualités de Jesus-Christ : mais laissant ces curiosités, quoiqu'elles soient saintes, expliquons le sens, prenons l'esprit de cette parole. Nous sommes donc comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le Baptême : & ensuite nous ne vivons pas, si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée. C'est ce que l'Antiquité appelloit, « Garder son Baptême » : *Custodire Baptismum suum* ; c'est-à-dire le garder saint & inviolable, & en observer les promesses ; car si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnoit ; c'est-à-dire notre innocence : non-seulement nous perdons la netteté, mais la nourriture & la vie ; parce que nous sommes des poissons mystiques qui ne pouvons vivre que dans l'eau ; *Nec aliter quàm in aquà permanendo,*

une phrase ecclésiastique, bien une dans les Peres & dans les es. Peut-être qu'étant sortis de lu Baptême, il nous sera per- y rentrer. Non, mes Freres, impossible : cette eau ne lave de secondes taches, elle ne re- mais ceux qui ont violé sa sain- nais de peur que nous ne pé- s sans ressource, Dieu nous a : une autre fontaine, Dieu nous né un autre bain où il nous est s de nous plonger ; c'est le bain Pénitence, Baptême de lar- t de sueurs ; ce sont les eaux Pénitence, eaux saintes & sa- , aussi-bien que celles du Bap- parce qu'elles dérivent de la source, & qu'on ne peut souil- s profanation. *In die illa erit* Zach XIII,

Autre fontaine que Dieu nous a ouverte dans la Pénitence. Nature de ce second Baptême.

» ſon de David & aux habitans de
» Jéruſalem, pour y laver les ſouil-
» lures du pécheur » : *Patens*, tou-
jours ouverte.

Comment il eſt l'unique remede des pécheurs. Grande infidélité qu'ils commettent contre l'indulgence du pardon.

Voilà, mes Freres, notre ſeul remede & notre ſeconde eſpérance. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau, parce que nous y ſommes nés. Etant donc ſortis de notre eau natale, ſi je puis parler de la ſorte, c'eſt-à-dire de l'eau du Baptême, rentrons dans l'eau de la Pénitence, & reſpectons-en la ſainteté. Mais c'eſt ici notre grande infidélité; c'eſt ici que l'indulgence multiplie les crimes, & que la ſource de miſéricorde fait une ſource infinie de profanations ſacrileges. Car du moins, ainſi que j'ai déja dit, l'eau du Baptême ne peut être ſouillée qu'une fois, parce qu'elle ne reçoit plus ceux qui la quittent; c'eſt le bain de la Pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à reprendre ceux qui retournent; c'eſt ce bain de miſéricorde qui eſt expoſé au mépris par ſa facilité bienfaiſante.

Multitude des ſacrileges déplorables

Que dirai-je ici, Chrétiens? & avec quels termes aſſez énergiques déplo-

rerai-je tant de sacrileges qui infectent les eaux de la Pénitence ? « Eau » du Baptême, que tu es heureuse ! » c'est Tertullien qui vous parle ; que » tu es heureuse, eau mystique, qui » ne laves qu'une seule fois » ! *Felix aqua, quæ semel abluit !* « Qui ne » sert point de jouet aux pécheurs » : *Quæ ludibrio peccatoribus non est* : « Qui n'étant point souillée de beau- » coup d'ordures, ne gâtes pas ceux » que tu laves » : *Quæ non assiduitate sordium infecta, rursùs quos diluit inquinat.* Ce sont les eaux de la Pénitence qui reçoivent toutes sortes d'ordures ; ce sont elles qui sont tous les jours souillées, parce qu'elles sont toujours ouvertes : non-seulement elles sont souvent infectées, mais elles servent contre leur nature à souiller les hommes : *Rursùs quos abluit inquinat :* c'est notre malice qui en est cause : mais enfin il est véritable ; elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous (*a*) ne craignons pas les ordures. Qui ne se plaindroit,

qui infectent les eaux de la Pénitence. Prérogative des eaux du Baptême : pourquoi celles de la Pénitence servent contre leur nature à souiller les hommes. *De Bapt. n. 15, p. 236.*

(*a*) n'avons point horreur des.

Chrétiens, de voir cette eau si souvent (a) violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante !

Fontaine de la Pénitence toujours ouverte aux pécheurs pour y laver leurs crimes.

Que dirai-je ? où me tournerai-je pour arrêter ces profanations ? dirai-je que Dieu pour punir les hommes de leurs sacrileges, a résolu désormais de fermer cette fontaine à ceux qui retombent ? mais je parlerai contre l'Evangile. Il est bien écrit qu'il n'y a qu'un Baptême, & l'on n'y retourne jamais : mais au contraire il est écrit de la Pénitence : « Tout » ce que vous remettrez, sera remis ; » tout ce que vous délierez, sera dé» lié ». Jesus-Christ n'y apportant point de limitation, qui suis-je pour restreindre ses volontés ? Non, Pécheurs, je ne puis vous dire que vous êtes exclus de cette eau : l'eussiez-vous profanée cent fois, mille fois ; revenez, elle est prête à vous recevoir, & vous pouvez encore y laver vos crimes. Que dirai-je donc pour vous arrêter ? Quoi ? qu'encore qu'elle soit ouverte, Dieu ne vous permettra pas d'en aborder ; qu'il vous

Ephes. IV, 5.

Matt. XVI, 19.

(a) ainsi.

reprends pas de le définir.
rterai-je vos Confesseurs à vous
toujours l'absolution dans vos
s continuelles, pour vous inſ-
lus de crainte? Mais vos be-
rticuliers n'étant pas de ma
ſance, c'eſt à eux à uſer dans
aſions avec charité & diſcré-
cette conduite médicinale:
nt puis-je dire généralement
nme il faut craindre dans ces
res de ne pas favoriſer la pré-
n, il faut prendre garde, &
endre garde de ne pas acca-
foibleſſe. Mais ſi tous ces
me ſont ôtés pour vous faire
nder les rechûtes, que dirai-
à des hommes que la dif-
déſeſpere, & que la facilité
e? Voici, mes Freres, ce que

Prudence, charité & diſcrétion dont les Confeſſeurs doivent uſer à l'égard des pécheurs de rechûte. Dieu toujours plus difficile à leur pardonner.

ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, eſt-il poſſible ! vous ne le ſavez que trop ; c'eſt ce qui nourrit votre impénitence : mais ſachez, pour vous retenir, qu'il ſe rend toujours plus difficile.

La grace donnée une ſeule fois dans le premier deſſein de Dieu. Pourquoi les hommes l'ont recouvrée. De qui nous la tenons. Tempérament que Dieu garde en nous la rendant : quel en eſt le motif.

Dans le premier deſſein de Dieu, la grace ne devoit être donnée qu'une fois. Les Anges l'ont perdue ; il n'y aura jamais de retour : les hommes l'ont perdue ; elle leur étoit ôtée pour jamais. Mais, Prédicateur, que nous dites-vous ? d'où vient donc que nous l'avons recouvrée ? D'où vient ? ne le ſavez-vous pas ? c'eſt que Jeſus-Chriſt eſt intervenu. Eſt-ce donc que vous ignorez que la juſtice du Chriſtianiſme n'eſt pas un bien qui nous appartienne ? Ce n'eſt pas à nous qu'on la reſtitue : c'eſt un don que le Pere a fait à ſon Fils, & ce Fils miſéricordieux nous le cede ; nous l'avons de lui par tranſport ; ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui ſeul, parce que le Saint-Eſprit nous a fait ſes membres. Il eſt vrai que l'ayant une fois rendue aux mérites infinis de ſon Fils, il donne ſon Eſprit ſans meſure ; il ne met point de bornes à ſes dons ;

autant de fois que vous la perdez, autant la pouvez-vous recouvrer. Mais quoiqu'il se soit si fort relâché de la premiere résolution de ne la donner qu'une fois, il n'oublie pas néanmoins toute sa rigueur ; & pour nous tenir dans la crainte, il a trouvé ce tempérament, qu'il se rend toujours plus difficile.

Facilité avec laquelle nous avons reçu la grace du Baptême. Difficulté que nous éprouvons pour la recouvrer après l'avoir perdue : d'où vient - elle. Pourquoi Dieu se rend toujours plus inexorable.

Par exemple vous avez reçu la grace au Baptême, avec quelle facilité ? nous le voyons tous les jours par expérience : nous n'y avons rien contribué du nôtre ; & Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parens. Si nous péchons après le Baptême, cette premiere facilité ne se trouve plus : il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la Pénitence, que l'antiquité chrétienne appelle à la vérité un Baptême, mais un Baptême laborieux. Ecoutez le Concile de Trente. « Nous ne pouvons, nous dit-il, » parvenir par le sacrement de Pé- » nitence à cette nouveauté & cette » intégrité que le péché nous a fait » perdre, sans beaucoup de larmes

» & de grands travaux, la justice di-
» vine l'exigeant ainsi; ensorte que
» c'est avec raison que la Pénitence
» a été appellée par les saints Peres
» un Baptême laborieux : « *Ad quam tamen novitatem & integritatem per sacramentum pœnitentiæ sine magnis nostris fletibus & laboribus, divina id exigente justitia, pervenire non possumus : ut meritò Pœnitentia laboriosus quidam Baptismus à sanctis Patribus dictus fuerit.* D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la loi que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou jamais vous n'y rentrerez, ou ce sera toujours avec plus de peine. Et si nous profanons le mystere, non-seulement du Baptême, mais encore de la Pénitence, ne s'ensuit-il pas par la même suite, que Dieu se rendra toujours plus inexorable? pourquoi? parce qu'il veut bien user de miséricorde, mais non l'abandonner au mépris : pourquoi? parce que vous manquez à la foi donnée, & à l'amitié réunie; parce que vous méprisez le remede; parce que vous profanez le mystere. Enfin tout ce que j'ai dit conclut à ce point, que

Sess. XIV, c. II. Lab. t. XIV, p. 816.

la difficulté s'augmente toujours : & étant retombés mille & mille fois, jugez, pécheurs, où vous en êtes; quels obstacles, quels embarras, quel chaos étrange il y a entre vous & la grace.

Et ne me dites pas : Je ne sens point cette peine, je me confesse toujours avec la même facilité, je dis mon *Peccavi* de même maniere. C'est cette malheureuse facilité qui me donne de la défiance, qui me convainc que ta conversion est bien difficile. Je ne puis souffrir un pécheur que la Pénitence n'inquiete pas, qui va réglément à ses jours marqués sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son Confesseur, & s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie. Je veux qu'un pécheur soit troublé; je veux qu'il frémisse contre soi-même; je veux qu'il s'irrite contre ses foiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté. Si je te voyois troublé de sorte, j'aurois quelque espérance de ta conversion; je croirois que ton cœur étant ému pourroit peut-être

Juste défiance de la facilité qu'un pécheur éprouve dans sa confession. Sentimens & dispositions d'un vrai pénitent : effets qui en résultent. Suites funestes que le passage continuel de la grace au crime doit faire craindre.

changer de ſituation : ſi je le voyois ébranlé juſqu'aux fondemens, je croirois que ces habitudes corrompues en ſeroient peut-être déracinées par ce bienheureux renverſement de toi-même, & que, comme dit ſaint Auguſtin, la tyrannie de la coutume pourroit être enfin ſurmontée par (*a*) les efforts violens de la Pénitence : *Ut violentiæ pœnitendi cedat conſuetudo peccandi.* Mais cette prodigieuſe facilité avec laquelle vous avalez l'iniquité comme l'eau, & la Pénitence de même, c'eſt ce qui me fait craindre pour vous que ce jeu & ce paſſage continuel de la grace au crime, du crime à la grace, ne ſe termine enfin par quelque événement tragique. Si je ne déſeſpere pas, je la tiens preſque déplorée. N'abuſez pas de ce que j'ai dit : il n'y a pas de bornes qui nous ſoient connues ; mais il y en a néanmoins, & Dieu n'a pas réſolu de laiſſer croître vos péchés juſqu'à l'infini : *Quis novit poteſtatem iræ tuæ, & præ timore tuo iram tuam dinumerare ?* « Qui peut con-

In Joan. tract. XLIX, t. III, part. II, p. 627.

Pſalm. LXXXIX, 13.

(*a*) la violence.

» noître la grandeur de votre colere, » & en comprendre toute l'étendue » autant qu'elle est redoutable » ?

Le fruit commence par être verd, & sa crudité offense le goût; mais il faut qu'il vienne à la maturité: ainsi le pécheur qui se convertit peut demeurer quelque temps infirme & fragile; & les fruits de la Pénitence, quoiqu'encore amers & désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de maturité. Mais que jamais nous ne soyons mûrs, c'est-à-dire jamais fermes, ni jamais constans, que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de Pénitence tant recommandés dans l'Evangile, c'est-à-dire une conversion durable & constante; que notre vie toujours partagée entre la vertu & le crime ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, elle prenne le parti du crime, & le fasse regner en nous malgré les Sacremens (*a*) tant de fois reçus: c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Infirmité du pécheur qui se convertit. Combien la doctrine des mœurs répugne à ces conversions qui n'ont rien de durable & de constant.

(*a*) que nous fréquentons.

En quoi consiste la vertu selon les Philosophes : combien la stabilité lui est essentielle. Outrage que font au Christianisme ceux qui témoignent une moindre idée de la vertu chrétienne.

Faites-moi venir un Philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon; il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante & un état permanent. Que nous ayions une moindre idée de la vertu chrétienne, & qu'à cause que Jesus-Christ nous a ouvert dans ses sacremens une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les Philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance, aujourd'hui dans le bain de la Pénitence, & demain dans nos premieres ordures, aujourd'hui à la sainte Table avec Jesus-Christ, & demain avec Bélial & dans toutes les corruptions du monde; peut-on faire un plus grand outrage au Christianisme? Ce n'est pas ainsi que nos peres nous ont parlé des rechûtes.

Jugement que les Conciles & les Peres ont porté des rechûtes.

Concil. Eliberit. can.

Un saint Concile d'Espagne dit que la rechûte fait un jeu profane & un sacrilege amusement de la Communion. Un ancien Pere nous dit que retomber dans le crime auquel on

à renoncé, « C'est se repentir de sa » Pénitence, c'est condamner Jesus-» Christ avec connoissance de cause & » après l'avoir goûté, c'est le sacri-» fier à ses passions, & faire satis-» faction au Démon de ce qu'on avoit » osé secouer son joug détestable ».

XLVII. *Labb. tom. I, pag. 975. Tertull. de Pœnit. n. 5, p. 142, 143.*

Mais quelque véhémens que soient les saints Peres à nous exprimer l'horreur des rechûtes, rien n'égale les expressions des Apôtres. Saint Paul dit que retomber dans les premiers crimes, c'est affliger le Saint-Esprit: & avec raison; car on le contraint contre sa nature à quitter la demeure qu'il vouloit garder, & d'où chassé une fois il ne reviendra plus qu'avec répugnance: c'est crucifier Jesus-Christ encore une fois, fouler aux pieds son sang répandu pour nous, & renouveller toutes les sanglantes railleries dont les Juifs l'ont persécuté dans son agonie: car en effet c'est lui reprocher qu'il ne peut pas conserver une ame qu'il a acquise, ni descendre de la croix où le pécheur le va mettre, ni soutenir sa victoire contre le Démon. Le même saint Paul ajoute que la terre qui a été culti-

Idée terrible que l'Apôtre nous en donne.

Ephes. IV, 30.

Heb. VI, 6.

Ibid. 7, 8.

vée & qui a reçu la pluie du ciel, c'eſt-à-dire une ame renouvellée par les Sacremens & arroſée de la grace, qui malgré cette culture ſacrée ne produit que de mauvais fruits, eſt maudite & réprouvée.

Comment ſaint Pierre en parle.

Saint Pierre ſera-t-il moins fort? écoutez-le. Vous déplorez, & avec raiſon, la miſere des nations infidelles, qui n'ayant jamais connu Dieu ni les myſteres de ſon royaume, périſſent dans leur ignorance. Mais ſaint Pierre vous dit qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais connu la voie de juſtice, que de ſe retirer de la ſainte loi dont on a connu l'équité : car c'eſt juſtement, pourſuit cet Apôtre, ce qui eſt dit dans les Proverbes: *Canis reverſus ad ſuum vomitum.* Si je traduis ces paroles, je ferai horreur à vos ſens; ſi je vous dis que ſelon ſaint Pierre, le pénitent qui retombe dans ſes premiers crimes, c'eſt un chien qui reprend ce qu'il a jetté, vos oreilles délicates ſeront offenſées : & néanmoins nous ne craignons pas quelque choſe de plus horrible; c'eſt de reprendre nos voies corrompues, & de ravaler le poiſon

II Petr. II, 21.

Prov. XXVI, 11.

u'un remede ſalutaire nous avoit té, afin qu'il acheve de nous perre & de déchirer nos entrailles.

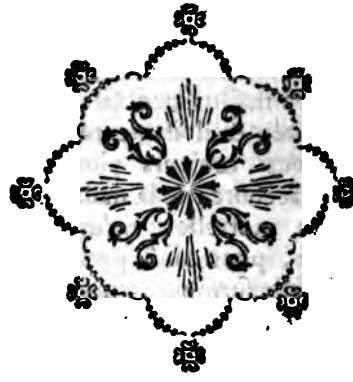
Mais que dit le Fils de Dieu luinême, lui qui trouvant dans ſa paabole l'arbre cultivé, & n'y voyant oint paroître de fruit, prononce qu'il 'eſt plus bon que pour le feu; qui ous montre le Démon chaſſé, plus ort quand il a repris ſa premiere place, plus fort en nombre, ſept pour un, plus fort en malice, [ſept autres] plus malins que lui, plus fort en ſtabilité, & il demeure; & l'état du pécheur toujours plus mauvais après la rechûte; & la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainſi parler, de la nature, elle ſurmonte encore les remedes mêmes. Si donc, ſelon ſa parole, les difficultés s'augmentent toujours, ſi en effet par un juſte jugement de Dieu la Pénitence eſt plus difficile que le Baptême, & que par la même regle la Pénitence ſouvent violée, à meſure qu'on la mépriſe, augmente les difficultés de la converſion & y ajoute de nouveaux obſtacles; où en ſommes-nous, ô Dieu

Sentence que le Fils de Dieu prononce contre les pécheurs incorrigibles: triſte état où leurs rechûtes les réduiſent.

Luc. XIII, 6. 7.

Ibid. XI, 26.

vivant! & quel effroyable chaos avons nous mis entre Dieu & nous par nos continuelles rechûtes !



ERMON

JR LE MARDI

A TROISIEME SEMAINE

E CARÊME,

ÊCHÉ A LA COUR,

A CHARITÉ FRATERNELLE.

ceptes de JESUS-CHRIST *pour éta-*
concorde parmi les hommes. Ordre
eu a établi dans l'union des hommes.
ſt le fondement de l'amour du pro-
Pourquoi ſi peu d'amitié ſolide dans
de. Combien un ami fidele nous eſt
Dangers des flatteurs. Devoirs de la
envers le prochain.

ubi vel tres congregati in nomine meo, ibi ſum in medio eorum.

deux ou trois perſonnes aſſemblées en
nom, je ſerai là au milieu d'elles.

rien de plus ſociable par ſa nature, ni rien de plus diſcordant & de plus contrediſant par ſon vice : *Nihil eſt enim quam hoc genus tam diſcordioſum vitio, tam ſociale naturâ.* L'homme étoit fait pour la paix & il ne reſpire que la guerre. Il s'eſt mêlé dans le genre humain un eſprit de diſſention & d'hoſtilité qui bannit pour toujours le repos du monde. Ni les loix, ni la raiſon, ni l'autorité ne ſont pas capables d'empêcher que l'on ne voie toujours parmi nous la confiance tremblante & les amitiés incertaines, pendant que les ſoupçons ſont extrêmes, les jalouſies furieuſes, les médiſances cruelles, les flatteries malignes, les inimitiés implacables.

De Civ. Dei, lib. XII, c. XXVII, t. VII, p. 325.

Eſprit de diſſention qui s'eſt mêlé dans le genre humain : ce qu'il y produit. Trois préceptes admirables par leſquels Jeſus-Chriſt établit la concorde & la ſociété entre les hommes. Comment ils ren-

Jeſus-Chriſt s'oppoſe dans notre Evangile au cours & au débordement de tant de maux, & il y établit la concorde & la ſociété entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus eſſentiels de notre mutuelle correſpondance. Premierement il ordonne que l'on s'uniſſe en ſon nom, & ſe déclare le protecteur d'une telle ſociété : *Ubi fuerint duo vel tres con-*

gregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. « Où seront deux ou » trois personnes assemblées en mon » nom, là je serai au milieu d'elles ». En second lieu il nous enseigne de nous corriger mutuellement par des avis charitables : *Corripe eum inter te & ipsum solum*; « Reprenez, dit-« il, votre frere entre vous & lui ». Enfin il commande expressément de pardonner les injures, & il ne donne aucunes bornes à cette indulgence. « Pardonnez, dit-il, les offenses, » je ne dis pas jusqu'à sept fois, » mais jusqu'à septante fois sept » fois », c'est-à-dire, jusqu'à l'infini & sans aucunes limites; *Usque septuagies septies.* Je trouve dans ces trois préceptes tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle : car trois choses étant nécessaires, d'en établir le principe, d'en ordonner l'exercice, d'en surmonter les obstacles, Jesus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom : *In nomine meo.* Il en prescrit le plus noble & le plus utile exercice dans les avertissemens mutuels : *Corripe eum.* Enfin

ferment tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle.

Matth. XVIII, 20.

Ibid. 15.

Ibid. 22.

il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.* C'est le sujet de ce discours. Entrons d'abord en matiere, & montrons avant toutes choses dans le premier point que Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable.

PREMIER POINT.

Principe de correspondance & de société mutuelle, conservé au fond de nos cœurs malgré l'esprit de division qui s'est mêlé dans le genre humain. Effets qui naissent de ce principe.

QUoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance & de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la premiere sensibilité de la compassion, mais encore aux premieres impressions de l'amitié. De-là naît ce plaisir si doux de la conversation qui nous fait entrer comme pas-à-pas dans l'ame les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate, on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin ; & c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque

Eccles. XIX, 11.

part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au-dehors le secret de l'ame par une certaine chaleur & presque sans qu'on y pense. Par-là (a) nous pouvons comprendre que cette puissance divine qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret & un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tous cela de commun, que non-seulement la douleur, qui étant foible & impuissante demande naturellement du soutien, mais la joie, qui abondante en ses propres biens semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite & assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelqu'autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico.* *Ad Prob. Ep. CXXX, t. II, p. 468.*

(a) Par où nous devons.

Défauts de ce desir naturel de société. Origine plus haute dont Dieu a voulu que notre mutuelle confédération dépendît. Ordre qu'il a établi en conséquence : combien il est nécessaire.

Mais comme ce desir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre ; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent cimenté par quelque intérêt, foible & ruineux fondement de l'amitié mutuelle ; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs & nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal (*a*) d'une concorde solide : Dieu a voulu, Chrétiens, que notre société & notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute ; & voici l'ordre qu'il a établi. (*b*) Il ordonne

(*a*) d'aucune union.

(*b*) On ne peut jamais aimer sincerement le prochain sans aimer Dieu. L'aimer sincerement, c'est l'aimer comme nous & non pour nous. Il n'y a que Dieu qui doive tout aimer pour soi-même. Amour de société, & non amour d'intérêt. Pour cela il faut être détaché de soi-même. Nulle créature ne mérite qu'on se détache de soi-même pour elle, & on ne peut pas faire cet effort pour la créature. Mais Dieu est infiniment au dessus de nous. Après l'effort de l'aimer plus que soi-même, on peut faire celui d'aimer le prochain comme soi-même. On trouve, en réunissant à Dieu tout son amour, une abondance infinie, qui ensuite peut se répandre sur tous les hommes sans exception. Sans cette abondance d'amitié, l'amitié n'est que partialité & dégé-

que

que l'amour & la charité s'attachent premierement à lui comme au principe de toutes choses, que de-là elle se répande par un épanchement général sur tous les hommes qui sont nos semblables, & que lorsque nous entrerons dans des liaisons & des ami-

---

nere en cabale. Prendre garde de ne gâter jamais ni détourner en nous la source de l'amour.

Les hommes plus ruineux aux hommes que toute autre cause de ruine. Apparente société : dans le fond rien de plus mal assorti. Presque tous les esprits incompatibles : à la longue on se sépare, les uns des ennemis qui nous contrarient, les autres des importuns qui nous choquent : de celui-là on ne peut plus souffrir les injures, de l'autre les défauts ; un geste qui nous déplaît, une parole qui nous fâche. Quand on n'a point sujet de haïr par la contrariété des intérêts, par la contrariété des humeurs, on haït par caprice & par fantaisie ; on se fait des portraits odieux ; on met dans cette aversion à certaines gens une espece de délicatesse, qu'il y ait des personnes qui nous déplaisent. Si le Fils de Dieu nous ordonne de vaincre les aversions pour cause, à plus forte raison [celles qui sont sans sujet]. Pardonner à ceux qui nous offensent, & supporter ceux qui nous importunent, à qui notre humeur peut-être n'est pas moins à charge.

On se venge par ressentiment ; on se venge par politique ; on se venge par une imitation de justice. [Surmonter] le ressentiment par la charité ; la politique par une sagesse plus haute ; cette fausse imitation de justice par une entiere soumission à la justice divine.

Ut sitis filii Patris vestri : " Afin que vous soyez ,, les enfans de votre Pere céleste ,,. Joseph s'attendrit pour ses freres par amour pour son pere Jacob : combien plus ne point troubler la famille de Dieu ni l'état de son domestique. On ne peut aimer le pro- *Matt. V, 45.*

tiés particulieres, nous les faſſions dériver de ce principe commun, c'eſt-à-dire de lui-même; ſans quoi je ne crains point de vous aſſurer que jamais vous ne trouverez d'amitié ſolide, conſtante, ſincere.

---

chain qu'en aimant Dieu : or l'amour appuyé ſur ce fondement ne peut jamais ſouffrir d'altération.

La politique, bon ami, bon ennemi. Eſprit de grandeur dans la vengeance : montrer une certaine ſenſibilité : on croit ſe diſtinguer par là & qu'on eſt comme une perſonne ſacrée.

Sageſſe de mettre Dieu de ſon côté. Athéiſme caché : on compte Dieu pour rien.

Aman ſe veut montrer grand par la grandeur de ſa vengeance, afin qu'on n'oſe lui réſiſter : confondu. David qui eſpéroit ſous les aîles du Dieu d'Iſrael : protection contre Saül.

Pſ. LXIV, 2. Ne ſe point faire juſtice à ſoi-même : *Ego juſtitias judicabo* : " Je jugerai les juſtices, ceux qui ſe font „ juſtice à eux-mêmes.

Mich. VII, 7, 8, 9. „ Mais pour moi, dit le Prophete, je jetterai les „ yeux ſur le Seigneur, j'attendrai Dieu mon Sau- „ veur, & mon Dieu écoutera ma voix. O mon en- „ nemi, ne vous réjouiſſez point de ce que je ſuis „ tombé, je me releverai après que je me ſerai aſſis „ dans les ténebres; le Seigneur eſt ma lumiere: je „ porterai le poids de la colere du Seigneur, parce „ que j'ai péché contre lui, juſqu'à ce qu'il juge „ ma cauſe, & qu'il ſe déclare pour moi contre „ ceux qui me perſécutent : alors il me fera paſſer „ des ténebres à la lumiere; je contempletai ſa juſ- „ tice „.

Pſ. CVIII, 1. *Sermonibus odii circumdederunt me* : " Ils m'ont „ comme aſſiégé par leurs diſcours remplis de „ haine „. Circonvallation, fermer toutes les avenues, prévenir toutes les juſtifications : Aſſiégé. *Deus laudem meam ne tacueris* : " O Dieu qui êtes ma „ gloire, ne demeurez pas dans le ſilence „.

Ibid. 1.

Cet ordre de la charité est établi, hrétiens, dans ces deux commanemens qui sont, dit le Fils de Dieu, mystérieux « Abrégé de la loi & des Prophetes : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, & tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Et afin que vous endiez avec combien de sagesse Jeus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne, vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour garder la justice nous n'avons que deux choses à considérer, premierement sous qui nous avons à vivre, & ensuite avec qui nous avons à vivre. Nous vivons sous l'empire souverain de Dieu & nous sommes faits pour lui seul ; c'est pourquoi le (a) devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est (b) de s'unir saintement à Dieu par une fidelle dépendance : mais comme en vivant ensemble sous son empire suprême, nous avons aussi à vivre avec nos semblables en paix & en équité, il s'ensuit que l'accessoire & le second

Les deux commandemens où cet ordre de la charité est établi. Avec combien de sagesse Jesus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne. Devoir essentiel de la nature raisonnable. *Luc. X, 27.*

(a) bien. (b) qu'elle lui soit unie.

bien, que nous ne devons chérir que pour Dieu, mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable, c'est notre société mutuelle. Par où vous voyez manifestement qu'en effet toute la justice consiste dans l'observance de ces deux préceptes, conformément à cette parole de notre Sauveur : « Toute la loi & les Pro-« phetes dépendent de ces deux com-» mandemens » ; *In his duobus mandatis universa lex pendet & Prophetæ.*

Matt. XXII, 40.

Cette doctrine étant supposée, il est aisé de comprendre que le premier de ces préceptes, c'est-à-dire, celui de l'amour de Dieu, est le fondement nécessaire de l'autre qui regarde l'amour du prochain. Car qui ne voit clairement que pour aimer le prochain comme nous-mêmes, il faut être capable de lui desirer & même de lui procurer le même bien que nous desirons ? & pour pouvoir s'élever à une si haute & si pure disposition, ne faut-il pas avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité & la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien

* Précepte de l'amour de Dieu, fondement nécessaire de celui de l'amour du prochain : pourquoi.

in & général de la créature able, c'eſt-à-dire Dieu, qui ffit à tous par ſon abondan- que nous poſſédons d'autant ie nous travaillons davantage ire part aux autres ? Celui donc ne Dieu d'un cœur véritable, : parle l'Ecriture ſainte, eſt : d'aimer cordialement, non- ent quelques hommes, mais s hommes, & de vouloir du tous avec une charité par- Mais celui au contraire qui n'ai- s Dieu, quoi qu'il diſe & quoi romette, il n'aimera que lui- ; & ainſi tout ce qu'il aura ir pour les autres, ne peut ja- re ni pur ni ſincere, ni enfin ordial pour mériter qu'on s'y

Joſ. XXIV, 14.

effet cette attache intime que vons à nous-mêmes, c'eſt la e ſéparation, c'eſt la paroi mi- e entre tous les cœurs, c'eſt fait que chacun de nous ſe ne tout entier dans ſes inté- ſe cantonne en lui-même, s prêt à dire avec Caïn ; -je affaire de mon frere » ? *Num*

Attache intime à nous-mêmes, ligne de ſéparation entre tous les cœurs. Comment l'amour-propre nous empêche d'aimer le prochain ainſi que la loi le preſcrit. Nul-

le amitié solide dans le monde : pourquoi Quel est l'objet seul capable de nous détacher de nous-mêmes : qualités qui lui sont nécessaires.

custos fratris mei sum ego ? C'est pourquoi l'Apôtre saint Paul parlant de « Ceux qui s'aiment eux-mêmes, » dit que ce sont des hommes sans » affection & ennemis de la paix » : *Erunt homines seipsos amantes, sine affectione, sine pace.* Car il est vrai que notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain, comme la loi le prescrit. La loi veut que nous l'aimions comme nous-mêmes, *Sicut teipsum ;* parce que selon la nature & selon la grace il est notre prochain & notre semblable, & non pas notre inférieur : mais l'amour-propre bien mieux obéi fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, & non pas comme nous-mêmes ; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins. C'est ainsi que le monde aime, vous le savez ; & c'est pourquoi il est véritable que le monde n'aime rien, & qu'on n'y trouve point d'amitié solide : *Sine affectione, sine pace.* Non, jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même & dans un esprit de

Genes. IV, 9.

II Tim. III, 2, 3.

Matt. XIX, 19.

é, jusqu'à ce qu'il ait triom-
e son amour-propre en aimant
plus que soi-même. Car pour
ce grand effort de nous déta-
de nous-mêmes, il faut avoir
ue objet qui soit dans une si
élévation, que nous croyions
en perdre en renonçant à nous-
s pour nous abandonner à lui
réserve. Or est-il que Dieu est
l à qui cette haute supériorité
t avantage appartient; & les
ires qui nous environnent, bien
'être naturellement au-dessus de
, sont au contraire rangées avec
dans le même degré de bassesse
'empire souverain de ce premier

: conséquent, Chrétiens, jusqu'à
ie nous aimions celui qui peut
par sa dignité nous arracher à
mêmes, nous n'aimerons que
mêmes. La source de notre ami-
urra bien en quelque sorte cou-
r les autres; mais elle aura tou-
son (*a*) reflux sur nous, & toute
générosité ne sera qu'un art un

Amour de Dieu, seul capable de nous détacher de nous-mêmes & de nous faire aimer le prochain sincerement. Désordres qui sont la suite de ce défaut d'amour de Dieu.

peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire (a) intérieure. Ainsi le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal; & quoiqu'on trouve quelquefois des naturels nobles qui semblent s'élever beaucoup au-dessus de toutes les foiblesses communes, je soutiens qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature de ne s'attacher qu'à soi-même. Comme donc Dieu est peu aimé, il ne faut pas s'étonner si le Prophete s'écrie qu'il ne sait plus à qui se fier. Nous habitons, dit-il, au milieu des fraudes & des tromperies, chacun se défie & chacun trompe : il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté; il n'y a plus de foi parmi les hommes. *Unusquisque se à proximo suo custodiat, & in omni fratre suo non habeat fiduciam... & omnis amicus fraudulenter incedet, & vir fratrem suum deridebit... Habitatio tua in medio doli :* « On ne trouve plus de

Jer. IX, 4, 5, 6.

(a) cachée, interne.

» ſaint ſur la terre ; il n'y a perſonne » qui ait le cœur droit : tous tendent » des pieges pour verſer le ſang ; le » frere cherche la mort de ſon frere... » Ne vous fiez point à votre ami... » Car l'homme a pour ennemis ceux » de ſa propre maiſon ». *Periit ſanctus de terra, & rectus in hominibus non eſt : omnes in ſanguine inſidiantur, vir fratrem ſuum ad mortem venatur... Nolite credere amico... Et inimici hominis, domeſtici ejus.* *Mich. VII, 2, 5, 6.*

Caractere de l'amitié que les hommes du monde ſe témoignent : combien elle eſt fauſſe & trompeuſe.

Je pourrois bien, Chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes ; & encore qu'on ne vit jamais plus de careſſes, plus d'embraſſemens, plus de paroles choiſies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah ! ſi nous pouvions percer dans le fond des cœurs, ſi une lumiere divine venoit découvrir tout-à-coup ce que la bienſéance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient ſi bien caché ; ô quel étrange ſpectacle ! & que nous ſerions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos ſoupçons, & nos jalouſies, & nos répugnances ſecretes les uns pour les autres ! Non l'ami-

tié n'eſt qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amuſent mutuellement & auquel auſſi ils ne ſe fient guere. Que ſi ce nom eſt de quelque uſage, il ſignifie ſeulement un commerce de politique & de bienſéance. On ſe ménage par diſcrétion les uns les autres; on oblige par honneur & on ſert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt: comme chacun aime par rapport à ſoi, cet ami de toutes les heures eſt au haſard à chaque moment de ſe voir ſacrifié à un intérêt plus cher; & tout ce qui lui reſtera de cette longue familiarité & de cette intime correſpondance, c'eſt que l'on gardera un certain dehors, afin de ſoutenir pour la forme quelque ſimulacre d'amitié & quelque dignité d'un nom ſi ſaint. C'eſt ainſi que ſavent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, Meſſieurs, ſi je ne dis pas la vérité : & certes ſi je parlois en un autre lieu, j'alléguerois peut-être la Cour pour exemple; mais puiſque c'eſt à elle que je parle, qu'elle ſe connoiſſe elle-même &

ſerve de preuve à la vérité
prêche.

cluons donc, Chrétiens, que
ité envers Dieu eſt le fonde-
néceſſaire de la ſociété envers
mes; c'eſt de cette haute ori-
me la charité doit s'épancher
uſement ſur tous nos ſembla-
une inclination générale de
en faire dans toute l'étendue
voir que Dieu nous en donne.
le ce même principe que doi-
ître nos amitiés particulieres,
ſeront jamais plus inviolables
ſacrées que lorſque Dieu en
médiateur. Jonathas & Da-
ient unis en cette ſorte, &
ourquoi le dernier appelle leur
mutuelle, « L'alliance du Sei-
; *Fœdus Domini*; parce
avoit été contractée ſous les
le Dieu & qu'il devoit en être
recteur, comme il en étoit le
. Auſſi le monde n'en a ja-
u ni de plus tendre, ni de plus
; ni de plus déſintéreſſée. Un
à diſputer entre ces deux par-
mis n'a pas été capable de les
, & le nom de Dieu a pré-

Charité envers Dieu, fondement néceſſaire de la ſociété envers les hommes, & de toutes les amitiés particulieres. Combien ſont ſacrées celles dont Dieu eſt le médiateur. Eſtime que nous devons faire d'un ami véritable.

1 Reg. XX, 8.

valu à un si grand intérêt. Heureux celui, Chrétiens, qui pourroit trouver un pareil trésor! Il pourroit bien mépriser à ce prix toutes les richesses du monde; car une telle amitié contractée au nom de Dieu & jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs; & sa vérité éternelle, fidelle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changemens infinis dont le temps & les intérêts menacent toutes les autres. Un ami de cette sorte fidele à Dieu & aux hommes est un trésor inestimable; & il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, & qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle: c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Se connoître soi-même, science la plus nécessaire à la

LA science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connoître soi-même: & saint Augustin

a raiſon de dire qu'il vaut mieux ſavoir ſes défauts, que de pénétrer tous les ſecrets des Etats & des Empires, & de ſavoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette ſcience eſt d'autant plus belle qu'elle n'eſt pas ſeulement la plus néceſſaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jettons nos regards bien loin, & pendant que nous nous perdons dans des penſées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes: tout le monde connoît nos défauts, nous ſeuls ne les ſavons pas; & deux choſes nous en empêchent.

vie humaine & la plus rare de toutes. *De Trin. l. IV, c. VIII, p. 809.*

Premierement, Chrétiens, nous nous voyons de trop près: l'œil ſe confond avec l'objet, & nous ne ſommes pas aſſez détachés de nous pour nous (a) regarder d'un regard diſtinct & nous voir d'une pleine vue. Secondement, & c'eſt le plus grand déſordre, nous ne voulons pas nous connoître, ſi ce n'eſt par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas ſu couvrir nos défauts, & nous aimons mieux ne voir que notre ombre & notre figure ſi peu

Deux choſes qui nous empêchent de connoître nos défauts. Vaine curioſité des hommes: à quoi elle les porte: comment ils pénetrent tout excepté eux-mêmes.

(a) conſidérer.

qu'elle ſemble belle, que notre propre perſonne ſi peu qu'il y paroiſſe d'imperfection. Le Roi Achab violent, imbécille & foible ne pouvoit endurer Michée, qui lui diſoit de la part de Dieu la vérité de ſes fautes & de ſes affaires qu'il n'avoit pas la force de vouloir apprendre; & il vouloit qu'il lui contât avec ſes flatteurs des triomphes imaginaires. C'eſt ainſi que ſont faits les hommes; & c'eſt pourquoi le divin Pſalmiſte a raiſon de s'écrier

Pſ. XVIII, 12. *Delicta quis intelligit?* « Qui eſt-ce » qui connoît ſes défauts »? Où eſt l'homme qui ſait acquerir cette ſcience ſi néceſſaire? Combien ſommes-nous ardens & vainement curieux! Dans quel abyme des cœurs, dans quels myſteres ſecrets de la politique, dans quelle obſcurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer? Malgré cet eſpace immenſe qui nous ſépare d'avec le ſoleil, nous avons ſu découvrir ſes taches, c'eſt-à-dire remarquer des ombres dans le ſein même de la lumiere. Cependant nos propres taches nous ſont inconnues; nous ſeuls voulons être ſans ombre, & nos défauts qui ſont la fable du peuple,

nous sont cachés à nous-mêmes : *Delicta quis intelligit ?*

Pour acquérir, Chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidele. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quelqu'un sur la terre, venez me montrer mes défauts, que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance, & s'il y en a qui soient sans remede, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc encore une fois, ô ami fidele, ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison, & mes (*a*) entreprises à mes forces.

Utilité que nous retirons d'un ami fidele pour acquérir une science si nécessaire. Fonctions de cet ami à notre égard.

Cette obligation, Chrétiens, entre les personnes amies est de droit étroit & indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'Eglise dans l'Evangile que nous traitons, il seroit sans doute à desirer que

De quelle nature est l'obligation de s'avertir, entre les personnes amies. Quelles sont celles auxquelles se réduit pour

(*a*) desseins.

l'ordinaire le précepte de la correction.

nous fussions tous si bien disposés que nous pussions profiter des avis de tous nos freres. Mais comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, & qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles; ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Dispositions de la charité: qui sont ceux auxquels elle nous attache principalement. De quelle maniere nous devons regarder nos amis: combien est cruelle la complaisance que nous avons pour leurs vices.

De Ver. Rel. cap. XLVII, t. I, p. 780.

Je suis bien aise, Messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connoître les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin, voudroit profiter à tous; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice, qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui par le sang, ou par l'amitié, ou par quelque autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage. Regardons nos amis en cette maniere: penson qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étoient capables. C'est une parole digne de Caïn que de dire,

pas à moi à garder mon frere ;
, Messieurs, au contraire que
s sont à notre garde, qu'il
en de plus cruel que la com-
e que nous avons pour leurs
ie nous taire en ces rencon-
st les trahir, & que ce n'est
rait d'un ami, mais l'action
rbare que de les laisser tom-
s un précipice faute de lu-
pendant que nous avons
un flambeau que nous pour-
ur mettre devant les yeux :
uus lactat amicum suum, & *Prov. XVI, 29.*
m per viam non bonam :
me injuste séduit son ami, &
nduit par une voie qui n'est pas
».

avoir établi l'obligation de Fermeté & vigueur nécessaires pour s'acquitter de cette obligation.
charitables, montrons-en les
ns dans les paroles précises
e Evangile. Premierement,
is, il y faut de la fermeté &
ueur : car remarquez, le Sau-
pas dit, Avertissez votre fre-
« Reprenez votre frere ». *Matth. XVIII, 15.*
la liberté que le nom d'a-
us donne, ne cédez pas, ne
idez pas, soutenez vos justes

ſentimens, parlez à votre ami en ami: jettez-lui quelquefois au front des vérités toutes ſeches qui le faſſent rentrer en lui-même: ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il ſe ſente preſſé de ſe corriger, & que confondu par vos reproches, il ſe rende enfin digne de louanges.

Diſcrétion non moins néceſſaire : défauts qu'elle évite dans la correction.

Mais avec cette fermeté & cette vigueur, gardez-vous bien de ſortir des bornes de la diſcrétion: je hais ceux qui ſe glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, & triompher de leur ami plutôt que de le ſervir. Pourquoi le reprenez-vous, ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'étoit une charitable correction, & non une inſulte (*a*) outrageuſe que vous aviez à lui faire. Le maître avoit commandé; écoutez le Sauveur des ames: « Reprenez, dit-il, entre vous » & lui »: parlez en ſecret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, & que votre diſcrétion faſſe ſentir au coupable que c'eſt un ami qui parle.

Ibid.

(*a*) injurieuſe.

is ſur-tout venez animé d'une
véritable ; peſez cette parole
ıveur des ames : « S'il vous écou-
lit-il, vous aurez gagné votre
». Quoiqu'il ſe fâche, quoiqu'il
, ne vous emportez jamais. Fai-
mme les médecins ; « Pendant
n malade troublé leur dit des
es, ils lui appliquent des re-
es » : *Audiunt convitium, præ-
medicamentum*, dit ſaint Au-
. Suivez l'exemple de ſaint Cy-
, dont le même ſaint Auguſ-
it ce beau mot, « Qu'il repre-
les pécheurs avec une force in-
ble, & auſſi qu'il les ſupportoit
une patience infatigable ». *Et
is libertate redarguit, & cari-
virtute ſuſtinuit.*

Combien il eſt important de témoigner une charité véritable à celui qu'on reprend. Exemple de ſaint Cyprien. *Ibid.*

Serm. CCCLVII, tom. V, pag. 1393.

De Baptiſ. cont. Donat. lib. V, c. XVII, t. IX, p. 153.

is pendant que le Fils de Dieu
prépare avec tant de ſoin des
ſemens autant charitables que
& vigoureux, ſongeons à les
ecevoir. Apprenons de lui à

Dangers des flatteurs. Combien ils ſont à craindre & difficiles à éviter. Subtilité de

hommes de se tenir sur leurs
des : car qui ne se tient pas pour
averti ? Où sont ceux qui ne craig
pas les embûches de la flatterie ? r
en les craignant on y tombe ; &
flatteur nous tourne en tant de fa
qu'il est malaisé de lui échapper.
dire avec cet Ancien qu'on le c
noîtra par une certaine affecta
de plaire en toute rencontre, ce
pas aller à la source ; c'est parle
l'artifice le plus vulgaire & du
le plus grossier de la flatterie. C
de la Cour est bien plus subtile ;
sait non-seulement avoir de la c
plaisance, mais encore résister &
tredire, pour céder plus agréablen
en d'autres rencontres. Elle imit
non-seulement la douceur de l'a
[mais encore] jusqu'à sa franchi
sa liberté ; & nous voyons tou
jours que pendant que nous tri
phons d'être sortis des mains d'un
teur, un autre nous engage in
siblement que nous ne croyons
flatteur, parce qu'il flatte d'une a
maniere : tant l'appât est délica

Cicer. de Amicit. n. 15, pag. 431, 432. Edit. Dupuis 1565.

(*a*) tout de l'ami jusqu'à.

ceptible, tant la séduction est
ıte !

nc pour arracher la racine, ces-
e nous prendre aux autres d'un
ıui vient de nous-mêmes. Ne
ıs plus des flatteurs qui nous
ɔnnent par le dehors, par-
l'un flatteur qui est au-dedans,
:quel tous les autres sont auto-
Toutes nos passions sont des flat-
:, nos plaisirs sont des flatteurs ;
ut notre amour-propre est un
l flatteur qui ne cesse de nous
udir au-dedans, & tant que nous
:erons ce flatteur, jamais nous
anquerons d'écouter les autres.
:s flatteurs du dehors, ames vé-
& prostituées, savent bien con-
: la force de cette flatterie in-
:re. C'est pourquoi ils s'accordent
elle, ils agissent de concert &
:lligence. Ils s'insinuent si adroi-
ıt dans ce commerce de nos pas-
, dans cette secrete intrigue de
: cœur, dans cette complaisance
ɔtre amour-propre, qu'ils nous
demeurer d'accord de tout ce
ı disent. Ils rassurent dans ses pro-
vices notre conscience tremblan-

Nos passions & sur-tout notre amour-propre, flatteurs intérieurs par lesquels tous les autres sont autorisés : concert qui regne entre eux. Unique remede pour les déconcerter & rompre cette intelligence.

té ; « Et mettent, dit saint Paulin, le » comble à nos péchés par le poids » d'une louange injuste & artificieu- » se » : *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulas.* Que si nous voulons les déconcerter & rompre cette intelligence, voici l'unique remede ; un amour généreux de la vérité, un desir de nous connoître nous-mêmes. Oui, je veux résolument savoir mes défauts : je voudrois bien ne les avoir pas ; mais puisque je les ai, je les veux connoître, quand même je ne voudrois pas encore les corriger ; car quand mon mal me plairoit encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable, & si je ne presse pas ma guérison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

Ad Sever. Ep. XXIV, n. 1, p. 148.

Comment nous devons apprendre nos défauts du moins de la bouche des Prédicateurs. Loi de Dieu, miroir fidele. De quelle maniere les Chrétiens écoutent l'Evangile. Quel doit

Apprenons donc nos défauts avec joie & reconnoissance de la bouche de nos amis ; & si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fideles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des Prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne ? A qui la lumiere de l'Evangile ne montre-t-elle pas ses

pique rien. On est bien aise
ndre parler contre les vices des
es ; & l'esprit se divertit à écou-
prendre les mauvaises mœurs.
z tant qu'il vous plaira, ô Pré-
ur ; mais l'on ne s'émeut non
ne si l'on n'avoit aucune part à
juste censure. Ce n'est pas ainsi,
ens, qu'il faut écouter l'Evan-
nais plutôt il faut pratiquer ce
lit si sagement l'Ecclésiastique :
insapiens quodcumque audierit XXI, 18.
laudabit, & ad se adjiciet :
mme sage qui entend, dit-il,
lque parole sensée, la loue & se
plique à lui-même ». Voyez qu'il
contente pas de la trouver belle
la louer ; il ne fait pas comme
urs qui regardent à droite & à
e à qui elle est propre & à qui
pourroit convenir. Il ne s'amuse

fondément en sa conscience & :
plique tout ce qui se dit : *Ad se*
ciet. C'est-là tout le fruit des disc
sacrés : pendant que l'Evangile
à tous, chacun se doit parler en
ticulier, confesser humblement ses
tes, reconnoître la honte de ses
tions, trembler dans la vue de
périls. Ouvrez donc les yeux sur v
mêmes, & n'appréhendez jamai
connoître vos péchés. Vous ave
moyen facile d'en obtenir le par
r *Luc. VI*, 37. « Remettez, dit le Fils de Dieu,
» vous sera remis » ; pardonnez,
vous sera pardonné.

TROISIEME POIN

Pardon des injures, un des remedes les plus efficaces de nos fautes. Combien il est étonnant que nous soyons si inexorables & si rigoureux à nos freres: indignité & injustice de la conduite que

C'Est à quoi je vous exhorte,
Freres, sur la fin de ce disc
Car après vous avoir montré la
cessité de reconnoître vos faute
est juste de vous donner aussi les r
des ; & le pardon des injures en e
dès plus efficaces. A la vérité, C
tiens, il y a sujet de s'étonner
les hommes pechent si hardimen
(a) vue du ciel & de la terre, & c

(a) face.

craig

ient si peu un Dieu si juste. Mais
tonne beaucoup davantage que
int que nous multiplions nos
ités par-dessus les sablons de la
& que nous avons tant de be-
que Dieu nous soit bon & indul-
, nous soyons nous-mêmes si
rables & si rigoureux à nos fre-
Quelle indignité & quelle injus-
Nous voulons que Dieu souf-
ut de nous ; & nous ne pouvons
souffrir de personne. Nous exa-
is sans mesure les fautes qu'on
ontre nous ; & l'homme, ver de
, croit que le presser tant soi
du pied, c'est un attentat énor-
pendant qu'il compte pour rien
u'il entreprend hautement con-
souveraine Majesté de Dieu &
re les droits de son Empire. Mor-
aveugles & misérables, seront-
toujours si sensibles & si déli-
? Jamais n'ouvrirons-nous les
à la vérité ? Jamais ne compren-
s-nous, que celui qui nous fait in-
est toujours beaucoup plus à plain-
que nous qui la recevons ? que lui-
ne, dit saint Augustin, se perce le
r pour nous effleurer la peau :

nous tenons envers eux. Compassion due à celui qui nous fait injure : maniere dont il convient de le traiter.

Serm. LXXXII, de Verb. Evang. Matt. t. V, p. 441.

& qu'enfin nos ennemis sont des furieux, qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, & (*a*) avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent? Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances cruelles? & que ne tâchons-nous plutôt de les ramener à leur bon sens par la (*b*) patience & par la douceur?

Opposition de nos sentimens & de notre conduite à ces charitables dispositions: combien nous sommes cruels ennemis & impitoyables vengeurs. Effets déplorables de nos jalousies, de nos soupçons & de nos défiances.

Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions. Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader & penser trop bassement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous touchent; & nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentimens; nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience & d'une pitié outra-

(*a*) s'empoisonnent les premiers du. (*b*) compassion.

geuse qui ne se remue pas par dédain, & qui feint d'être tranquille pour insulter davantage : tant nous sommes cruels ennemis & implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives & des instrumens de la colere, de la patiênce même & de la pitié. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès : nous n'attendons pas toujours pour nous irriter, des injures effectives : nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secretes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre ; & souvent nous nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus, & (a) trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde, & sources de mille injustices, à quels excès les engagez-vous ? Que méditez-vous, malheureux, & que vous vois-je rouler dans votre esprit ? Quoi ! vous les allez porter vos soupçons jusqu'aux oreilles importantes !

(a) emportés.

aveugle, ou les (*a*) malicieuſes
rions d'une jalouſie cachée,
pernicieux rafinemens d'un ze
fecté.

Retenue qu'on doit avoir, ſur-tout à la Cour, en parlant du prochain. De quelle maniere on s'y comporte ſur ce qu'on voit & ce qu'on entend. Modération que la préſence de notre Dieu & ſes jugemens doivent nous inſpirer à l'égard du prochain. Motifs preſſans pour

Arrêtons-nous donc, Chr
prenons garde comme nous
du prochain, ſur-tout à la C
tout eſt ſi important & ſi
Ce demi mot que vous dites,
que vous lancez en paſſant, ce
role malicieuſe qui donne tan
ſer par ſon obſcurité affectée
cela, dit le Sage, ne tomber
terre : *A detractione parcite*
quoniam ſermo obſcurus in
non ibit. A la Cour on recueill
& enſuite chacun commente
ſes conſéquences à ſa mode,

se. Car il y a un Dieu au ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles, quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes & malicieuses? Par conséquent, Chrétiens, révérons ses yeux & sa présence; songeons qu'il nous fera fait dans son jugement, comme nous aurons fait à notre prochain; si nous pardonnons, il nous pardonnera, si nous vengeons nos injures, « Il nous gardera nos » péchés », comme dit l'Ecclésiastique; *Peccata illius servans servabit:* sa vengeance nous poursuivra à la vie & à la mort; & ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis; mais plutôt pratiquons ce que dit l'Apôtre: « Que » le soleil ne se couche pas sur votre » colere »: *Sol non occidat super iracundiam vestram.* Ce cœur tendre, ce cœur paternel ne peut comprendre qu'un Chrétien enfant de paix, puisse dormir d'un sommeil tranquille ayant le cœur ulcéré & aigri contre son frere, ni qu'il puisse goûter du repos,

Matt. XII 36.

XXVIII, 1.

Ephes. IV, 26.

voulant du mal à ſon prochai
Dieu prend en main la quer
les intérêts. Mes Freres, le jo
cline, le ſoleil eſt ſur ſon pen
l'Apôtre ne vous donne guere
ſir, & vous n'avez plus guere de
pour lui obéir. Ne différons p
vantage une œuvre ſi néceſſai
tons-nous de donner à Dieu n
ſentimens. Le jour de la mort
ſieurs, ſur lequel on rejette tou
affaires du ſalut, n'en aura qu
de preſſées : commençons de
heure à nous préparer les grac
nous ſeront néceſſaires en ce
jour, & en pardonnant ſans
aſſurons-nous dès aujourd'hui
nelle miſéricorde du Pere, du
du Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

MAis si vous vous laissez gagner aux soupçons, si vous prenez facilement des ombrages & des défiances, prenez garde pour le moins, au nom de Dieu, de ne les porter pas aux oreilles importantes, & surtout ne les portez pas jusqu'aux oreilles du Prince : songez qu'elles sont sacrées, & que vous les profanez trop indignement, lorsque vous y portez u les inventions d'une haine injuste, 'une jalousie cachée, ou les injustes finemens d'un zele affecté. Infecter oreilles du Prince, ah ! c'est un ne plus grand que d'empoisonner fontaines publiques, & plus grand comparaison que de voler les rs publics. Le grand trésor d'un , c'est la vérité dans l'esprit du e : & n'est-ce pas pour cela que

Enormité du crime qu'on commet en portant aux oreilles du Prince d'injustes soupçons. Grand trésor d'un Etat. Conduite que le Prince doit tenir pour découvrir les traces de la vérité.

le Roi David avertit si sérieusement en mourant le jeune Salomon son fils & son successeur? « Prenez garde, » lui dit-il, mon fils, que vous en- » tendiez tout ce que vous faites, & » de quel côté vous vous tournerez »:
III Reg. II, 1. *Ut intelligas universa quæ facis, & quocumque te verteris.* Comme s'il disoit; tournez-vous de plus d'un côté pour découvrir tout à l'entour les (*a*) traces de la vérité qui sont dispersées : elle ne viendra guere à vous de droit fil & d'un seul endroit; car les Rois ne sont pas si heureux. Mais que ce soit vous-même qui vous tourniez, & que nul ne se joue à vous donner de fausses impressions : entendez distinctement tout ce que vous faites, & connoissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : *Ut intelligas universa quæ facis.* Salomon suivant ce conseil à l'âge environ de vingt-deux ans, fit voir à la Judée un Roi consommé; & la France qui sera bientôt un Etat heureux par les soins de son Monarque, jouit maintenant d'un pareil spectacle.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

(*a*) vestiges.

Dieu, bénissez ce Roi que vous avez donné. Que vous demans-nous pour ce grand Mo-ıe? quoi, toutes les prospérités? Seigneur; mais bien plus encore, s les vertus & royales & chré-es. Non, nous ne pouvons con-qu'aucune lui manque, aucune, ne: elles sont toutes nécessai-quoi que le monde puisse dire, : que vous les avez toutes com-lées. Nous le voulons voir tout ıit, nous le voulons admirer en : c'est sa gloire, c'est sa gran-qu'il soit obligé d'être notre ıple; & nous estimerions un ıeur public, si jamais il nous pa-ıit quelque ombre dans une vie loit être toute lumineuse. Oui, , votre piété, votre justice, vo-nnocence, sont la meilleure par-le la félicité publique. Conser-ıons ce bonheur, seul capable de consoler parmi tous les fléaux Dieu nous envoie, & vivez en chrétien. Il y a un Dieu dans iel qui venge les péchés des peu-, mais sur-tout qui venge les ıés des Rois. C'est lui qui veut

Vœux du Prédicateur pour la perfection du Roi: combien toutes les vertus lui sont nécessaires, & servent à la félicité publique.

que je parle ainsi ; & si Votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand Roi, constamment sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire ; & n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui (*a*) n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

(*a*) doivent se terminer à.

SERMON
POUR LE VENDREDI
DE LA TROISIEME SEMAINE
DE CARÊME,
SUR
LE CULTE DU A L'ÊTRE SUPRÊME

Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu. Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connoît pleinement son essence & ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle : défauts qui la corrompent.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu & veritate.

Les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en vérité. *Jean. IV*, 23.

LA plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet & le religieux adorateur de la nature

Quelle e la plus no ble qualité d l'homme. M

dis qui le pressent de rendre ses hommages au premier Etre.

divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier Etre qui nous a produits par sa puissance, & nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse & de sa bonté.

Comment toute la nature veut honorer Dieu, & nous invite à lui rendre nos adorations. Pour quelle fin l'homme est mis au milieu de ce monde.

Toute la nature veut honorer Dieu & adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison & de sentiment, n'a point de cœur pour l'aimer ni d'intelligence pour le comprendre; « Ainsi ne pouvant connoître; tout ce qu'elle peut, » dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être » du moins connue, & pour nous » faire connoître son divin auteur: *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur.* C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations & ses infinis ornemens. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; & ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer: c'est ainsi qu'imparfaitement & à sa maniere, elle glorifie le Pere céleste. Mais l'homme,

De Civit. Dei, lib. XI, c. XXVII, t. VII, p. 293.

nimal divin, plein de raison & d'intelligence, & capable de connoître Dieu par lui-même & par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même & par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, (*a*) mystérieux abrégé du monde, afin que contemplant l'univers entier & le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, & soi-même, & toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

Nécessité de connoître la maniere dont il plaît à Dieu d'être adoré.

Mais, mes Freres, ce n'est pas assez que nous connoissions combien nous devons de culte à cette Nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle maniere il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi « Le Fils unique qui est dans le sein du Pere, est venu pour nous l'apprendre »; & nous en serons parfaitement informés, si nous entendons ce que c'est que cette sublime adoration

Jean I, 18.

(*a*) industrieux.

en esprit & en vérité que Jesus-Christ nous (*a*) prescrit.

Deux conditions nécessaires pour lui rendre un culte agréable. Comment elles sont comprises dans ces deux paroles, « En esprit & » en vérité ». Défauts qu'elles bannissent de notre croyance & de nos dispositions.

Pour rendre à Dieu un culte agréable, il faut observer, Messieurs, deux conditions nécessaires ; la premiere que nous connoissions ce qu'il est ; la seconde que nous disposions nos cœurs envers lui d'une façon qui lui plaise. Il me semble que le Sauveur nous a enseigné ces deux conditions dans ces deux paroles de mon texte, « En esprit & en vérité ». Le principe de notre culte, c'est que nous ayions de Dieu des sentimens véritables, & que nous le croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance, c'est que nous épurions devant lui nos intentions, & que nous nous disposions comme il le demande. La premiere de ces deux choses nous est exprimée par l'adoration en vérité, & la seconde est (*b*) comprise par l'adoration en esprit. Je veux dire que l'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravilissent Dieu dans nos esprits, & que l'adoration en esprit bannit les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur. Si bien

(*a*) ordonne, commande. (*b*) marquée.

l'adoration en vérité fait que nous
ons Dieu tel qu'il est, & l'ado-
on en esprit fait que Dieu nous
tels qu'il nous veut. Le Fils de
a par les bonnes dispositions nous
e à la vérité : *In spiritu*, bien
ollés ; *In veritate*, Dieu bien con-
il se fait connoître aux bien dis-
s. Ainsi toute l'essence de la re-
m est enfermée en ces deux pa-
s ; & je prie mon Sauveur de me
onner, si pour aider votre in-
gence, j'en commence l'explica-
par celle qu'il lui a plu de pro-
cer la derniere.

PREMIER POINT.

L'Adoration religieuse, c'est une reconnoissance en Dieu de la haute souveraineté, & en nous la plus profonde dépendance. Je donc encore une fois & je pose t fondement que le principe de adorer, c'est de bien connoî-
L'oraison, dit saint Thomas, & ut dire de même de l'adoration t l'oraison est une partie, est un

Quel est le propre de l'adoration religieuse, & quel en est le principe.

IIa IIæ Quæst. LXXXIII, art. 1.

que c'est l'ouvrage de.

acte de la raison ; car le propre de l'adoration, c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire de l'assujettir à Dieu. Or est-il (*a*) qu'il appartient à la raison d'ordonner les choses : donc la raison est le principe de l'adoration, laquelle par conséquent doit être conduite par la connoissance.

Effet le plus nécessaire de la connoissance dans cet acte de Religion. Défauts qui s'y mêlent par la foiblesse de notre entendement. Idoles spirituelles que nous érigeons dans nos cœurs.

Mais l'effet le plus nécessaire de la connoissance dans cet acte de Religion, c'est de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre foible entendement ne pouvant porter une idée si haute & si (*b*) pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier Etre. Quelques-uns plus grossiers lui donnent une forme humaine, mais peu s'empêchent de lui attribuer une maniere d'agir conforme à la nôtre. Nous le faisons penser comme nous, nous (*c*) l'assujettissons à nos regles, & chacun se le représente à sa façon particuliere. Toutes ces idées, dit saint

(*a*) que c'est l'ouvrage de. (*b*) simple. (*c*) le captivons.

ustin, que chacun se forme de
en particulier au gré de son ima-
tion & de ses sens, sont autant
les spirituelles que nous érigeons
nos cœurs; si bien que nous
ons dire (a) qu'une grande par-
les fideles sont semblables aux
uritains que Jesus-Christ reprend
notre Evangile, & desquels il
rit au quatrieme livre des Rois;
'ils craignoient à la vérité le Sei-
ur, mais qu'ils ne laissoient pas
tefois de servir en même-temps
s idoles »: *Timentes quidem Do-*
m, sed nihilominùs & idolis
servientes. Ainsi beaucoup de
iens qui sont bien instruits par
se, mais à qui leur imagination
sente mal ce que l'Eglise leur
ne, adorent le Dieu véritable
a foi leur fait connoître; &
noins l'on peut dire qu'ils lui
nt les idoles qu'ils se sont for-
c'est-à-dire les images grossie-
matérielles qu'ils se sont eux-
s formées de cette premiere Es-

Quæst. in Jos. lib. VI, c. III, part. I, p. 593.

XVII, 41.

: la plûpart.

Perfections de Dieu : pourquoi nous ne pouvons le comprendre, & devons séparer les idées communes de la notion de ce premier Etre.

Il faut donc connoître avant toutes choses que Dieu est incompréhensible & impénétrable, parce qu'il est parfait, & comme tout ; nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre ; & c'est par-là que nous apprenons à (*a*) séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Etre. *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea :* « Je vous rendrai mes vœux, dit le » Roi Prophete, que mes levres ont » distingués » ; c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin, qu'il faut adorer Dieu distinctement : & qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le distinguer tout-à-fait de la créature, & ne lui rien attribuer du nôtre ?

Ps. LXV, 13, 14.

Enar. in Ps. LXV, t. IV, part. I, pag. 651.

Combien il est grand, parfait & incompréhensible.

« Que ne peut-on dire de Dieu, » dit saint Augustin ? mais que peut-» on dire de Dieu dignement » ? *Omnia possunt dici de Deo, & nihil dignè dicitur de Deo.* Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, & il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand ; parce que

In Joan. Tract. XIII, t. III, part. II, p. 393.

(*a*) démêler.

la perfection est si éminente que nos pensées n'y peuvent atteindre, & que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible.

Comment nous devons juger des choses qui nous paroissent dites de lui dans les Ecritures d'une maniere peu proportionnée à sa grandeur. Conséquences que nous devons tirer de celles qui sont plus convenables.

Ainsi, pour me servir des paroles de saint Augustin, « Si nous trouvons » quelquefois dans les Ecritures des » choses qui nous paroissent peu di- » gnes de la grandeur de cet Etre » incompréhensible, répondons-nous » à nous-mêmes, qu'il faudroit ju- » ger ces expressions ou ces compa- » raisons indignes de Dieu, si l'on » pouvoit en trouver qui fussent di- » gnes de lui » : *Ego verò cum hoc de Deo dicitur, indignum aliquid dici arbitrarer, si aliquid dignum inveniretur quod de illo diceretur.* « Par » conséquent puisque sa puissance éter- » nelle & sa divinité surpassent infi- » niment toutes les paroles qui for- » ment le langage humain; tout ce » qu'on dit de lui humainement, qui » peut paroître méprisable aux hom- » mes, doit servir à avertir l'infirmité » humaine, que les choses mêmes qui » lui semblent dans les Ecritures Sain- » tes dites de Dieu, d'une maniere con-

De diverſ. quæſ. ad Simplic. lib. II, tom. VI, p. 112.

Perfections de Dieu : pourquoi nous ne pouvons le comprendre, & devons séparer les idées communes de la notion de ce premier Etre.

Il faut donc connoître avant toutes choses que Dieu est incompréhensible & impénétrable, parce qu'il est parfait, & comme tout ; nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre ; & c'est par-là que nous apprenons à (*a*) séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Etre. *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea* : « Je vous rendrai mes vœux, dit le » Roi Prophete, que mes levres ont » distingués » ; c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin, qu'il faut adorer Dieu distinctement : & qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le distinguer tout-à-fait de la créature, & ne lui rien attribuer du nôtre ?

Ps. LXV, 13, 14.

Enar. in Ps. LXV, t. IV, part. I, pag. 651.

Combien il est grand, parfait & incompréhensible.

« Que ne peut-on dire de Dieu, » dit saint Augustin ? mais que peut-» on dire de Dieu dignement » ? *Omnia possunt dici de Deo, & nihil dignè dicitur de Deo.* Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, & il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand ; parce que

In Joan. Tract. XIII, t. III, part. II, p. 393.

(*a*) démêler.

ection est si éminente que nos
s n'y peuvent atteindre, & que
e pouvons pas même digne-
comprendre jusques à quel
l est incompréhensible.

à, pour me servir des paroles
Augustin, « Si nous trouvons
quefois dans les Ecritures des
s qui nous paroissent peu di-
de la grandeur de cet Etre
mpréhensible, répondons-nous
us-mêmes, qu'il faudroit ju-
es expressions ou ces compa-
ns indignes de Dieu, si l'on
oit en trouver qui fussent di-
de lui » : *Ego verò cum hoc
o dicitur, indignum aliquid
bitrarer, si aliquid dignum in-
tur quod de illo diceretur.* « Par
équent puisque sa puissance éter-
& sa divinité surpassent infi-
nt toutes les paroles qui for-
t le langage humain; tout ce
n dit de lui humainement, qui
paroître méprisable aux hom-
, doit servir à avertir l'infirmité
aine, que les choses mêmes qui
emblent dans les Ecritures Sain-
ites de Dieu, d'une maniere con-

Comment nous devons juger des choses qui nous paroissent dites de lui dans les Ecritures d'une maniere peu proportionnée à sa grandeur.

Conséquences que nous devons tirer de celles qui sont plus convenables.

De divers. quæs. ad Simplic. lib. II, tom. VI, p. 112.

besoins nous (*a*) inclinent à adhére à ce qui est bon.

Effets que produisent en nous la connoissance & l'incompréhensibilité de Dieu : comment nous l'adorons en vérité.

Orat. XXXVIII, n. 11, p. 616.

Cette profonde pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, parce que nous le connoissons, mais nous l'adorons, poursuit-il, parce que nous ne le comprenons pas; c'est-à-dire, ce que nous connoissons de ses perfections fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien: mais parce que c'est un abyme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux; nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, & nous nous laissons, pour ainsi dire, (*b*) engloutir par la grandeur de sa gloire; & c'est-là adorer en vérité.

Idole que l'homme abusé s'en forme. De quelle maniere nous voulons le

Voilà l'idée véritable; voyons maintenant l'idole que l'homme abusé s'en forme. Je ne veux pas dire, Messieurs, que nous pensions pouvoir

(*a*) penchent à nous attacher. (*b*) absorber.

endre la Divinité. Il y a peu mes assez insensés pour avoir lle audace. Mais celui que nous ons être inconcevable dans sa , nous ne laissons pas toute- e le vouloir comprendre dans nsées & dans les desseins de esse. Quelques-uns ont osé re- re l'ordre du monde & de la : Plusieurs se veulent faire con- s de Dieu du moins en ce qui le les choses humaines; mais presque sans exception, lui de- ent raison pour eux-mêmes, & nt comprendre ses desseins en les touche. Les hommes se sont une certaine idole de fortune ous accusons tous de nous être , & sous le nom de la fortune, la sagesse divine dont nous ac- s les conseils, parce que nous uvons pas en savoir le fond. voulons qu'elle se mesure à nos ts & qu'elle se renferme dans ensées. Foible & petite partie rand ouvrage de Dieu, nous ndons qu'il nous détache du des- total, pour nous traiter à notre , au gré de nos fantaisies, com-

comprendre dans ses pensées & dans les desseins de sa sagesse.

me si cette profonde sagesse composoit ses desseins par pieces à la maniere des hommes, & nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, & non tenter vainement de la comprendre.

Souveraineté de Dieu, combien supérieure à celles que nous voyons.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connoître encore en second lieu, que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin pour se soutenir d'aucun secours (a) tiré du dehors & qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté. Il ne fait que jetter un regard, aussitôt toute la nature est épouvantée, & prête à se cacher dans son néant.

Jer. IV, 23. « J'ai regardé, dit le Prophete Jéré-
» mie, & voilà que devant la face
» du Seigneur la terre étoit désolée
» & ne sembloit que de la cendre.

(a) étranger.

» J'ai

levé les yeux au ciel, & il
it perdu sa lumiere; j'ai consi-
: les montagnes, & elles étoient 24.
inlées terriblement, & toutes les
ines se troubloient, & les oi- 25.
x du ciel étoient dissipés, & les
ames n'osoient paroître, & les 26.
s & les forteresses étoient ren-
ées, parce que le Seigneur étoit
colere ». Le Prophete ne nous
as, ni qu'il fasse marcher des
es contre ces villes, ni qu'il
: des machines contre leurs mu-
s. Il n'a besoin que de lui-même
faire tout ce qui lui plaît, parce
son empire est établi, non sur
rdre politique, mais sur la na-
des choses dont l'être est à lui
onds & en tout droit souve-
lui seul les ayant tirées du néant.
pourquoi il prononce dans son
ure avec une souveraine hauteur:
ous mes conseils tiendront, &
ites mes volontés seront accom-
es » : *Consilium meum stabit, & is voluntas mea fiet.* *Is. XLVI, 10.*
onc pour adorer Dieu en vérité, Nécessité de la connoître pour adorer Dieu en vérité.
ut connoître qu'il est souverain;
voir comme nous prions, je dis,

té. Injure que nous lui faisons par nos sentimens & nos prieres.

ou que notre esprit ne connoît pas cette vérité, ou que notre cœur dément notre esprit. Considérez, Chrétiens, de quelle sorte vous approchez de la sainte majesté de Dieu pour lui faire votre priere. Vous venez à Dieu plein de vos pensées, non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le (*a*) faire entrer dans vos sentimens. Vous prétendez que lui & ses Saints épousent vos intérêts, sollicitent, pour ainsi dire, vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de (*b*) ce secours, vous lui promettez de le bien servir, & vous voulez qu'il vous achete à ce prix, comme si vous lui étiez nécessaires. C'est méconnoître votre Souverain, & traiter avec lui d'égal à égal. Car encore que vous ajoutiez, Votre volonté soit faite, si vous consultez votre cœur, vous demeurerez convaincus que vous regardez ces paroles non comme la regle de vos sentimens, mais comme la forme de la requête; & permettez-moi de le dire ainsi, vous mettez à la fin de la priere, votre volonté, comme

(*a*) persuader de. (*b*) sa protection.

la fin d'une lettre, votre serviteur. En effet vous sortez de votre oraison, non plus tranquille, ni plus résigné, ni plus fervent pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffé pour vos intérêts (*a*). Et si les choses succedent contre vos desirs, ne vous voit-on pas revenir, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les (*b*) faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures & avec un dégoût qui tient du dédain ? Chrétiens, vous vous oubliez : ce Dieu que vous priez n'est plus qu'une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, & non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut.

L'oraison, dit saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu, *Ascensus mentis in Deum.* Par conséquent il est manifeste, conclut ce Docteur angélique, que celui-là ne prie pas qui bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, & qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vou-

IIa IIæ *Quæst.* LXXXIII, *art.* I.

Nature de l'oraison : quel est celui qui ne prie pas. Pourquoi Dieu descend jusqu'à nous. Combien nécessaire d'éle-

(*a*) vous vous êtes échauffé dans la priere à force de recommander à Dieu vos intérêts. (*b*) abattre.

ver notre volonté à la sienne pour l'adorer comme Souverain.

loir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Ce n'est pas que je ne sache que la divine bonté condescend aussi à nos foiblesses, & que, comme dit excellemment saint Grégoire de Nazianze,

Orat XLIV, n. 18, t. I, p. 713.

« L'oraison est un commerce où il » faut en partie que l'homme s'éleve, » & en partie aussi que Dieu des» cende »; mais il est vrai toutefois qu'il ne descend jamais à nous que pour nous élever à lui; & si cette aigle mystique de Moïse s'abaisse tant soit peu pour mettre ses petits sur ses épaules, ce n'est que pour les enlever bientôt avec elle, & leur faire percer les nues, c'est-à-dire toute la nature inférieure, par la rapidité de son vol: *Et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis.* Ainsi vous pouvez sans crainte & vous devez même exposer à Dieu vos nécessités & vos peines. Vous pouvez dire avec Jesus-Christ qui l'a dit pour nous donner exemple; « Pere, que ce calice » passe loin de moi »; mais croyez & n'en doutez pas que, ni vous ne connoissez Dieu comme souverain,

Deut. XXXII, 11.

Matth. XXVI, 39.

ous ne l'adorez en vérité, juſ-
ce que vous ayiez élevé votre
ıté à la ſienne, & que vous lui
: dit du fond du cœur avec le mê-
:ſus : « Pere, non point ma vo-
té, mais la vôtre », votre vo-
ſoit faite : *Fiat*.

Luc. XXII, 42.

:tte haute ſouveraineté de Dieu
ı fondement ſur ſa bonté; car
ne nous venons de dire que ſon
omaine eſt établi ſur le premier
ous ſes bienfaits, c'eſt-à-dire ſur
: qu'il nous a donné, il s'enſuit
la puiſſance ſuprême qu'il a ſur
dérive de ſa bonté infinie, &
ı cela même qu'il eſt parfaite-
t ſouverain, il eſt auſſi ſouveraine-
: bon & bienfaiſant. Que s'il nous
ıné l'être, à plus forte raiſon de-
-nous croire qu'il nous en don-
toutes les ſuites juſqu'à la der-
: conſommation de notre félici-
puiſqu'on peut aiſément penſer
ne nature infinie & qui n'a pas
in de (*b*) nous, pouvoit bien nous
:r dans notre néant; mais qu'il
out-à-fait indigne de lui, ayant

Bonté de Dieu fondement de ſa haute ſouveraineté. Conſéquence qui en réſulte pour notre perfection & notre félicité. Obligation de connoître la bonté de Dieu pour l'adorer en vérité.

empire. (*b*) rien, peut bien s'empêcher de nous
ire.

commencé ſon (*a*) ouvrage, de le laiſſer imparfait & de n'y mettre pas la derniere main : d'où il s'enſuit que celui-là même qui a bien voulu nous donner l'être, veut auſſi nous en donner la perfection, & par conſéquent nous rendre heureux, puiſque l'idée de la perfection & celle de la félicité ſont deux idées qui concourent ; celui-là étant tout enſemble heureux auſſi-bien que parfait à qui rien ne manque. Et c'eſt la troiſieme choſe qu'il eſt néceſſaire que nous connoiſſions de Dieu pour l'adorer en vérité, à ſavoir qu'il eſt une nature infiniment bonne & bienfaiſante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas ſeulement une certaine admiration mêlée d'un reſpect profond pour ſa grandeur incompréhenſible, ni une entiere dépendance de ſon abſolue ſouveraineté, mais encore un retour volontaire à ſa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos deſirs & le repos de notre cœur : *Adorabunt Patrem.* « Un pere ».

(*a*) un.

Mais encore qu'il n'y ait rien de plus manifeste que la bonté de Dieu, il est vrai néanmoins, Messieurs, que nous la méconnoissons souvent (a). Et certes si nous étions persuadés comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon & bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien; & lorsque nous n'obtenons pas ce que nous lui demandons dans nos prieres, nous croirions nécessairement de deux choses l'une, ou que ce n'est pas un bien véritable que nous demandons, ou que nous ne sommes pas bien disposés à le recevoir. Et certainement Dieu comme bon, d'un naturel communicatif, Esprit qui aime à se répandre & à s'insinuer dans les cœurs [est toujours disposé à nous accorder l'effet de nos justes demandes]: donc comme il est avide de se donner [à ses enfans, ainsi doivent-ils être] avides de le recevoir. *Sicut cogit petere necessitas genitum, ita*

Combien nous la méconnoissons souvent. Dispositions dans lesquelles nous devons être lorsque Dieu nous refuse ce que nous lui demandons. Etendue de la bonté de Dieu : ce qu'elle exige de notre part. Quel est le moyen le plus assuré pour obtenir son secours. Pourquoi Dieu nous refuse : ce qu'il faut lui demander.

S. Petr. Chrysolog. Serm. LXXI, in Orat. Domin.

(a) Que l'aveugle qui ferme les yeux, ne se plaigne point de la lumiere : erreur de croire que Dieu soit capable de nous refuser aucun bien; mais ou [nous ne demandons pas un véritable] bien, ou [nous y apportons] empêchement.

urget caritas dare genitorem : « Com-
» me la néceſſité preſſe un fils de de-
» mander, ainſi la charité preſſe ſon
» pere de lui donner ». A nous no-
tre beſoin, & à lui ſa charité eſt un
preſſement : ne ſoyons pas moins
empreſſés à recevoir que lui à don-
ner. Il ſe plaît d'aſſiſter les hommes,
& autant que ſa grace leur eſt né-
ceſſaire, autant coule-t-elle volon-
tiers ſur eux. « Il a ſoif qu'on ait ſoif
» de lui, dit ſaint Grégoire de Na-
» zianze : recevoir de ſa bonté, c'eſt
» lui bien faire : exiger de lui, c'eſt
» l'obliger; & il aime ſi fort à (*a*) don-
» ner, que la demande à ſon égard
» tient lieu de bienfait ». Le moyen le
plus aſſuré pour obtenir ſon ſecours,
c'eſt de croire qu'il ne nous manque
pas, & j'ai appris de ſaint Cyprien,
« Qu'il donne toujours à ſes ſerviteurs
» autant qu'ils croient recevoir de
» lui » : *Dans credentibus tantum, quantum ſe credit capere qui ſumit.* Ne croyons donc jamais qu'il nous refuſe, c'eſt qu'il nous éprouve; ou en remettant, il nous fait ce grand

rat. XL, t. 1, p. 657.

Epiſt. VIII, d Martyr. & Confeſſ. pag. 7.

(*a*) faire du bien.

'arracher de nous par ce dé-
ſon ſecours la reconnoiſſance
confeſſion de notre foibleſſe.
ous ne demandons pas bien,
us ne ſommes pas préparés à
ecevoir, ou ce que nous de-
ns eſt tel qu'il n'eſt pas di-
le lui de nous le donner. Les
es ſont embarraſſés quand on leur
ide de grandes choſes parce
ſont petits, & Dieu trouve in-
t qu'on s'attache à lui deman-
e petites choſes parce qu'il eſt
. Ne lui demandez rien moins
ui-même.

Nécessité de connoître tous les autres attributs de Dieu pour l'adorer en vérité. Eglise catholique seul véritable temple de Dieu, seul lieu où il est adoré en vérité : pourquoi.

is comme je prévois dans ce
ers un autre lieu plus commode
traiter cette vérité, maintenant
n dirai pas davantage; & pour
ure le raiſonnement de cette pre-
partie, j'ajouterai, Chrétiens,
core que je me ſois attaché à
expoſer les trois premieres no-
qui ont principalement porté
mmes à adorer Dieu, à ſavoir la
ction de ſon être, la ſouveraineté
puiſſance & la bonté de ſa na-
je reconnois toutefois que pour
er en vérité cette eſſence infi-

nie, il faut aussi connoître véritablement tous ses autres divins attributs. Cependant comme le traité en seroit immense, trouvez bon que je vous renvoie en un mot à la foi de l'Eglise catholique, & tenez donc pour indubitable que comme l'Eglise catholique est le seul véritable temple de Dieu, *Catholicum Dei templum*, ainsi que Tertullien l'appelle, elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité. Toutes les autres sociétés de quelque piété qu'elles se vantent, & quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Eglise ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude. C'est dans l'Eglise seule que Dieu est connu comme il veut l'être. Nous ne connoissons jamais pleinement ni son essence ni ses attributs, que nous ne les connoissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Adv. Marcion. lib. III, c. 21, p. 496.

Nécessité de connoître tous les moyens par lesquels Dieu manifeste ses différens attributs

Par exemple pour connoître pleinement sa toute puissance, il faut la connoître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, & n'avoir non plus de peine à croire ce-

de l'Eucharistie que celui de l'In-
ation. Pour connoître sa sainteté,
ut la connoître dans tous les Sa-
nens que Jesus-Christ a institués
r nous l'appliquer, & confesser
ement celui de la Pénitence avec
i du Baptême, & ainsi des au-
. Pour connoître sa justice, il faut
onnoître dans tous les états où
exerce, & ne croire pas plutôt
unition des crimes capitaux dans
ser que l'expiation des moindres
tés dans le purgatoire. Ainsi pour
noître sa vérité il la faut adorer dans
es les voies par lesquelles elle
s est révélée, & la recevoir éga-
ent, soit qu'elle nous ait été lais-
par écrit, soit qu'elle nous ait été
née par la vive voix : « Gardez, dit
Apôtre, les traditions ». L'Eglise
olique a seule cette plénitude,
seule n'est pas trompée, elle
e ne trompe jamais. « Quicon-
te n'est pas dans l'Eglise, dit saint
ugustin, ne voit ni n'entend : qui-
nque est dans l'Eglise, dit le mê-
e Pere, ne peut être ni sourd ni
eugle » : *Extrà illam qui est, nec*
it, nec videt ; in illa qui est, nec

& sa vérité pour les connoître pleinement. Eglise Catholique seule en possession de cette plénitude. Quel est le partage de ceux qui la suivent & de ceux qui s'en éloignent.

II Thess. II, 14.

Enar. in Ps. XLVII, t. IV, p. 420.

surdus nec cæcus est. Partant adorons (*a*) Dieu, Chrétiens, dans ce grand & auguste temple où il habite au milieu de nous, je veux dire dans l'Eglise Catholique; adorons-le dans la paix & dans l'unité de l'Eglise Catholique, adorons-le dans la foi de l'Eglise Catholique; ainsi toujours assurés de l'adorer en vérité, il ne nous restera plus qu'à nous disposer à l'adorer en esprit : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Raison pour laquelle le Sauveur nous oblige de rendre à son Pere un culte spirituel. *Jean. IV*, 24.

LA raison pour laquelle le Sauveur des ames nous oblige à rendre à son Pere un culte spirituel est comprise dans ces paroles de notre Evangile : « Dieu est esprit, & » ceux qui adorent doivent adorer en » esprit ». En effet puisque Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image, & que le propre de la religion est (*b*) d'achever dans nos ames cette divine ressemblance; il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui; & par con-

(*a*) cette essence souveraine. (*b*) de perfectionner.

séquent comme il est esprit, mais esprit très-pur & très-simple, qui est lui-même son être, son intelligence & sa vie, si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs & venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles; c'est ce qui s'appelle dans notre Evangile adorer Dieu en esprit : « La priere, » dit Tertullien, doit procéder du » même esprit auquel elle s'adresse. » Personne ne reçoit celui qui lui est » opposé : personne n'admet un au- » tre que son semblable » : *De tali spiritu emissa esse debet oratio, qualis est spiritus ad quem mittitur... Nemo adversarium recipit : nemo nisi comparem suum admittit.*

Tert. de Orat. n. 10, 11, p. 153.

Pureté d'intention, recueillement, ferveur; trois qualités principales de l'adoration spirituelle.

Je ne finirai jamais ce discours, si j'entreprends aujourd'hui de vous raconter toutes les saintes dispositions que nous devons apporter au culte sacré de Dieu. Je dirai donc seulement, pour me renfermer dans mon texte, celles que le style de l'Ecriture exprime spécialement sous le mot d'esprit, qui sont la pureté d'intention, le recueillement en soi-même & la ferveur; trois quali-

tés principales de l'adoration spirituelle.

Comment nous rendrons notre intention pure. Différence entre les Juifs & les Chrétiens.

Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, Chrétiens, que l'ancien peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme & (*a*) animale ayant besoin de cet appât sensible & de ce foible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance (*b*) étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jesus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une chaste dilection des biens véritables qui sont les spirituels: *Adorabunt Patrem in spiritu.* « Ils adoreront le Pere en esprit ».

Quelle doit être la fin de notre culte.

Les choses étant changées, le Nouveau-Testament étant établi, il est temps aussi, Chrétiens, que nous disions avec le Sauveur : Dieu est Esprit; mais cet Esprit pur nous a donné un esprit fait à l'image du sien. Cultivons donc en nous-mêmes ce qui est sem-

(*a*) grossiere. (*b*) les figures.

à lui, & servons-le sainte-
, non pour contenter les desirs
ous inspire cette nature dissem-
, je veux dire notre corps, qui
pas tant notre nature que notre
chement & notre fardeau; mais
assurer la félicité de l'homme
le & intellectuel, qui étant l'i-
de Dieu, est capable de le servir
ite de le posséder en esprit.

c'est ici, Chrétiens, que nous
uvons assez déplorer notre aveu-
ent. Car si nous faisions le dénom-
ent des vœux que l'on apporte
emples sacrés, ô Dieu! tout est
que, & (a) de cent hommes qui
, à peine trouverons-nous un
Chrétien qui s'avise de faire des
& de demander des prieres pour
ir sa conversion. Démentez-moi
iens, si je ne dis pas la véri-
es affaires importantes qu'on re-
nande de tous côtés dans les sa-
s, sont toutes affaires du monde;
t à Dieu du moins qu'elles fus-
ustes, & que si nous ne craignons
e rendre Dieu ministre de nos in-

Combien la plupart des Chrétiens sont judaïques dans les vœux qu'ils font à Dieu, combien peu s'occupent dans leurs prieres de leur conversion & de la guérison des plaies de leur ame.

armi tant d'hommes.

térêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes! Nous voyons regner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, & à (a) fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui (b) le fatigue davantage que des vœux & des dévotions intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, & des pauvres qui meurent de faim & de maladie dans (c) quelque coin ténébreux. Alors charitables par intérêt, & pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup; & très-contens de notre zele, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos desirs & notre amour-propre. O Pere éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent nos Eglises. O Jesus, [tels]

(a) charger. (b) lui est plus à charge. (c) des greniers.

ɛ qui vous prennent pour mé-
le leurs passions. Ils vous char-
leurs affaires, ils vous font
ans les intrigues qu'ils médi-
ir élever leur fortune, & ils
que vous oubliiez que vous
, : « J'ai vaincu le monde ». *Jean. XVI,*
prient de le rétablir lui que 33.
z non-seulement méprisé,
incu. O que nous pourrions
c raison ce que l'on disoit au-
« La foule vous accable » : *Luc. VIII,*
e comprimunt : Tous vous pres- 45.
cun ne vous touche, aucun ne
ec foi pour vous prier de gué-
aies cachées de son ame. Cette
ui environne vos saints taber-
est une troupe de Juifs merce-
ui ne vous demande qu'une
asse & des ruisseaux de lait &
, c'est-à-dire des biens tem-
comme si nous étions encore
Jérusalem terrestre, dans les
le Sina, & sur les bords du
, parmi les ombres de Moïse,
dans les lumieres & sous l'E-
de celui dont le royaume n'est
e monde.
fant du Nouveau-Testament, Vœux & de-

mandes d'un enfant du Nouveau-Testament.

ô adorateur véritable, ô Juif spirituel & circoncis dans le cœur, Chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion & la liberté de ton cœur qui gémit ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi tant de captivités : viens affligé de tes crimes, ennuyé de (*a*) tes erreurs, détrompé de ces folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, & affamé de la Justice & du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidele adorateur, expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, & entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti ; mais cherche premierement son royaume, attend sans inquiétude (*b*) qu'il te donne le reste comme par surcroît ; & bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout jusqu'à tes besoins.

Matt. VI, 33.

Avec quelle attention & quel recueillement l'adora-

L'intention de notre fidele adorateur est suffisamment épurée ; il est temps qu'il vienne au temple en es-

(*a*) ton égarement. (*b*) que le reste te soit donné comme par surcroît.

ıvec le bon Siméon ; *Venit in spi-*
in templum ; « Il vint au temple
r un mouvement de l'Esprit de
:u » : c'est-à-dire, qu'il y vienne at-
f & recueilli en Dieu, ou bien si
voulez l'expliquer d'une autre
ıere plus mystique, mais néan-
ıs très-solide, qu'il vienne au
ıle, qu'il rentre en lui-même.
tez donc au temple, ô adorateur
:uel ; mais écoutez dans quel tem-
l vous faut monter. Dieu est Esprit
. N'habite pas dans des temples
ıtériels » : Dieu est Esprit, & c'est
l'esprit qu'il établit sa demeure.
rappellez en vous-même toutes
pensées, & retiré de vos sens,
tez attentif & recueilli en cette
e partie de vous-même où Dieu
être invoqué, & qu'il veut con-
r par sa présence.

teur spirituel doit monter au temple. Quel est ce temple où Dieu veut être invoqué.

Luc. II, 27.

Act. VII, 48.

int Grégoire de Nazianze dit que
ison est une espece de mort ; parce
ɔremierement elle sépare les sens
ɔbjets externes, & ensuite pour
ɔmmer cette mort mystique, elle
e encore l'esprit d'avec les sens,
le réunir à Dieu qui est son prin-
C'est sacrifier saintement & ado-

Orat. XI, n. 17, t. I, pag. 184.

Comment l'oraison est une espece de mort. Moyen efficace pour adorer Dieu en esprit. Caractere qui distingue le

Véritable adorateur.

rer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte & selon la partie divine & spirituelle; & le véritable adorateur est distingué par ce caractere, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses levres.

Culte réprouvé de Dieu : sacrifices qu'il demande dans la nouvelle alliance.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois parlant des sacrifices des anciens; « Qu'ai-je affaire de » vos taureaux & de vos boucs, & de » toute la multitude de vos victimes? » je n'en veux plus, j'en suis fatigué, » & ils me sont à dégoût ». Entendons par-là, Chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices: il veut des offrandes spirituelles & des victimes raisonnables. Ainsi donnez-lui l'esprit & le cœur: autrement il vous dira par la bouche de son Prophete Amos: que si vous ne (*a*) chantez en esprit, quelque douce & ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre (*b*) harmonie l'incommode, & que vos accords les plus justes

Isf. I, 11, 14.

(*a*) l'adorez. (*b*) symphonie.

ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer à me tumultum carminum tuorum, & cantica lyræ tuæ non audiam* : « Eloignez de moi le bruit » tumultueux de vos cantiques ; je n'é- » couterai point les airs que vous chan- » tez sur la lyre ». *V, 23.*

Conditions nécessaires pour lui faire une oraison agréable. Egarement & dissipation de notre cœur dans la priere : quelle en est la cause. Moyens pour éviter ou réparer ces défauts.

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable, il faut pouvoir dire avec David : « O Seigneur, votre ser- » viteur a trouvé son cœur pour vous » faire cette priere » : *Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hac.* O qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond quand nous approchons de Dieu ! Etrange foiblesse de l'homme ! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissemens rendent notre esprit attentif ; nous ne le pouvons tenir devant Dieu ; & outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà & delà. Nous parlons, nous écoutons : & comme si c'étoit peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de (*a*) nos vaines *II Reg. VII, 27.*

(*a*) mille pensées.

imaginations. Chrétiens, où êtes-vous? venez-vous adorer ou vous moquer? parlez-vous en cette sorte au moindre mortel? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines: vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, &c. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les rameneroit: heureuses distractions d'un mystere à un autre, d'une vérité à une autre! Ah! rappellez votre cœur, faites revenir ce fugitif, & s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu (*a*) ses égaremens: dites-lui avec le Psalmiste: « O Seigneur, mon cœur » m'a abandonné »: *Cor meum dereliquit me.* Tâchez toujours de le rappeller, cherchez cet égaré, dit saint Augustin; & quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu, & adorez en esprit celui qui est esprit & vie: *Spiritus est Deus: & eos qui adorant eum, in spiritu & veritate oportet adorare.*

Psalm. XXXIX, 17.

In Psalm. LXXXV, t. IV, p. 905.

Joan. IV, 24.

Précaution

Mais pour arrêter notre esprit &

(*a*) vos extravagances.

contenir nos pensées, il faut nécessairement (a) échauffer (b) ce cœur. C'est le naturel de l'esprit (c) de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il seroit toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avoit mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe & qui l'arrête. Mais, mes Freres, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet; il faut qu'elle ait de la ferveur, autrement l'esprit lui échappe, & elle s'échappe à elle-même : « L'attention » de l'esprit se fait à elle-même une so- » litude »: *Gignit sibi mentis intentio solitudinem.* Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des desirs foibles. Car, mes Freres, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'Apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervens (d) desirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte, je veux dire qu'il nous attire

nécessaire pour arrêter notre esprit & contenir nos pensées. Naturel de l'esprit : ce que Dieu a mis en nous pour le fixer. D'où vient l'éloignement de Dieu à notre égard : comment il est l'objet & le principe de notre culte. Ferveur nécessaire pour l'adorer & le prier.

S. August. de quæst. ad Simpl. lib. II, t. VI, p. 118.

(a) le moyen le plus assuré, c'est d'. (b) notre. (c) d'être mu d'un. (d) ardens.

au-dehors, & que lui-même nous pousse au-dedans. Ecoutez comme
Gal. IV, 6. parle l'Apôtre saint Paul : « Dieu a » envoyé en nos cœurs l'esprit de son » Fils qui crie en nous ; ô Dieu, vous
Rom. VIII, 26. » êtes notre Pere » : & ailleurs ; « L'Es- » prit aide notre infirmité » : & encore ; » L'esprit prie en nous avec des » gémissemens inexplicables ». Cela veut dire, mes Freres, que cet Esprit qui procede du Pere & du Fils & que nous adorons en unité avec le Pere & le Fils, est le saint & divin auteur de nos adorations & de nos prieres. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement ; il veut crier & gémir, nous dit le saint Apôtre avec des gémissemens inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence ; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous ; ainsi nous l'affoiblissons, si nous ne lui prêtons qu'une foible voix. Cet Esprit veut gemir en nous ; nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin le Saint-Esprit veut nous échauffer ; & nous laissons éteindre

dre l'esprit contre le précepte de ître, si nous ne répondons à son ir, en approchant de Dieu de no- art avec cet esprit fervent qui fait perfection de notre culte; *Spi- ferventes*, dit le même Apôtre Paul.

I Thess. V, 19.

Rom. XII, 11.

ais, nous dit-on, je veux être dé- je ne puis; *Vult & non vult pi- anima autem operantium impin- itur:* « Le paresseux veut & ne it point, mais l'ame de ceux qui it laborieux s'engraissera ». [Ses s sont] des desirs qui tuent, qui ument toute la force de la foi qui pore toute en ces vains soupirs. *deria occidunt pigrum: noluerunt quidquam manus ejus operari: die concupiscit & desiderat: qui m justus est, tribuet & non cessa-* « Les desirs tuent le paresseux; r ses mains ne veulent rien faire: passe toute la journée à faire des haits; mais celui qui est juste don- , & ne cesse point d'agir ». Par où mencer? vous dites: Dégoûtez- r du monde, & vous apprendrez à

Langage des paresseux & des lâches: par où ils doivent commencer & ce qu'ils doivent faire pour opérer leur salut.

Prov. XIII, 4.

Ibid. XXI, 25, 26.

consommation.

goûter Dieu : & moi je vous dis, faites-moi goûter Dieu, & je me dégoûterai du monde : par où commencer ? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte, excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis ; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté vous disiez tout impossible ; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittiez & la lecture & la priere, & que vous désespériez non de vous-même seulement, mais de Dieu & de sa grace ; c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc, & que n'entreprenez-vous votre salut ? Et ne l'entreprenez pas d'une maniere molle & relâchée ; « Car celui qui est mou & » lâche dans ses entreprises ressemble » à celui qui détruit & qui ravage » : *Qui mollis & dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis.* Prov. XVIII, 9. Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant

êtes sous les yeux de Dieu, de sa céleste vérité, sous l'au- sa divine parole ; commen- ous trouverez à la fin la paix de ence, & le repos qui ne sera vant-goût de celui que je haite dans l'éternité avec le Fils & le Saint-Esprit.

SERMON
POUR LE SAMEDI
DE LA TROISIEME SEMAINE
DE CARÊME,
SUR LES JUGEMENS HUMAINS.

Conduite toute extraordinaire de JESUS à l'égard de la femme adultere : leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugemens. Quelles sont les actions que nous devons condamner, & celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit & avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos freres. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de JESUS pour nous : sentimens qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit: Nemo, Domine. Dixit autem Jesus: Nec ego te condemnabo; vade, & jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamnée, dit Jesus à la femme adultere? Laquelle lui répondit : Personne, Seigneur. Et Jesus lui dit : Je ne te condamnerai pas aussi ; va, & dorénavant ne peche plus. *Jean. VIII*, 10, 11.

Conduite mystérieuse du Sauveur à l'égard de la

QUel est, Messieurs, ce nouveau spectacle? Le Juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs

dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites; en un mot Jesus, le chaste Jesus, (a) après s'être montré si sévere aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultere publique; & bien loin de la (b) punir étant criminelle, il la protege hautement étant accusée, & l'arrache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il renverse les choses: au lieu de confondre la coupable, il l'encourage; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond; & changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, & d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvroit justement sa face impudique. Il y a quelque mystere caché dans cette conduite du Sauveur des ames, & il en faut aujourd'hui chercher le secret après avoir imploré la grace du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

femme adultere.

(a) lui qui s'est montré. (b) condamner.

Sa clémence incomparable envers elle. Principe du zele des Pharisiens dans cette occasion.

JE commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre Evangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des ames. Les Juifs lui amenent avec grand tumulte cette misérable adultere, & le font l'arbitre de son supplice. « La » femme que nous vous présentons, » disent-ils, a été surprise en adultere: » Moïse nous a commandé de lapi- » der de tels criminels; mais vous, » Maître, qu'ordonnerez-vous »! *Tu ergo, quid dicis?* C'est ce que disent les Pharisiens. Mais Jesus qui lisant dans le fond des cœurs, voyoit qu'ils étoient poussés, non point par le zele de la justice qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zele amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous » qui est innocent, qu'il jette, dit-il, » la premiere pierre ». Ils se retirent confus, & je ne vois plus, dit saint

Jean. VIII, 4, 5.

Ibid. 7.

tin, que le Médecin avec la ma-
& la chasteté même avec l'im-
ue; je vois la grande & extrême
: avec la grande & extrême mi-
de : *Remansit peccatrix & Sal-*
, remansit ægrota & Medicus,
sit misera & misericordia.

Serm. XIII, t. V, p. 80.

te pauvre femme étonnée, après
échappé des mains des coupa-
ui avoient eu honte de la con-
er, se croyoit perdue sans res-
:, regardant devant ses yeux la
: même & se voyant appellée
tribunal; lorsque Jesus, l'aima-
ius, toujours facile, toujours in-
nt, « Non par la conscience
cun péché, mais par une bonté
ie », rassura son ame tremblante
s aimables paroles que la douceur
: a dictées : « Nul, dit-il, ne t'a
lamnée, & je ne te condamnerai
non plus que les autres » : de
: que s'il eût dit : « Si la malice
pu épargner, pourquoi crain-
s-tu l'innocence » *Si malitia tibi*
e potuit, quid metuis innocen-
' Je suis un Dieu patient, qui par-
: volontiers les iniquités : j'en
ux crimes & non aux personnes,

Etonnement de cette pauvre femme : comment Jesus la rassure. Caractere de ce Dieu Sauveur : à qui il en veut.

S. August. Ep. CLIII, ad Macedon. t. II, p. 530.

Ibid.

& je ſupporte les péchés afin de ſauver les pécheurs: « Va donc, & ſeule» ment ne peche plus»: *Vade, & jam amplius noli peccare.*

Excès de ſévérité pour les autres & d'indulgence pour ſoi-même, deux vices les plus ordinaires & les plus univerſellement répandus: leurs effets.

Voilà, Meſſieurs, un rapport fidele de ce que raconte ſaint Jean dans l'Evangile de cette journée. Quelles ſeront là-deſſus nos réflexions? Je découvre de toutes parts des inſtructions importantes que nous pouvons tirer de cet Evangile; mais il faut réduire toutes nos penſées à un objet fixe & déterminé; & parmi ce nombre infini de choſes qui ſe préſentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires & les plus univerſellement étendus que je vois dans le genre humain, c'eſt un excès de ſévérité, & un excès d'indulgence; ſévérité pour les autres, & indulgence pour nous-mêmes. Saint Auguſtin l'a bien remarqué, & l'a exprimé élégamment en ce petit mot; *Curioſum genus ad cognoſcendam vitam alienam, deſidioſum ad corrigendam ſuam*: « Ah! dit-il, que les hom» mes ſont diligens à (*a*) reprendre la

Confeſſ. lib. X, cap. III, t. I, p. 171.

(*a*) rechercher.

ie des autres, mais qu'ils sont lâ-
ies & paresseux à corriger leurs pro-
res défauts ! » Voilà donc deux mor-
es maladies qui affligent le genre
nain ; juger les autres en toute ri-
ur, se pardonner tout à soi-mê-
; voir le fétu dans l'œil d'autrui,
voir pas la poutre dans le sien ; faire
nement le vertueux par une cen-
: indiscrete, nourrir ses vices ef-
ivement par une indulgence cri-
nelle ; enfin n'avoir un grand zele
: pour inquiéter le prochain, & (a)
ndonner cependant sa vie à un
rême relâchement dans toutes les
ties de la discipline.

De quelle maniere Jesus s'oppose à ces deux excès.

O Jesus, opposez-vous à ces deux
ès, & apprenez aux hommes pé-
urs à n'être rigoureux qu'à leurs
pres crimes. C'est ce qu'il fait dans
re Evangile ; & cette même bonté
réprime la licence de juger les au-
:, éveille la conscience endormie
ir juger sans miséricorde ses pro-
s péchés. C'est pourquoi il avertit
r ensemble, & ces accusateurs
auffés qui se rendent inexorables

(a) s'abandonner cependant à un extrême relâche-
it pour soi-même.

envers le prochain, qu'ils moderent leur (*a*) ardeur inconsidérée, & cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne (*b*) donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, & ne les jugez pas si séverement; & vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, & désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comment cette censure rigoureuse que nous exerçons sur nos freres, est un attentat contre les droits de Dieu & contre la liberté publique.

CEtte censure rigoureuse que nous exerçons sur nos freres, est une entreprise insolente, & contre les droits de Dieu, & contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le Souverain; & lorsque nous entreprenons de juger (*c*) nos freres sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble, & les supérieurs de nos égaux, & les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat, & les loix de la société, & l'autorité de l'empire. Pour (*d*) nous opposer, si nous le pou-

(*a*) chaleur. (*b*) leur donne rien dorénavant. (*c*) les autres. (*d*) empêcher. . . . un.

ons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples & familieres, mais fortes & convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits & deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes, mais écoutons la distinction que nous donne l'Apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, & d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon & un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser les maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare & ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, & saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : « Il y a des hommes, dit-il, dont les péchés sont manifestes & précedent le jugement que nous en faisons; & aussi il y en a d'autres (a) qui suivent le jugement » : *Quorumdam hominum peccata mani-* 1 Tim. V, 24.

Distinction très-importante entre les différentes sortes de faits. Quels sont ceux que nous pouvons condamner.

(a) dont le jugement suit les actions.

festa sunt, præcedentia ad judicium; quosdam autem & subsequuntur.

De Serm. Dom. in monte, Lib. II, c. XVIII, tom. III, part. II, p. 225.

Actions qui portent leur jugement en elles-mêmes & dans leurs propres excès. Actions qui peuvent être expliquées d'un bon ou d'un mauvais sens : comment nous donnons la loi dans le jugement que nous en portons.

Ce passage de l'Apôtre est assez obscur, mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin, qui portent leur jugement en elles-mêmes & dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre Evangile, un adultere public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux, & les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'Apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paroît pas dans quel esprit on les fait : si bien que dans le jugement que nous en faisons, nous ac-

nodons ordinairement, non point
pensée à la chose, mais la chose
:e pensée. Ainsi, dit le saint Apô-
: jugement ne précede pas dans
ıse même; nous ne recevons pas
, mais nous la donnons sans au-
. La sentence que nous pronon-
'est donc qu'une pure idée, le
d'un homme qui veille, le jeu ou
ement d'un esprit qui bâtit en
c qui (*a*) feint des tableaux dans
es; mais le jugement véritable
en son temps.

Pourquoi le jugement que nous porterions avant celui du Seigneur, seroit nécessairement téméraire & dangereux. Excès multipliés qui se rencontrent dans les jugemens que nous prononçons sur les deux états du prochain.

r viendra le grand jour de Dieu
ıs les secrets des cœurs seront dé-
rts, tous les conseils publiés,
; les intentions éclaircies : & en
lant, Chrétiens, le jugement du
eur n'ayant pas encore paru,
que nous porterions, en cela
: que très-souvent il pourroit
outeux & trompeur, seroit tou-
nécessairement téméraire & dan-
x. Voilà les deux états de notre
ain, sur lesquels nous pouvons
O Dieu! que d'excès dans l'un
s l'autre! que de soupçons témé-

---

lt.

raires ! que de préjugés iniques ! que de jugemens précipités ! *Delicta quis intelligit ?* « Qui pourra entendre tous » ces crimes » ? qui pourra démêler tous ces embarras ? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose en un mot une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugemens.

Ps. XVIII, 12.

Vérité qui doit nous éclairer sur les vices dans lesquels nous tombons par nos jugemens. Crimes que le commandement de ne juger pas, ne nous empêche point de condamner obligation de les reprendre : comment nous devons le faire quelquefois. Deux principes de la correction.

Cette merveilleuse lumiere que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, Messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, & juger autant qu'il décide : car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Ecritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne ; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, Chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asyle au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe ; de le mettre à couvert du blâme, & de le laisser (a)

(a) dormir à son aise.

mpher ſans contradiction. Il veut
'on le trouble, qu'on l'inquiete,
'on le blâme, qu'on le condam-
Il faut condamner hautement
crimes publics & ſcandaleux : bien
n qu'il nous ſoit défendu de les con-
mner, il nous eſt commandé de les
rendre, & d'aller quelquefois en
reprenant juſqu'à la dureté & à la
ueur. « Reprends-les durement »,
le ſaint Apôtre : *Increpa illos durè :* *Tit. 1, 13.*
ſt-à-dire qu'il faut (*a*) preſſer les pé-
eurs, & leur jetter, pour ainſi dire,
élquefois au front des vérités toutes
hes, pour les faire rentrer en eux-
mes ; parce que la correction [qui]
leux principes, la charité & la véri-
doit emprunter ordinairement une
taine douceur de la charité qui eſt
ice & compatiſſante, mais elle doit
li ſouvent emprunter quelque eſ-
ce de rigueur & de dureté de la vé-
é qui eſt inflexible.
Vous voyez donc qu'il nous eſt per- Pourquoi il nous eſt permis & ordonné de condamner les conduites
s, bien plus, qu'il nous eſt ordonné
condamner hardiment les conduites
ndaleuſes des pécheurs publics ;

(a) étaler, qu'il faut, ſi je puis parler de la ſorte,
r quelquefois au front des pécheurs.

scandaleuses des pécheurs publics. Regle immuable que nous devons observer dans nos jugemens : double atteinte que nous donnons à l'équité de cette regle.

parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la regle immuable que nous devons observer : c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la regle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité infaillible, sa simplicité vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette regle ; car dans sa simplicité elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la premiere, de suivre Dieu ; & au contraire nous jugeons plus que Dieu ne juge : la seconde, de ne rien usurper pour nous ; & au contraire en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe (*a*) dedain.

Exemples des fautes que nous commettons contre cette regle, en ne jugeant pas selon Dieu ou en passant les bornes qu'il nous a prescrites.

Par exemple, car il faut venir au détail des choses, & j'ai promis d'y descendre ; cet homme est voluptueux, & cet autre est injuste & violent : vous condamnez leur conduite, & vous ne la condamnez pas témérairement,

(*a*) fastueux.

puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin, comme des malades incurables, si vous vous éloignez d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, & vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses; vous blâmez ces pratiques, & vous faites bien, puisque l'Ecriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée, vous dites avec le Pharisien : Si l'on savoit quelle est cette femme; & vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence : vous ne jugez plus selon Dieu, & vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumieres.

De Ser. Dom. in mont. lib. II, c. XVIII, t. III, part. II, p. 225.

« Chaque jour, dit l'Ecriture, a sa » malice »: ainsi lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos freres par des invecti-

Matt. VI, 34.

Conduite qu'on doit tenir à l'égard de ceux de ses

freres en qui on découvre quelque désordre. Comment il faut tempérer par l'espérance l'amertume d'un zele qui s'emporte avec trop d'excès, & ne pas juger de l'état présent par ses connoissances passées.

ves cruelles, espérez plutôt un temps (a) meilleur & plus pur, & tempérez par cette espérance l'amertume de votre zele qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connoissances passées : car ignorez-vous les miracles qu'opere l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs ? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grace de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de foiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur & un hypocrite ; ne dites pas, comme vous faites : Ah ! le cœur commence à paroître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvroit : car, ô Dieu ! ô juste Dieu ! quel est ce raisonnement ? Quoi ! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange ; ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur ; ou que la campagne soit inondée, parce que la riviere en se retirant a laissé peut-être quelques eaux

(a) plus heureux.

droits plus profonds ; ou que
nas dominent encore, parce
ne sont pas peut-être tout-à-
tées ? Vous dites que c'est ma-
c'est peut-être imprudence ;
s que c'est habitude, & c'est
chaleur & emportement.
es homme que vous blâmez
on si cruelle, fait peut-être
p davantage. Non-seulement
ne, mais il se condamne, mais
ie, mais il gémit de son mal
t dans doute devant Dieu bien
nd sans comparaison, que vos
indiscrets ne le font paroître
x. Cessez donc de vous égaler
sance suprême par la témérité
vos freres. Blâmez ce que
me, condamnez ce que Dieu
ne ; mais ne passez point ces
es sacrées. « Ne soyez point
plus qu'il ne faut, mais soyez
lon la mesure » ; c'est-à-dire
pas plus que Dieu n'a voulu
utant qu'il a plu à ce grand
nous découvrir ses jugemens,
nez point de les suivre ; mais

Raisons de se modérer dans ses jugemens, & de ne point passer les limites que Dieu leur a marquées.

Rom. XII.

croyez que tout ce qui est au-delà est un abyme effroyable où notre audace insensée trouvera un naufrage (a) infaillible.

Excès dans lequel nous tombons, même en nous élevant contre les péchés publics. Vice des Pharisiens : avec quelle disposition ils reprenoient les péchés des hommes.

Ce n'est pas assez, Chrétiens, & nous avons remarqué que même en nous élevant contre les (b) péchés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos freres une espece de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dedain, & devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes freres. Tel étoit le vice des Pharisiens : ce n'étoit pas la compassion de notre commune foiblesse qui leur faisoit reprendre les péchés des hommes ; ils se tiroient hors du pair, & comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parloient toujours dédaigneusement des pécheurs & des Publicains : ils s'érigeoient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies & corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres & étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Sei-

(a) sa perte. (b) scandales.

Jesus les voyant approcher de
ns cet esprit dédaigneux, il les
nd par cette parole: « Celui,
il, qui est innocent, qu'il jette
emiere pierre ».

Dans quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux. Modele que Jesus-Christ nous présente. Raison qui doit nous porter à être saisis de frayeur à la vue des désordres de nos freres.

orenons de-là, Chrétiens, en
esprit nous devons juger, mê-
es crimes les plus scandaleux:
ns-nous de tirer aucun avantage
censure que nous en faisons; car
ns-nous pas reconnu que ce n'est
nous de rien prononcer, mais de
humblement ce que Dieu pro-
? La lumiere de vérité qui brille
s ames, & y condamne (*a*) les
lemens que nos freres nous ren-
risibles dans leurs actions crimi-
, n'est pas une (*b*) prérogative
ous soit donnée pour prendre as-
nt sur eux; mais c'est une im-
on qui se fait en nous de la jus-
périeure par laquelle nous serons
tous ensemble. Ainsi prononçant
même arrêt leur condamnation
être, pouvez-vous en tirer aucun
age? & ne devez-vous pas au
aire être saisis de frayeur & de

---

ous les désordres. (*b*) connoissance.

tremblement? Considérez le Sauveur, & voyez (a) dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultere; Je ne te condamnerai pas. Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? Car enfin si le crime que vous condamnez, si cet infame adultere qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fonds de votre malice, ou dans celui de votre foiblesse.

De quelle sorte les péchés s'engendrent en nous, & sont enfermés radicalement dans le foyer intérieur de notre corruption. Tous les préceptes également autorisés & tous les crimes également proscrits par la lumiere très-simple de la justice divine.

Ignorez-vous, Chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers; *Os fatuorum ebullit stultitiam*; non engendrés par le dehors, mais conçus & (b) bouillonnans au-dedans de la pourriture invétérée de notre substance, & du fonds malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi quand les crimes que vous blâmez ne seroient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce

Prov. XV, 2.

(a) avec quel excès. (b) formés.

intérieur de votre corruption; jamais ils en sortent par une ar- effective, en condamnant vo- re, n'aurez-vous pas parlé con- ous & foudroyé votre tête? Et l nous ne tomberions jamais ce même crime, ne tombons- pas tous les jours dans de sem- s excès, également condamnés ette suprême vérité qui est l'ar- de la vie humaine? Car celui a dit, Tu ne tueras pas, a dé- i aussi l'impudicité; & quoique ables des commandemens soient gées en plusieurs articles, c'est ême lumiere très-simple de la ce divine qui autorise tous les eptes, proscrit tous les crimes, ouve toutes les transgressions.

Toi donc qui juges les autres, te condamnes toi-même », com- dit l'Apôtre. Par conséquent, étiens, si nous osons condamner freres, & nous le devons quel- fois, quand leurs crimes sont scan- ux; ne condamnons pas leurs s, comme en étant éloignés; que ne soit pas pour nous mettre à :, mais pour entrer tous ensem-

Rom. II, 1. Dans quel esprit nous devons condamner les exces de nos freres. Combien les invectives cruelles & les dérisions outrageuses doivent être évitées.

ble dans un ſentiment intime & profond, & de nos communs devoirs, & de nos communes foibleſſes. Ainſi nous ſouvenant de ce que nous ſommes, ne nous laiſſons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dériſions outrageuſes qui détournent malicieuſement contre la perſonne l'horreur qui eſt due au vice: c'eſt un jeu cruel & ſanglant qui renverſe tous les fondemens de (a) l'humanité. « Un innocent, dit Tertullien, parlant contre les jeux des » Gladiateurs; c'en eſt ici une image; » ne fait jamais ſon plaiſir du ſup- » plice d'un coupable » : *Innocens de ſupplicio alterius lætari non poteſt.* Que ſi c'eſt une cruauté de ſe réjouir du ſupplice de ſon frere, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de ſe faire un jeu, de ſe faire un ſpectacle, de ſe faire un divertiſſement de ſon crime même!

De Spectac. n. 19, p. 98.

Retenue dont nous ſommes obligés d'uſer dans les choſes cachées & douteuſes. Fu-

Si nous devons être ſi réſervés dans les péchés ſcandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choſes cachées & douteuſes? A quoi penſons-nous

(a) la charité.

mes Freres, de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes? Hélas! que le genre humain est malheureusement curieux! chacun veut voir ce qui est caché, & juger des intentions. Cette humeur curieuse & précipitée fait que ce qu'on ne voit pas on le devine; & comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, & nous appellons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit, à laquelle nous applaudissons & que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colere s'éleve, nous ne voulons plus l'appaiser, parce que « Nul » ne trouve sa colere injuste » : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta.* Ainsi l'inquiétude nous prend, & par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons de peur d'être prévenus, nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsa sollicitudine priùs malum facimus quàm patimur.* Voyez

nestes progrès de nos soupçons injustes.

S. Aug. Ep. XXXVIII, t. II, p. 83.

S. August. Serm. CCCVI, t. V, p. 346.

le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté & de votre sainte justice à ne présumer pas aisément le mal, à voir & non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Réponse à ce qu'on objecte contre la doctrine qui vient d'être établie. Leçons que la prudence, l'humilité & la vérité nous donnent sur ce point.

Vous me dites que si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille & mille fois; & moi je vous réponds à mon tour : Eh quoi ! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de l'honneur & de la réputation de vos semblables ? J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté & mere de la dissention. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire : car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; & la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas té-

mérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocens par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT.

IL pourroit sembler, Chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que de lui ordonner simplement de ne pécher plus, & la traiter cependant avec une telle indulgence; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeller une ame étonnée au sentiment de ses crimes.

Bonté du Sauveur, combien propre pour rappeller la pécheresse au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes & dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens & il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une maniere plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une maniere plus vive & plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface? Que faites-

Comment nous pouvons voir nos péchés. Pourquoi la bonté nous les fait sentir d'une maniere plus vive & plus pénétrante.

Ce que la justice & la bonté opérent à l'égard du pécheur.

vous, ô Justice? vous laissez le crime; & vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô bonté, ô miséricorde, vous ôtez tout ensemble la peine & le crime; & en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur par votre indulgence la lumiere la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

Combien les effets de la bonté surpassent ceux de la justice.

La justice tonne & foudroie: que fait-elle par ses foudres & par son tonnerre? elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui par ses facilités & ses compassions fait sentir au-dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, & à peine se sent-il lui-même: il se resserre en lui-même, il voudroit se cacher à ses propres yeux: il fuit de toute sa force la colere qui le poursuit; & pour fuir plus précipitamment il voudroit pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur pour recevoir les impressions du Saint-Esprit: tout s'épanche, tout se dé-

couvre, & jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de graces.

Quand Joseph se découvrit à ses freres, & qu'il leur dit ces paroles : « Je suis Joseph votre frere, que vous » avez vendu en Egypte, ils furent » saisis d'une grande horreur » ; ils sentirent bien qu'ils avoient mal fait de le livrer de la sorte. Mais lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, & qu'il leur dit ces paroles : « Eh ! ne vous » affligez pas de m'avoir vendu : ce » n'a pas tant été par votre malice, » que par un conseil de Dieu qui vou- » loit vous préparer ici un libéra- » teur par une telle aventure ». Et lorsqu' « Il les embrassa, & qu'il pleu- » ra sur chacun d'eux en particulier » : *Et ploravit super singulos* : ah ! les reproches les plus sanglans qu'il auroit pu inventer contre eux, n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes, à l'égal de ces larmes, de cette tendresse, de ces embrassemens imprévus d'un frere si outragé, & néan-

Exemple, dans la conduite que Joseph tint envers ses freres, lorsqu'il se découvrit à eux. *Genes. XLV*, 4, 3.

Ibid. 5, 7, 8.

Ibid. 15.

moins si bon, si tendre & si bienfaisant.

Rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous mêmes, que les témoignages de la bonté de notre Dieu.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace & qu'il foudroie, qu'il crie à mon ame étonnée par la bouche de son Prophete : Tu m'as quitté, infidelle, tu t'es abandonnée à tous les passans, épouse volage & parjure : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis :* j'entre à la vérité dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après ; « Toutefois retourne à moi, & je te recevrai, » dit le Seigneur » ; c'est ce qui acheve de percer mon cœur, & je ne vois jamais mieux mes ingratitudes qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes Freres, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous-mêmes : ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'ame jusqu'à son néant ; & les larmes d'un pere attendri qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font bien mieux sentir son indignité, que les reproches amers par lesquels il auroit pu le confondre.

Jer. III, 1.

Ibid.

Venez donc ici, Chrétiens, & écoutez votre Sauveur qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée que je veux faire retentir à vos oreilles : parlez, amour; parlez, indulgence; parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui êtes venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses graces; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur (*a*) absolution. C'est la méthode du Sauveur des ames: il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux Publicains qui conversoient avec lui : il tourne toute son indignation contre les Pharisiens hypocrites dont le superbe chagrin s'opposoit à la conversion des pécheurs. Pour lui, qui étoit venu pour rechercher & porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dedain accablant & par des paroles désespérantes : il ne dit rien de rude ni à

Méthode du Sauveur des ames à l'égard des pécheurs : comment il leur fait sentir leur indignité. Contre qui il tourne toute son indignation.

(*a*) pardon.

Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultere; & sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, & à l'excès de leurs crimes, & à l'excès de ses graces.

D'où vient sa facilité & son indulgence: sentimens qu'elles doivent nous inspirer.

Ah! il n'y a plus moyen de lui résister; il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde. Car d'où vient cette facilité & cette indulgence? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres? est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitudes, lui, mes Freres, dont le moindre mot pouvoit laisser sur le front une impression de honte éternelle? D'où vient qu'il se tait & qu'il dissimule? c'est qu'il connoît nos foiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes Freres, il faut mourir de regret; & en même temps qu'il nous dit, Je ne te condamne pas, il faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos ames & de force & d'infirmité, & de lumiere & de téne

bres, & de péchés & de graces, pour nous condamner nous-mêmes, & confondre devant sa face nos (*a*) trahisons & nos perfidies.

D'autant plus, Chrétiens, & voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher; c'est ici ce qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jesus nous est facile & indulgent, il a acheté, mes Freres, cette indulgence qu'il a pour nous par des rigueurs (*b*) inouies qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang : car que méritoit le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle? Mais Jesus notre saint Pontife, Pontife vraiment charitable & compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence : & pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoiqu'indignes, avec une bonté paternelle, il s'est

Combien cette indulgence lui coûte cher & doit par conséquent nous toucher.

ingratitudes. (*b*) extrêmes.

abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine; venez-y, ô femme adultere de notre Evangile; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu homme : voyez le ciel & la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Pere implacable, l'enfer déchaîné contre lui. O quel excès de rigueur! C'est par-là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Echange miséricordieux que Jesus a fait en notre faveur. Comment les graces qu'il nous fait, le pardon qu'il nous accorde sans cesse, doivent nous rappeller le prix auquel il nous les a acquis, & nous pénétrer de reconnoissance.

Le croyiez-vous, pauvres ames, lorsqu'il vous parloit si obligeamment; croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisoit une grace qui ne lui coûtoit autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion : & il faisoit un échange; & pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouoit intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes; à vous les consolations, à lui les délaissemens; à vous la facilité, le par-

, la condeſcendance, à lui les
:es, à lui les tempêtes, & tout
ue peut inventer une colere in-
le & inexorable. Mes Freres,
à ce prix que Jeſus nous eſt in-
:nt. Pouvons-nous après cela ar-
les yeux ſur les bontés qu'il
e, ſans avoir le cœur pénétré de
ie lui coûtent nos crimes ? Au-
de graces qu'il nous donne, au-
de péchés qu'il nous remet, au-
le fois qu'il nous dit, Je ne te con-
ierai pas, & il nous le dit à cha-
noment ; nous devons croire, mes
s, qu'il étale autant de fois à nos
toutes les rigueurs de ſa croix
ute l'horreur du Calvaire. Et
ne à chaque moment ſon enfer
it s'ouvrir ſous nos pieds, au-
l'inſtans qu'il nous accorde pour
nger le temps de la pénitence,
it nous dit-il de fois : Vois, je ne
idamne pas, puiſque je t'attends :
te condamne pas, puiſque je t'in-
je ne te condamne pas, puiſque je
ſſe, & que je ne ceſſe de te dire :
irne, prévaricateur, & tu vivras ;
rnez, enfans perfides ; retour-
épouſes déloyales : « Et pour-

Ezechiel. XXXIII, 11. » quoi voulez-vous périr, maison d'Israel » ? Donc, mes Freres, autant de momens que Jesus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté, sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grace, son Saint-Esprit nous disent au fond du cœur : Je ne te condamne pas ; va, & desormais ne peche plus. Et tout cet excès de miséricordes dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jesus, ô divin Jesus ! que vos miséricordes sont pressantes ! ah ! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses & mes duretés, que vos bontés & mes ingratitudes vous ont fait répandre.

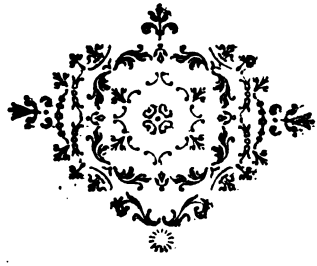
Toute l'horreur de nos crimes sensible dans la grace qui nous les remet. Ce que marque l'affliction du

Laissons-nous toucher, Chrétiens, à cet excès de miséricorde, & apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grace qui nous les remet. « Gardez-vous d'af» fliger & contrister l'Esprit de Dieu »:

Nolite contristare Spiritum Sanctum. *Ephes.* 30.

Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé & sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté. Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressemens de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, si elle ne s'amollit pas, &c.

Saint-Esprit en quoi consiste.



ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR LE MÊME JOUR, PRÊCHÉ A MEAUX.

Parallele des torts des Hérétiques avec ceux des mauvais Catholiques.

Qualités nécessaires pour condamner & pour justifier : Jesus-Christ les réunit. Motifs d'espérance pour les pécheurs.

JEsus-Christ effraie & éloigne les coupables : que ne doit craindre la même femme adultere, quand il ne restera que l'innocence ? Voici celui qui peut juger parce qu'il est juste : mais il peut aussi justifier parce qu'il est juste. Pour condamner, il faut être juste : mais aussi pour justifier, il faut être juste. Vous tremblez pour cette femme adultere ; parce qu'elle est devant le juste : espérez pour elle & pour vous ; parce qu'elle est devant le juste qui justifie.

L'ame chrétienne représentée par la

Qui est cette femme adultere ? l'ame chrétienne : son image au cha-

tre seizieme d'Ezéchiel. Née dans n impureté, dans ton sang, on ne point lavée, on ne t'a point coupé nombril : tes péchés sont sur toi; la chair ni ses desirs ne sont re- nchés. Elle a été jettée en terre naissant dans des desirs terrestres sensuels. Elle a crû; & ses ma- elles se sont enflées; la chair a pris nouvelles forces. Elle est venue, permettez-moi de le dire dans les roles du Prophete, elle est venue l'âge des amans. Je l'ai aimée, dit Seigneur, j'ai étendu sur elle mon tement, je l'ai épousée, je lui ai mné ma foi, j'ai reçu la sienne; l'ai reçue dans ma couche. Est-ce e'elle étoit belle? non, elle étoit core dans son impureté. Je l'ai la- e, [par] le Baptême. Elle n'avoit int été ointe d'huile : je l'ai ointe l'huile céleste; je lui en ai fait un ne sur le front, signe qu'elle étoit chetée par la croix de Jesus-Christ, le a été faite mienne, une chair avec oi par l'Eucharistie : corps à corps, eur à cœur, esprit à esprit. Elle t devenue belle : ses ornemens, des liers, des pendans d'oreilles. Elle

femme adultere : son image dans Ezéchiel. Etat de l'ame rachetée par Jesus-Christ. Quel étoit le principe de sa beauté : par quels degrés elle est descendue dans la profondeur de l'iniquité.

étoit belle : sa beauté célébrée aux environs. Etoit-elle belle par elle-même? Non, dit le Prophete, belle de la beauté que je lui avois donnée. Elle m'a quitté la déloyale. Voyez les degrés; d'abord elle n'a eu qu'un amant : [elle étoit] timide, tremblante. [Mais ensuite] elle s'est abandonnée & prostituée à ceux qu'elle aimoit, à ceux [même] qu'elle ne connoît pas. Sa volonté lui a fait commettre certains crimes, sa complaisance lui en fait commettre certains autres. Au commencement elle se laissoit corrompre par les récompenses; elle corrompt les autres maintenant. Voyez comme elle descend dans la profondeur de l'iniquité.

Suites déplorables de sa prostitution. *Ezech. XVI, 24.*

Ah! malheureuse, qui te pourra purifier de ton crime? Elle va encore plus avant; *Ædificasti tibi lupanar*; « Vous vous êtes bâti un lieu de prostitution, un lieu déshonnête ». (a) Une conscience entierement corrom-

Ibid. 46.

(a) *Soror tua major, Samaria, ipsa & filiæ ejus, quæ habitant ad sinistram tuam : soror autem tua minor te, quæ habitat à dextris tuis, Sodoma & filiæ ejus* : « Votre grande sœur qui habite à votre main gauche, est Samarie avec ses filles : votre sœur plus petite que vous, qui habite à votre main droite,

pue, profession publique du crime, repos dans le crime, nul reproche de la conscience, repos dans l'opprobre; on n'a honte que de n'être pas assez impudente; on ne rougit que de conserver quelque reste de pu-

---

,, est Sodome avec ses filles ,,. Tout au long. " Tu ,, les as justifiées, consolées ,, : *Consolans eas.* Pour appuyer. *Ibid.* 54.

Appliquer ensuite. Sodome la corrompue, votre sœur aînée, la Synagogue, l'ancienne Jérusalem " Qui est appellée spirituellement Sodome ,, : *Quæ vocatur spiritualiter Sodoma.* La cadette, l'hérétique, Samarie la schismatique & la séparée. *Apoc. XI, 8.*

La première, notre ancienne : la seconde, nous l'avons vû naître à Meaux dans l'impureté de son sang. Elle n'en a point été lavée : toute sanglante de son schisme.

Eglise catholique de Meaux, tu les as justifiées. La Synagogue; elle a méprisé, crucifié Jesus-Christ mortel : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent* : " S'ils l'eussent connu, ils n'eus- ,, sent jamais crucifié le Seigneur de la gloire ,, : nous, immortel & connu. *I Cor. II, 8.*

L'hérésie, elle étoit figure : toi, c'est Jesus-Christ même; afin que le voulant, le sachant, tu l'outrages. La rémission des péchés, elle la nie : toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime, [tu] cherches à y être flattée : &c. dénombrement.

Tu les justifies : *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit* : " Samarie n'a pas fait la moi- ,, tié des crimes que tu as commis ,,. *Ezech. XVI, 51.*

Le péché des Chrétiens plus grand, des Catholiques, des Prêtres, & puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des Evêques. *Ergo & tu confundere & porta ignominiam tuam* : " Confondez-vous, & portez votre ignomi- ,, nie ,,. Contre la honte de confesser ses péchés, la consolation & la gloire. *Ibid.* 54.

deur. Ah ! malheureuſe, tu as élevé le ſigne de la proſtitution, les enſeignes de la vanité, du luxe. [Tu as couru après] les Chaldéens, les Egyptiens, &c. [tu t'es] proſtituée & abandonnée ſans meſure. Je te livrerai à tes amans (tes mauvaiſes inclinations,) afin qu'ils te perdent, qu'ils te ravagent.

Comment les mauvais Chrétiens juſtifient les Juifs.

Mais voici le comble : tu es ſemblable à ta mere ; à la gentilité dont tu es ſortie. Tu as juſtifié Sodome ta ſœur aînée : le Judaïſme, « Jé-
Apoc. XI, 8. » ruſalem, Sodome ſpirituelle où leur » Seigneur a été crucifié » : & Samarie ta jeune ſœur, l'héreſie ; toujours poſtérieure à l'Egliſe. Dites-moi, qui de mes prédéceſſeurs [ne condamne pas vos erreurs & votre conduite] ? Vous mépriſez cette chaîne de la ſucceſſion ; c'eſt aſſez, [répondez-vous], d'avoir Dieu, non la ſucceſſion de la doctrine. O foibleſſe ! comme qui diroit : Je veux garder les eaux, je ne me ſoucie pas du canal. Tu as juſtifié Sodome ta ſœur aînée : le Judaïſme, le Juif a crucifié le Seigneur de la gloire ; mais « S'ils l'avoient con-
I Cor. II, 8. » nu, dit ſaint Paul, ils ne l'auroient

is fait » : tu le crucifies le sa-
& le connoissant pour tel. [Ils
fideles à Moïse qui est loué dans
les synagogues, qui leur a im-
un joug de fer « Que ni nos Pe- *Act. XV, 10*
ni nous n'avons pu porter » ;
les infideles à Jesus, dont le
est si doux & le fardeau si lé-

is comment Samarie la cadette
a-t-elle usé ?] Elle a méprisé
é, [s'est] séparée de sa com-
on, grand crime ; mais tu l'as
e : car croire l'Eglise, & ne
vivre selon l'Eglise, [c'est un
rand crime]. Elle a méprisé le
e ; & toi, ou tu ne le fais pas le
nt d'obligation, ou tu le fais ju-
ement. Tu l'as justifiée : car est-
ces viandes sont impures ? Non,
oit s'abstenir des jeux, des plai-
lu moins des péchés, des mé-
es. Elle a retranché la Confir-
n contre [la pratique expresse
pôtres] tu la justifies [en mon-
si peu de zele pour cette foi à
le tes peres ont tout sacrifié,
t'étois engagé de défendre au
même de ta vie, en recevant

Comment les mauvais Catholiques sont plus coupables que les hérétiques. Parallele entre la conduite des uns & des autres. Abolir les divisions. Rang que le Prince tient dans la Religion.

ce Sacrement]. Elle a retranché l'Extrême-Onction, pour ne pas mourir comme entre les mains des Apôtres; tu la justifies [par l'opposition de toute ta vie aux maximes, à l'esprit, aux exemples de ces fondateurs de ta religion]. Elle a retranché le sacrement de Pénitence contre [l'institution sainte de Jesus-Christ, l'usage constant de toute l'antiquité]. Tu la justifies [par l'abus continuel que tu fais de ce Sacrement, pour perpétuer tes désordres]. Elle a retranché le sacrement [de l'Eucharistie]. Je ne veux croire, [dit-elle], que ce que je vois &c. tu la justifies le croyant & le profanant. On devroit connoître sa présence à ton respect, comme le Roi où l'on voit la Cour découverte & respectueuse: tu la justifies [par tes irrévérences, le peu de préparation que tu apportes à la réception de ce sacrement auguste, le peu de fruit que tu en retires, l'indécence & l'irréligion avec laquelle tu assistes au sacrifice redoutable de nos autels]. Appuyer sur l'un & sur l'autre; sur le tort de l'hérésie & le plus grand tort des Catholiques,

méprisent [ou tournent à leur
: tant de moyens de salut]. Tout
ouru, quelle espérance pour toi ?
dit le Seigneur, je me souvien-
des jours de ta jeunesse, je re-
ellerai mon pacte, ma foi que
i donnée. Ce n'est pas elle qui
nt, c'est Dieu : exhortation à
ter sa voix. [Ne] plus distin-
les anciens & les nouveaux Ca-
ques, abolir ces restes de divi-
Je ne me relâcherai pas, je re-
drai du tombeau. J'ai un second,
si : humble sujet par-tout ailleurs,
la Religion j'ose dire que le
se ne va que le second.

I. SERMON
POUR
LE QUATRIEME DIMANCHE DE CARÊME.

Objet des soins paternels de la providence envers nous. A qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue & nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfans à l'égard de cette vie mortelle & de tout ce qui y a rapport, Nécessité de réprimer les desirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentimens des Chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. Enquelles maniere Dieu conjond les vaines pensées de l'ambitieux.

Cùm sublevasset ergo oculos Jesus, & vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde emèmus panes ut manducent hi ?

Jesus ayant élevé sa vue & découvert un grand peuple qui étoit venu à lui dans le désert, dit à Philippe : D'où acheterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde qui nous a suivis ? *Jean. VI*, 5.

Combien les Chrétiens entendent mal ce qu'ils demandent à

JE ne crois pas, Messieurs, que nous ayions jamais entendu ce que nous disons, lorsque nous demandons à

Dieu tous les jours dans l'Oraison Dominicale qu'il nous donne notre pain quotidien. Vous me direz peut-être que sous ce nom de pain quotidien vous lui demandez les biens temporels qu'il a voulu être nécessaires pour soutenir cette vie mortelle ; c'est ce que j'accorderai volontiers, & c'est pour cela, Chrétiens, que je ne crains point de vous assurer que vous n'entendez pas ce que vous dites : car si jamais vous aviez compris que vous ne demandez à Dieu que le nécessaire, vous plaindriez-vous comme vous faites, lorsque vous n'avez pas le superflu ? Ne devriez-vous pas être satisfaits, lorsque l'on vous donne ce que vous demandez ? Et celui qui se réduit au pain, doit-il soupirer après les délices ? Car si nous avions bien mis dans notre esprit que ce peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, ni nous ne le rechercherions avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité & en patience ; ni nous ne regarderions nos richesses comme un

Dieu par le pain quotidien. Injustice de leurs plaintes, de leurs desirs, de leur empressement sur ce sujet. Dépendance absolue de la providence, dans laquelle cette demande doit nous mettre.

fruit de notre induſtrie, mais comme un préſent de ſa bonté qui a voulu bénir notre travail; ni nous n'enflerions pas notre cœur par la vaine penſée de notre abondance; mais nous ſentant réduits, contraints tous les jours à lui demander notre pain, nous paſſerions toute notre vie dans une dépendance abſolue de ſa providence paternelle.

Pourquoi nos deſirs devroient ſe borner au ſeul néceſſaire.

D'ailleurs ſi nous faiſions réflexion que nous ne demandons à Dieu que le néceſſaire, nous ne nous plaindrions pas comme nous faiſons, lorſque nous n'avons pas le ſuperflu. Après (a) avoir reſtreint nos deſirs au pain, nous verrions que nous n'avons aucun droit de ſoupirer après les délices, & contens d'avoir obtenu de Dieu ce que nous avons demandé avec tant d'inſtance; nous nous tiendrions trop heureux d'avoir le vêtement & la nourriture. *Habentes autem alimenta & quibus tegamur, his contenti ſumus:* « Ayant donc de quoi nous nourrir » & de quoi nous couvrir, nous devons être contens ». Et comme nous

Tim. VI, 8.

(a) nous être reſtreints, reſſerrés.

ſommes

ſommes ſi fort éloignés d'une diſpoſition ſi ſainte & ſi chrétienne, j'ai juſte ſujet de conclure que nous n'entendons pas ce que nous diſons, quand nous prions Dieu comme notre pere de nous donner notre pain quotidien. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que nous tâchions aujourd'hui de l'apprendre, puiſque l'occaſion en eſt toute née dans l'Evangile qui ſe préſente.

Trois degrés des biens temporels marqués diſtinctement dans l'Evangile; le néceſſaire, le ſuperflu, la fortune éminente.

Pour exécuter un ſi grand deſſein & ſi fructueux au ſalut des ames, il faut remarquer avant toutes choſes trois degrés des biens temporels marqués diſtinctement dans notre Evangile. Le premier état, Chrétiens, c'eſt celui de la ſubſiſtance qui regarde le néceſſaire; le ſecond naît de l'abondance qui s'étend au délicieux & au ſuperflu; le troiſieme c'eſt la grandeur qui embraſſe les fortunes extraordinaires: voyons tout cela dans notre Evangile. Jeſus nourrit le peuple au déſert, & voilà ce qu'il faut pour la ſubſiſtance: *Accepit ergo Jeſus panes & diſtribuit diſcumbentibus:* « Jeſus prit donc les pains & les diſ» tribua à ceux qui étoient aſſis ». *Joan. VI, 11.*

Après qu'ils furent rassasiés, il resta
Ibid. 13. encore douze paniers pleins : *Collegerunt & impleverunt duodecim cophinos fragmentorum* : « Ils ramasserent les morceaux & en remplirent douze paniers » ; & voilà manifestement le superflu. Enfin ce peuple étonné d'un si grand miracle, accourt au Fils de Dieu pour le faire
Ibid. 15. Roi : *Ut raperent eum & facerent eum regem* : où vous voyez clairement la grandeur marquée. Ainsi nous avons dans notre Evangile ces trois degrés dès biens temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire. La subsistance, c'est le premier ; l'abondance, c'est le second ; la fortune éminente, c'est le troisieme.

Trois vices à craindre à l'égard de ces trois états : trois remedes que l'Evangile nous présente contre ces trois vices.

Mais c'est peu de les trouver dans notre Evangile, si nous ne sommes soigneux d'y chercher aussi quelque instruction importante pour servir de regle à notre conduite à l'égard de ces trois états ; & en voici, Messieurs, de très-importantes qu'il nous est aisé d'en tirer. Il y a trois vices à craindre ; à l'égard du nécessaire, l'empressement & l'inquiétude ; à l'égard du superflu, la dissipation & le luxe ; à l'égard de la

grandeur éminente, l'ambition désordonnée. Contre ces trois vices, Messieurs, trois remedes dans notre Evangile. Le peuple suivant Jesus au désert sans aucun soin de sa nourriture, la reçoit néanmoins de sa providence; voilà de quoi guérir notre inquiétude. Jesus-Christ ordonne à ses Apôtres de ramasser soigneusement ce qui étoit de reste, « De peur, dit-il, qu'il ne » périsse » : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant*; & c'est pour empêcher la dissipation. Enfin pour éviter qu'on le fasse Roi, il se retire seul dans la montagne; *Fugit iterum in montem ipse solus*; & voilà l'ambition modérée. Ainsi la suite de notre Evangile nous avertit, Messieurs, de prendre garde de rechercher avec empressement le nécessaire; de dissiper inutilement le superflu; de desirer avec ambition, de desirer démesurément l'extraordinaire; c'est ce que contient notre Evangile, & ce qui partagera ce discours.

Joan. VI, 12.

Ibid. 15.

PREMIER POINT.

Avis que le Sauveur nous donne pour nous délivrer des soins empressés touchant les nécessités de la vie. Raisons qui prouvent que son dessein n'est pas de nous défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée.

POur vous délivrer, ô enfans de Dieu, de ces soins empressés qui vous inquietent touchant les nécessités de la vie, écoutez le Sauveur qui vous dit lui-même que votre Pere céleste y pourvoit & qu'il ne veut pas qu'on s'en mette en peine. « Ne soyez » pas en trouble, dit-il, dans la crainte » de n'avoir pas de quoi manger, ni » de quoi boire, ni de quoi vous vê- » tir. Car il appartient aux Païens de » chercher ces choses, mais pour vous, » vous avez au ciel un Pere très-bon » & très-prévoyant, qui sait le besoin » que vous en avez. Cherchez donc » premierement le royaume de Dieu, » cherchez la véritable justice, & tou- » tes ces choses vous seront données » comme par surcroît ». *Quærite ergò primùm regnum Dei & justitiam ejus: & hæc omnia adjicientur vobis.* Comme ces paroles du Fils de Dieu reglent la conduite du Chrétien, pour ce qui regarde les soins de la vie, tâchons de les entendre dans le fond, & pour cela présupposons quelques vérités qui

Matt. VI, 31. 32.

33.

ouvriront l'intelligence. Je
remierement que le dessein
Sauveur n'est pas de défen-
avail honnête, ni une pré-
modérée : lui-même avoit
mpagnie un disciple qui gar-
perit trésor destiné pour sa
. Saint Paul a travaillé de *I Cor. IV,*
pour gagner sa vie, & n'a 12.
lu que Dieu lui envoyât du
ses Anges ; & enfin tout le
main ayant été condamné au
suite du péché du premier
ce n'est pas de cette sentence
veur nous est venu délivrer ;
damnation éternelle. En ef-
étrez ses paroles, « Ne vous
z pas, ne vous troublez
Nolite solliciti esse : « N'ayez *Matt. VI,*
irit en suspens » : *Nolite in-* 31.
illi. Donc il n'empêche pas *Luc. XII,*
mais l'empressement & l'in- 29.
Il n'empêche pas une sage
te économie, mais des soins
troublent & qui nous tour-
Et la raison en un mot,
, c'est qu'il veut bien établir
ce, mais non pas autoriser

Nécessaire, seul objet des soins paternels de la providence envers nous. Combien peu elle doit s'étendre au superflu, au délicat & au somptueux.

Je suppose premierement, & ceci, Messieurs, est très-important, que ce soin paternel de la providence ne regarde que le nécessaire, & non pas le surabondant; je veux dire, si vous prétendez, délicats du siecle, que la providence divine s'engage à fournir tous les jours à vos dépenses superflues, vous vous trompez, vous vous abusez, vous n'entendez pas l'Evangile. Mais le Sauveur n'assure-t-il pas que Dieu pourvoira à nos besoins? Il est vrai à vos besoins, mais non pas à vos vanités. Sa parole y est très-expresse; « Votre Pere céleste, dit-il, sait » que vous avez besoin de ces choses »! *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.* Donc il se restreint dans le nécessaire, & il ne s'étend pas au superflu, & bien moins au délicat ni au somptueux. Il soutient la vie & non pas le luxe; il promet de soulager la nécessité, mais il ne se charge pas d'entretenir la délicatesse. Dans une grande famine, dont Dieu affligea les Israélites sous le regne de l'impie Achab, « Va-t-en à Sarephta, dit-il à » Elie, c'étoit une ville des Sidoniens, » tu y trouveras une veuve à laquelle

Matt. VI, 32.

» j'ai commandé de te nourrir » : *Vade in Sarephta Sidoniorum, & manebis ibi; præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te.* Et que demandera-t-il à cette veuve ? *Da mihi paululum aquæ in vase ut bibam* : « Donne-moi, dit-il, » un peu d'eau » ; & ensuite, « Fais-» moi cuire un petit pain sous la cen-» dre avec un peu de farine » : *Fac de ipsa farinula subcinericium panem parvulum* ; & après, « Voici ce qu'a dit » le Dieu d'Israel » : *Hæc dicit Dominus Deus Israel : Hydria farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur :* « Je ne veux pas, dit le Seigneur, » ni que la farine se diminue, ni que » la mesure d'huile dépérisse ». Du pain, de l'eau & de l'huile, voilà le festin du Prophete. Et au chapitre dix-neuvieme il envoie un Ange au même prophete, qui lui dit, « Leve-toi & mange ; car il te reste à faire beaucoup » de chemin : *Surge, comede ; grandis enim tibi restat via.* Le Prophete regarde & voit auprès de lui un pain & de l'eau : *Respexit & ecce ad caput suum subcinericius panis & vas aquæ.* Quoi ! falloit-il envoyer un Ange pour un si pauvre banquet ? Oui, mes-

III Reg. XVII, 9.

10.

13.

14.

III Reg. XIX, 7.

Ibid. 6.

Freres, ce banquet est digne de Dieu, parce qu'il juge digne de lui de soulager la nécessité, mais non pas d'entretenir la délicatesse, & que la premiere disposition qu'il faut apporter à sa table, c'est la sobriété & la tempérance.

Qu'est-ce que Jesus-Christ nous promet & nous permet de lui demander à l'égard de la vie. Que doivent attendre les enfans de leur pere. Pourquoi Dieu veut bien nous donner ce qui est nécessaire pour notre subsistance, & ne doit pas satisfaire l'avidité démesurée de nos convoitises.

Ne murmure donc pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublemens somptueux: ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher Frere, n'as-tu pas du pain? Il ne promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son Evangile; « C'est du pain qu'il veut qu'on lui demande, parce que c'est la seule chose » nécessaire aux vrais fideles »: *Panem peti mandat, quod solum fidelibus necessarium est*, dit Tertullien: « Et » il nous montre par-là, poursuit » le même Auteur, ce que les enfans » doivent attendre de leur pere », *Ostendit enim quid à patre filii expectent.* C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner, non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance. La raison en un mot, Messieurs, c'est que

De Orat. n. 6, p. 151.

Ibid.

le corps est (a) l'œuvre de Dieu, & la convoitise est l'œuvre du diable qui l'a introduite par le péché. Comme notre corps est un édifice qu'il a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis : tellement qu'il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises. « Autrement, dit saint Au» gustin, au lieu de nous rendre so» bres & pieux, il nous rendroit ava» res & délicats » ; il nous attacheroit aux plaisirs du monde, desquels il est venu retirer nos cœurs ; il renverseroit lui-même son Evangile, en flattant l'excès de notre luxe, l'intempérance de nos passions, & les autres excès : *Nec pios nos faceret talis servitus, sed potiùs cupidos & avaros.* Vous donc qui vous confiez en Notre-Seigneur & aux soins de sa providence, apprenez avant toutes choses à vous réduire simplement au pain, c'est-à-dire, à vous contenter du nécessaire.

Lib. I, de Civit. Dei, c. VIII, tom. VII, pag. 8.

(a) l'ouvrage.

Ah! direz-vous, que cela est dur! C'est l'Evangile; le Fils de Dieu n'a dit que cela, n'en attendez pas davantage: *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis*: « Car votre Pere » sait que vous avez besoin de toutes » ces choses ».

Matt. VI, 32.

A qui Dieu promet cette subsistance nécessaire. Pourquoi ses serviteurs sont les seuls auxquels il s'engage.

Secondement à qui promet-il cette subsistance nécessaire? est-ce à tout le monde indifféremment ou particulierement à ses fideles? Ecoutez la décision par son Evangile. *Quærite primùm regnum Dei*: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu »: il veut dire; le royaume de Dieu est le principal, les biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, & je ne promets cet accessoire qu'à celui qui recherchera ce principal, *Quærite primùm*. C'est pourquoi dans l'Oraison dominicale il ne nous permet de parler du pain qu'après avoir sanctifié son nom, & demandé le royaume, pour vérifier cette parole, Cherchez premierement le royaume; c'est une remarque de Tertullien. Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fideles. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il refuse générale-

Matt. VI, 33.

De Orat. n. 6, p. 151.

ent (a) aux pécheurs les biens tempo-
ls, lui « Qui fait luire son soleil sur les *Matt. V, 45.*
bons & sur les mauvais, & qui pleut
sur les justes & sur les injustes » : &
urquoi nourrit-il si soigneusement
grand peuple qui le suit ? Mais
oiqu'il donne beaucoup à ses enne-
is, remarquez, s'il vous plaît, Mes-
urs, qu'il ne s'engage qu'à ses ser-
teurs, *Quærite primùm regnum Dei :*
la raison en est évidente, parce
u'il n'y a qu'eux qui soient ses en-
ns & qui composent sa famille : ils
nt cherché le royaume, il leur a voulu
outer le reste. Toi donc, mon Frere,
ui te plains sans cesse de la ruine de
fortune & de la pauvreté de ta mai-
n, mets la main sur ta conscience :
s-tu cherché le royaume de Dieu ? as-
fait ton affaire principale de sa vé-
té & de sa justice ? N'as-tu pas au
ntraire employé tes biens, ou pour
oprimer l'innocent, ou pour conten-
r tes mauvais desirs par les voluptés
fendues ? Dieu a maintenant retiré
main & te laisse dans l'indigence ;
murmure pas contre lui, ne dispute

(a) à ses ennemis.

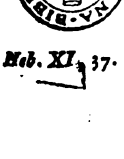
pas contre sa justice, tu n'as point de part à sa promesse.

Que le dessein de notre Sauveur n'est pas de donner même à ses fideles une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence. Exemples qui le prouvent. Etendue du détachement que le Sauveur veut opérer en nous. Combien le Chrétien méprise la vie & tout ce qui y a rapport.

Troisiemement, Messieurs, & voici ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner même à ses fideles une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence. Lorsque Dieu irrité contre son peuple appelloit la famine sur la terre, comme parle l'Ecriture sainte, *Vocavit Dominus famem . . . super terram*, pour désoler toutes les familles: nous ne lisons pas, Chrétiens, que les justes fussent exempts de cette affliction universelle : au contraire vous avez vu le Prophete Elie réduit à demander un morceau de pain ; & saint Paul racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim & la soif, & le froid & la nudité ; *In fame & siti . . . in frigore & nuditate :* & le même parlant aux Hébreux de ces fideles serviteurs de Dieu dont le monde n'étoit pas digne, & dont la vertu étoit persécutée, nous les représente affligés, dans la pauvreté & dans la misere : *Egentes, angustiati, afflicti.* Par conséquent il est clair que Dieu ne promet pas à ses ser-

IV Reg. VIII, 1.

II Cor. XI, 27.



Heb. XI, 37.

iteurs qu'ils ne souffriront point de
écessité, puisque le contraire nous
aroît par tant d'exemples. Et en effet
nous entendons toute la suite de l'E-
angile, il nous est aisé de connoître
ue ce n'est pas assez au Sauveur de
ous détacher simplement (a) de l'a-
réable & du superflu, comme je vous
isois tout-à-l'heure, mais qu'il nous
eut mettre encore au-dessus de ce
ue le monde estime le plus nécessaire.
ar il ne nous prêche pas seulement
: mépris du luxe & des vanités, mais
ncore de la santé & de la vie. C'est
ourquoi Tertullien a dit que la foi
e connoît point de nécessité : *Non dmittit status fidei necessitates.* Si lle ne craint pas la mort, combien noins la faim ? « Si elle méprise la vie, combien plus le vivre » ? *Didicit non espicere vitam, quantò magis vicum ?* Il importe peu à un Chrétien le mourir de faim ou de maladie, par a violence ou par la disette. « Ce genre de mort, dit Tertullien, ne lui doit pas être plus terrible que les autres » : *Scit famem non minùs sibi*

De Coron. n. 11, p. 128.

De Idolol. n. 12, p. 111.

Ibid.

(a) du plaisant.

contemnendam esse propter Deum, quàm omne mortis genus : pourvu qu'il meure en Notre-Seigneur, toute maniere de mourir lui est glorieuse; l'épée ou la famine tout lui est égal, & ce dernier genre de mort ne doit pas être plus terrible que tous les autres.

Erreur de croire que le Sauveur eût intention de garantir ses serviteurs de mourir de faim plutôt que d'une autre mort.

Ne craignons donc pas d'avouer que les plus fideles serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim; & s'il est ainsi, Chrétiens, ce seroit une erreur de croire que ce fût l'intention (a) de notre Sauveur de les garantir de cette mort plutôt que des autres. Mais pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant soigneusement son royaume, toutes les autres choses leur seront données? ses paroles sont-elles douteuses? sa promesse est-elle incertaine? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi; mais voici ce qu'il faut entendre: nous sommes enfin arrivés au fond de l'affaire. Donnez-moi de nouveau vos attentions.

Deux genres de promesses dans l'Evangi-

Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'ame & le bien

(a) & ce n'est pas le dessein.

du corps, aussi il y a deux genres de promesses que je remarque dans l'Evangile ; les unes essentielles & fondamentales qui regardent le bien de l'ame qui est le premier ; les autres accessoires & accidentelles, qui regardent le bien du corps qui est le second. Si vous faites bien, vous aurez la vie, vous posséderez le royaume ; c'est la promesse fondamentale qui regarde le bien de l'ame qui est le bien essentiel de l'homme. Si vous cherchez le royaume, toutes les autres choses vous seront données ; c'est la promesse accidentelle qui considere le bien du corps. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes & l'exécution n'en manque jamais ; mais le corps n'ayant été formé que pour l'ame, qui ne voit que les promesses qui lui sont faites doivent être nécessairement rapportées ailleurs ? « Cherchez le royaume, dit le Fils de Dieu, » & toutes les autres choses vous seront » données » : entendez par rapport à ce royaume, & par ordre à cette fin principale. Ainsi notre Pere céleste voyant dans les conseils de sa providence ce qui est utile au salut de l'ame, il est de

le, les unes essentielles, les autres accessoires : quel en est l'objet. Comment l'exécution des premieres est-elle infaillible, & celle des secondes subordonnée au salut de l'ame, la fin principale.

sa bonté paternelle de nous donner ou de nous ôter les biens temporels par ordre à cette fin principale, avec la même conduite qu'un médecin sage & charitable dispense la nourriture à son malade, la donnant ou la refusant selon que la santé le demande. Ah! si nous avions bien compris cette vérité, que nos esprits seroient en repos; & que nous aurions peu d'empressement pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

Pourquoi il ne faut point d'empressement pour le nécessaire, pour n'être point avare.

Pour n'être point avare il ne suffit pas de n'avoir point d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire: autrement le superflu même prend le visage du nécessaire à cause de l'instabilité des choses humaines qui fait qu'il nous paroît qu'on ne peut jamais avoir assez d'appui. C'est pourquoi l'avarice amasse de tous côtés, [semblable à] cette statue de Nabuchodonosor qui étoit d'argile, de fer, d'airain, d'or; *Ex testa, ferro, ære, auro:* tout lui est bon depuis la matiere la plus précieuse jusqu'à la plus vile & la plus abjecte. Pour ne point adorer cette statue, il faut s'exposer à la fournaise: pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se re-

Dan. 11, 35.

ldre une fois à ne pas craindre la
uvreté, à n'avoir point d'empresse-
nt pour le nécessaire.

Ouvrez les yeux, ô Enfans d'Adam;
st Jesus-Christ qui nous exhorte par
admirable discours que nous lisons
saint Matthieu, chapitre sixieme,
en saint Luc, chapitre douzieme,
nt je vous vais donner une paraphra-
: ouvrez donc les yeux, ô Mortels,
ntemplez le ciel & la terre, & la
e économie de cet univers; est-il
n de mieux entendu que cet édifice?
-il rien de mieux (*a*) pourvu que
te famille? est-il rien de mieux gou-
iné que cet empire? (*b*) Ce grand
eu qui a construit le monde, & qui
r a rien fait qui ne soit très-bon, a
t néanmoins des créatures meilleu-
s les unes que les autres. Il a fait les
rps célestes qui sont immortels; il a
it les terrestres qui sont périssables.
a fait des animaux admirables par
ur grandeur; il a fait les insectes &
s oiseaux qui paroissent méprisables
r leur petitesse. Il a fait ces grands
bres des forêts qui subsistent des sie-

Spectacle merveilleux du ciel & de la terre: sage économie de cet univers. Inégalité entre les créatures. Comment la Providence se répand partout, & doit par ses soins & les effets multipliés de sa bonté nous inspirer une juste confiance pour nous-mêmes.

(*a*) conduit. (*b*) cette puissance suprême.

cles entiers ; il a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand par-tout ; elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant ; & ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les (*a*) pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connoissance, qu'il a appellés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie ? Est-ce que sa puissance, n'y suffira pas ? mais son fonds est infini & inépuisable : cinq pains & deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas ? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Providence

Que si vous les voulez connoître en

(*a*) habille.

vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé & la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines & d'arteres a-t-il disposées, pour porter & distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur, & combien autour du cerveau; de combien de tuniques & de pellicules il a revêtu les nerfs & les muscles: avec quel art & quelle industrie il vous a formé cette peau, qui couvre si bien le dedans du corps & qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le (a) conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid & des injures de l'air! Ne voyez-vous pas manifestement que ne manquant, ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute? C'est un pere qui

singuliere de Dieu dans l'anatomie du corps humain. Assurance qu'elle doit nous donner pour tous les besoins corporels. Raison que Dieu a de nous laisser souffrir quelquefois.

(a) munir.

châtie ses enfans, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Grand motif de confiance pour nous. Tout ce que Dieu ne nous donne pas, ou ne nous est pas nécessaire, ou est remplacé par un plus grand bien.

Cherchez donc sa vérité & sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, & soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; & s'il ne vous est pas donné, donc il n'étoit pas nécessaire. O consolation des fideles! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de miseres qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées & tous les Etats renversés, mon établissement est certain; & je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste & modérée; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidele.

Degrés merveilleux par lesquels Dieu nous conduit insensiblement à la perfection du dé-

Admirez, ô enfans de Dieu, la conduite de votre pere, je ne me lasse point de vous en parler, & cette vérité est trop belle pour croire que vous vous lassiez de l'entendre. Voyez les

s merveilleux par lesquels il vous
uit insensiblement à cette haute
uillité d'ame que nul (*a*) accident
ortune ne puisse ébranler. Il voit
esirs épanchés dans le soin des
superflus, il les restreint premie-
nt dans le nécessaire. Ah que de
retranchés, que d'inquiétudes
es! Qu'il est aisé de se contenter
u'on se réduit simplement à ce
a nature demande! elle est si so-
é si tempérée. Etant réduit à ce
saire, il nous montre quelque
de plus nécessaire, son royau-
sa vie, sa félicité; il détourne
e moyen notre esprit de cette
application qui nous inquiete
la conservation de cette vie.
faites pas, dit-il, un soin capital,
dez-la comme un accessoire, &
ez au bien immuable que je vous
ne: *Quærite primùm regnum Dei.*
nous ayant menés à ce point,
ayant ouvert le chemin à ce royau-
le félicité, il rompt (*b*) en un mo-
t toutes nos chaînes, il termine
s nos craintes. « Ne craignez pas,

tachement & à cette haute tranquillité d'ame que nul accident ne peut ébranler.

Luc. XII, 32.

effort. (*b*) tout-à-coup.

» ne craignez pas, petit troupeau ; » parce qu'il a plu à votre Pere céleste » de vous donner le royaume ». Vendez tout, ne vous laissez rien, persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une » chose qui soit nécessaire » : *Porro unum est necessarium.* Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez tout, & n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection ; c'est ainsi qu'il nous ouvre peu-à-peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire & que j'ai apprise de saint Augustin, qui nous enseigne « Que cette vie même toute entiere doit être comptée » parmi les choses superflues par ceux » qui pensent qu'il y a pour eux une » autre vie ». *Etiam ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est.*

Luc. X, 42.

Serm. LXII, de verb. Evan. Matt. 8, t. V, p. 363.

Mépris que le fidele doit faire de sa vie & de toutes les choses de ce monde. Raisons qui l'y engagent.

Je vous ai appris, ames fidelles, à mépriser les biens superflus ; méprisez donc aussi votre vie ; car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avois qu'un héritage, on me l'a brûlé ; ah ! l'on m'ôte

le pain des mains. Mais j'en ai un autre aussi riche, (a) vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre ; j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis.* La perte de ce procès ôte le pain à vous & à vos enfans : courage, mon Frere, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Evangile à ceux qui ont faim de la justice ; ah! ils seront rassasiés éternellement. Lâche & incrédule, pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme ou par l'infidélité de ce faux ami ? Vous dites que vous n'avez plus de ressource, que votre fortune est ruinée de fond en comble, vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens, qu'il a plû à votre Pere de vous donner : *Compla-* II Cor. V, 1.

(a) je n'ai rien perdu.

Luc. XII, 32. *cuit Patri vestro dare vobis regnum.* Mes Freres, entendez-vous ces promesses ? Entendrai-je encore ces lâches paroles ? ah ! si je quitte ce (a) métier infame, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi vivre. Ecoutez Tertullien qui vous répond : « Eh quoi donc, mon » ami, est-il nécessaire que tu vives ? » Qu'as-tu affaire de Dieu, si tu ne te » regles que sur tes propres loix » ? *Non habeo aliud quo vivam ? Vivere ergò habes ? quid tibi cum Deo est à tuis legibus.* Sachez aujourd'hui, Chrétiens que c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela quel aveuglement de s'empresser pour le nécessaire ! Mais passons à l'autre partie & parlons de l'usage du superflu.

De Idolol. n. 5, p. 106.

SECOND POINT.

I Jean. II, 17. Soin qu'on doit avoir du superflu : comment il faut

« RECueillez les restes, dit le Fils » de Dieu, & ne souffrez pas » qu'ils se perdent » c'est-à-dire, re-

(a) commerce.

cueillez

cueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises; mais soyez soigneux de le conserver en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela je pourrois vous représenter, mes Freres, [que] « La figure de ce monde » passe & sa convoitise ». Donc tout ce que vous lui donnez, se passe avec elle; & donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. « Celui qui » dans le temps est si opulent, viendra » pauvre & vuide à l'éternité » : *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit.* Je pourrois encore ajouter [que] sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au-delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Ecriture : Dieu avoit marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne; tout ce que l'avidité entassoit au-dessus se trouvoit le matin changé en vers. Pour nous

le conserver, & comment on le dissipe en s'en servant pour satisfaire les desirs de la convoitise.

I Jean. II, 17.

S. Petr. Chrys. Serm. CXXV, de Villic. iniq.

Exod. XVI, 16, 19, 20.

apprendre, mes Freres, que (a) de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure, ce n'est pas amasser, mais perdre & dissiper entierement. En vain t'es-tu soulé à cette table; tu as pris, dit saint Chrysostôme, plus de pourriture, & non pas plus de substance ni plus d'aliment: la nature connoît ses bornes, & tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisoit pour te mettre à couvert; toute cette pompe que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature; tout cela est perdu pour elle; ce n'est plus qu'un amusement & un vain spectacle des yeux. Je laisse, Messieurs, toutes ces pensées, & voici à quoi je m'arrête.

In Epist. ad Hebr. cap. XII, Homil. XXIX, tom. XII, p. 276, 277.

Insatiable avidité de la convoitise: combien est perdu tout ce qu'on emploie à la contenter. *Prov. XXX, 16.*

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or telle est votre convoitise: c'est un gouffre toujours ouvert, « Qui ne dit jamais c'est assez »; plus vous jettez dedans, plus il se dilate; tout ce que vous lui donnez, ne fait qu'irriter ses desirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous

(a) qu'il y a une juste mesure que Dieu a établie à nos desirs.

ettez dans cet abyme ; il n'eſt rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puiſque jamais elle ne ſe contente. C'eſt ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, Meſſieurs, de me ſuivre pendant que je m'en vais vous repréſenter la prodigieuſe diſſipation que fait l'excès de nos convoitiſes.

Mépris qu'elle fait du néceſſaire. Nouvelles loix impoſées par une bienſéance imaginaire. Comment elle fait qu'on peut être pauvre ſans manquer de rien. Combien elle pervertit : droit uſage des choſes dans la maniere de s'habiller.

La premiere choſe qui nous fait connoître ſon avidité infinie, c'eſt qu'elle compte pour rien tout le néceſſaire. Cela eſt trop commun & par conſéquent ne la touche pas. Il eſt venu dans le monde une certaine bienſéance imaginaire qui nous a impoſé de nouvelles loix, qui nous a fait de nouvelles néceſſités, que la nature ne connoiſſoit pas. De-là, Meſſieurs, il eſt arrivé, le croirez-vous, ſi je vous le dis ? ô déréglement des choſes humaines ! de-là, dis-je, il eſt arrivé qu'on peut être pauvre ſans manquer de rien. Je n'ai ni faim ni ſoif, je ſuis chauffé & vêtu, & avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienſéance a trouvé que la nature qui d'elle-même eſt ſobre & modeſte, n'avoit pas le ſentiment aſſez délicat ; elle a raffiné

par-dessus son goût ; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, & que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse & au luxe ; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, & ses sentimens la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Extravagance des femmes dans leurs habillemens. *De Pallio, n. 5, p. 137.*

Peut-on vous demander, Mesdames ? *Conscientiam tuam perrogabo ;* « Oui je vous le demande, dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez » le premier, que vous soyez serrées » ou vêtues, que vous soyez chargées » ou couvertes ». *Conscientiam tuam perrogabo, quid te priùs in toga sentias indutum, an-ne onustum ?* Quel le extravagance, dit le même auteur de s'habiller d'un fardeau ! *Homines sarcinâ vestire :* & d'accabler le corp le faire gémir sous le poids que lui i

Ibid.

une propreté affectée, afin de
ter la curiosité. Je m'étonnerois
excès, si ses emportemens n'al-
bien plus loin.

vous ai dit, Messieurs, que la
oitise raffine sur la nature, cela
rien pour elle, elle va tous les
se subtilisant elle-même, & raffi-
sur sa propre délicatesse. Tout ce
le voit de rare, elle le desire, &
argne rien pour l'avoir; aussi-tôt
lle le possede, elle le méprise &
'abandonne à d'autres desirs. Aus-
que l'on voit paroître quelque
étrangere, tout le monde s'em-
tout le monde y court. Quand
in des marchands, ou l'adresse
ouvriers l'a rendu commun, on
veut plus, parce qu'il n'est plus
il n'est plus beau, parce qu'il
plus cher. C'est pourquoi, dit
ullien, voici une belle parole : la
sité immodérée augmente sans
re le prix des choses pour (a) s'ex-
elle-même : *Pretia rebus inflam-
it ut se quoque accenderet.* C'est-
e elle y met la cherté par l'em-

Comment la convoitise va tous les jours se subtilisant elle-même, & rafinant sur sa propre délicatesse : ses desirs toujours nouveaux, toujours insatiables.

De cult. fœm. lib. I, n. 8, p. 174.

(a) s'enflammer.

pressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, & commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne sera-tu rempli? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abymes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches! Mes Freres, n'attendez pas qu'elle se contente; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage; comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre & par le haut goût; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux desirs. De cette sorte elle s'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond; & j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

Pourquoi Dieu nous a appellés au christianisme. De quelle maniere les Chrétiens devroient vivre.

Tels sont les excès de la convoitise qui dissipe non-seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, Chré-

tiens, un beau mot de Tertullien : *Castigando & castrando sæculo erudimur à Domino* : Dieu nous a appellés au christianisme, pourquoi? pour modérer les excès du siecle & retrancher ses superfluités. C'est pourquoi dès le premier pas il nous fait renoncer aux pompes du monde; (*a*) il nous apprend que nous sommes morts & ensevelis avec Jesus-Christ. Donc loin de nous tout ce qui éclate : Dieu veut (*b*) que nous soyons (*c*) revêtus comme d'un deuil spirituel par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes Freres, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les Chrétiens devroient vivre; telle est, Messieurs, leur vocation : *Castigando sæculo.*

De cultu fœm. lib. II, n. 9, p. 179.

Mais, ô désordre de nos mœurs! ô simplicité mal observée! qui de nous fait à Dieu cette priere dans l'esprit du christianisme : Seigneur, donnez-moi

Desordre de nos mœurs à l'égard du nécessaire. Excès du luxe.

(*a*) nous ensevelissant dans le Baptême comme morts avec Jesus-Christ. (*b*) il faut. (*c*) nous devons par conséquent être revêtus comme des morts d'une espece de.

dont on fait parade jusques dans l'Eglise.

du pain, accordez-moi le nécessaire? Les levres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! sommes-nous réduits à cette misere? Eh bien! mes Freres, je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité & encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes; que l'excès vous soit devenu nécessaire; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, & que vous osiez après cela demander du pain, & le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent; que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si peu qu'on fait parade du luxe jusques dans l'Eglise, & qu'on le mene en triomphe aux yeux de Dieu même.

Comment on profane tous les jours la sainteté de la maison de Dieu. De quelle manie-

Temple auguste, sacrés autels, & vous Hostie que l'on y immole, Mysteres adorables que l'on y célebre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne dis pas la vérité. On profane tous

les jours votre sainteté, en (a) faisant triompher la pompe du monde jusques dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples : *Sanctimonia & magnificentia in sanctificatione ejus.* Elle sied bien sur les autels; elle sied bien sur les vases & sur les ornemens sacrés; elle sied bien dans la structure de l'édifice; & c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même, *Circumornatæ ut similitudo templi;* que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée; que vous vouliez paroître avec pompe dans un lieu où Jesus-Christ se cache sous des especes si viles; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous & les yeux & les attentions que Jesus-Christ présent nous demande; que pendant que l'on y célebre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement

re la magnificence sied bien dans les temples. Insulte toute visible que les mondains font à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mysteres, par leurs parures, leurs indécences, leurs intentions perverses.

Ps. XCV, 6.
Ps. CXLIII, 14.

(a) introduisant.

dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'ames, mais combien vos regards en peuvent perdre : n'est-ce pas une indignité insupportable ? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mysteres ?

Capacité bornée de l'ame pour contenir les objets : perte de tout ce qu'elle prend au-delà. Mains des pauvres, lieu où tout se conserve. Superflu, fonds des pauvres : compte qu'ils en demanderont aux riches.

Donc, mes Freres, considérant attentivement aujourd'hui à quels désordemens nous emportent la curiosité & le luxe, résolvons avant que de sortir d'ici de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.* L'ame n'a de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne : Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure ; ce qui est au-delà, *Superfluit*, s'écoule par-dessus & se perd, comme dans un vaisseau [trop plein]. Mettez-le dans les mains des pauvres ; parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophylacium Christi* ; « La » main des pauvres, dit saint Pierre » Chrysologue, c'est le coffre de » Dieu », c'est où il reçoit son trésor ce que vous y mettez, Dieu le tie

S. Petr. Chrysol. Serm. VIII, de Jejun. & Eleemos.

éternellement sous sa garde, & il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de-là tout est perdu; & plût à Dieu, mes Freres, plût à Dieu qu'il ne fût que perdu! Il faut en rendre compte: les pauvres s'éleveront contre vous pour vous demander compte de leur revenu dissipé: vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avoit assigné leur vie; ce fonds c'étoit votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisoit pas, & toute cette dépense m'étoit nécessaire. J'avois la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion; mais la foible justification, puisqu'elle-même sera condamnée! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne le connoît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité: *Nescit cupiditas ubi finitur necessitas*: parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi vous ne deviez pas suivre ses conseils; vous deviez

Condamnation des mauvaises excuses qu'ils emploieront pour justifier l'abus qu'ils en auront fait. Convoitise, mauvais juge du superflu: pourquoi. Sur quel pied la dépense leur sera allouée au jugement de Dieu.

Cont. Jul. l. IV, c. XIV, t. X, p. 618.

vous retenir dans les bornes d'une juste modération & d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves & aux gémissemens des orphelins qui crient contre vous; rendez compte de votre dépense qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les regles de la modestie & de la simplicité chrétienne que vous aviez professée dans le saint Baptême.

Inutilité des mauvais exemples qu'ils allégueront.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement : il falloit donc le dépenser de même. [Il ne suffisoit pas de ne] point [faire] de rapines : « Vous » avez tué ceux que vous n'avez pas » assistés » : *Occidisti quia non pavisti.* Mais ceux-ci faisoient de la sorte : aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait & tremblent avec vous devant le Juge. Jusques à quand m'alléguerez-vous de mauvais exemples? Ah! qu'il est nécessaire d'y bien penser! prenez garde, Messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore

Lactan. Divin. Instit. l. VI, cap. XI, t. I, p. 463. Edit. Lengl. Dufren.

ez de temps pour parler de la gran-
ur extraordinaire. Tranchons ce dis-
urs en un mot pour dégager notre
role.

TROISIEME POINT.

J'Ai encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour ré-
er les sentimens des Chrétiens sur
sujet de la grandeur. J'ai appris l'une
saint Augustin, & l'autre du grand
pe saint Léon; & toutes deux sont
ées de leurs Epîtres. Pour ne vous
e point ennuyeux, je vous les rap-
terai simplement sans ajouter que
t peu de choses aux paroles de ces
x grands hommes, seulement pour
faire entendre le sens; je laisserai à
s dévotions de le méditer à votre
sir. Saint Augustin, mes Freres,
ns son Epître, instruisant la veuve
nte Probe, cette illustre Dame Ro-
aine, de quelle sorte les Chrétiens
uvoient desirer pour eux ou pour
urs enfans les charges & les dignités
siecle, le décide par cette belle dis-
ction. Si on les desire non pour el-
-mêmes, mais pour faire du bien

Condition nécessaire pour desirer légitimement les charges & les dignités du siecle. Dans quel cas ce desir n'est pas permis.

aux autres qui sont soumis à notre pouvoir, *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis*, ce desir peut être permis : que si c'est pour contenter leur ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des Chrétiens : *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque superfluam, vel etiam noxiam vanitatis, non decet.*

Ep. CXXX, tom. II, pag. 386.

Comment la modération chrétienne travaille à ramener les choses à leur premiere institution. Deux choses à distinguer dans les dignités : quel est le bien véritable qui s'y trouve. Fin de la grandeur humaine. Pourquoi Jesus-Christ refuse la royauté qu'on lui présente.

La raison en un mot, mes Freres, c'est que c'est une regle (*a*) certaine & admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur premiere institution, en coupant & retranchant de toutes parts ce que la vanité y ajoute : la raison, c'est que le Christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, & le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités, la pompe & le pouvoir de faire du bien. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable, parce que selon le même saint Augustin au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or faire du bien aux autres nous rend

(*a*) du Christianisme.

meilleurs, non la pompe qui au contraire nous rend pires par la vanité, & c'est la véritable institution de la grandeur. Car étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettroit pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'étoit pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre, ou bien comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jesus-Christ dans notre Evangile refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette royauté n'étoit pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de Roi & vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est-là qu'il sauve le monde; & il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, Chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de ce

De quelle sorte il est permis d'aspirer aux honneurs du monde : par quels degrés on doit

y élever. Comment il faut savoir se contenir dans ses bornes.

qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de grand & de solide, qui est le pouvoir & l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez à la bonne heure avec la bénédiction de Dieu & des hommes. Mais s'il est vrai ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble & si chrétienne; allez-y par des degrés (a) convenables; élevez-vous par les voies de la vertu & non par des pratiques basses & honteuses. Que ce ne soit point l'ambition, mais la charité qui vous mene, parce que l'ambition tourne tout à soi, & qu'il n'y a que la charité qui regarde sincerement le bien des autres. C'est la premiere maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public: Que si [pour] le malheur du siecle ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élevent pas, qu'ils apprennent de sanit Léon non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes; c'est la seconde maxime: *Intra*

(a) qui lui conviennent.

fines proprios atque legitimos, prout quis voluerit, in latitudine se caritatis exerceat; « Que chacun en se tenant dans ses limites s'exerce de tout son pouvoir dans la vaste étendue de la charité ».

Ep. LXXX, ad Anat. cap. IV, p. 600. Edit. in 4.

Ne te persuade pas, Chrétien, que pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatans tu demeures sans occupation & sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; ta condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, & son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? éleve-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considere tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics & particuliers: joins-toi aux fideles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération, mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois de la charité qui sont infinis, & ne porte jamais ton ambition à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne s'y appelle. [Imite] l'exemple de

Etendue infinie des emplois que la charité nous présente pour exercer notre zele. Exemple de Néhémias. Dans quel esprit le Chrétien doit regarder la puissance.

Néhémias, [qui ne desire & ne sollicite l'autorité du commandement, que pour rétablir le Temple, relever les murs de Jérusalem, & « Procurer » le bien des enfans d'Israel »: *Qui quæreret prosperitatem filiorum Israel.* Ensorte que tu puisses dire comme lui à la fin de ton administration: « O » mon Dieu, souvenez-vous de moi » pour me faire miséricorde, selon » tout le bien que j'ai fait à ce peuple »: *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundùm omnia quæ feci populo huic*]. Je ne crains point, mes Freres, de vous assurer en la verité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en Chrétien.

Esdr. lib. II, cap. II. 10.

Ibid. c. V, 19.

Etrange désolation du Christianisme dans la maniere dont on considere la grandeur. Excès des désordres qui regnent dans le siecle sur ce point: combien il est vainement superbe. Ravilissement de la

Et cependant, ô mœurs dépravées! ô étrange désolation du christianisme! nul ne les regarde en cet esprit; on ne songe qu'à la vanité & à la pompe. Parlez, parlez, Messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siecle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée? quelle condition n'a pas oublié ses bornes? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avoit reçus de ses ancê-

on s'est servi de l'occasion des publiques pour multiplier sans dignités. Qui n'a pas pu avoir leur, a voulu néanmoins la faire; & cette superbe ostenta- grandeur a mis une telle con- dans tous les ordres, qu'on ne plus y faire de discernement; un juste retour la grandeur s'est ent étendue qu'elle s'est enfin O siecle stérile en vertu, mag- seulement en titres! Saint stôme a dit, & il a dit vrai; marque que l'on n'a pas en soi leur, c'est lorsqu'on la cherche soi dans des ornemens exté- Donc, ô siecle vainement su- je le dis avec assurance, & la té le saura bien dire, que pour tre ton peu de valeur, & tes tes balustres, & tes couron- tes manteaux, & tes titres, & biries, & les autres ornemens vanité, sont des preuves trop incantes.

grandeur par son extension même. Marque que l'on n'a pas la grandeur en soi.

In Matth. Hom. IV, t. VII, p. 65, 66.

Je j'entends quelqu'un qui me se moque de ces fantaisies & ces titres chimériques; que il appuie sa famille sur des son-

Fortune éclatante représentée dans le prophete Ezéchiel.

demens plus certains, sur des charges puissantes & sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Ecoute, ô homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siecles futurs les précautions de ta prudence, voici Dieu qui te va parler, & qui va confondre tes vaines pensées sous la figure d'un arbre par la bouche de son Prophete Ezéchiel. « Assur, dit ce Prophete, s'est » élevé comme un grand arbre, com- » me les cedres du Liban »; le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance, les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits & il suçoit de son côté le sang du peuple. « C'est pour- » quoi il s'est élevé, superbe en sa hau- » teur, beau en sa verdure, étendu en » ses branches, fertile en ses rejettons »,
XXXI, 3. *Pulcher ramis, & frondibus numerosus excelsusque altitudine, & inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus.* « Les oiseaux faisoient leurs » nids sur ses branches » ; les familles de ses domestiques. « Les peuples se » mettoient à couvert sous son om- » bre », un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les cedres

ni les pins ne l'égaloient pas, les arbres les plus hauts du jardin portoient envie à sa grandeur »; c'est-à-dire les Grands de la Cour ne l'égaloient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus.... Æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei.... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cæli... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum.* Ibid. 8. 9. 6.

Sa ruine & sa décadence. Orgueil, principe de sa chûte : comment elle s'opere : étonnement de ceux qui en sont témoins.

Voilà une grande fortune, un siecle n'en voit pas deux de semblables; mais voyez sa ruine & sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, & qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, & que son cœur s'est enflé dans sa hauteur »; *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, & elevatum est cor ejus in altitudine sua*; pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup & je le porterai par terre; il viendra une disgrace & il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chûte : *Projicient eum super montes*; on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inu- Ibid. 10. 12.

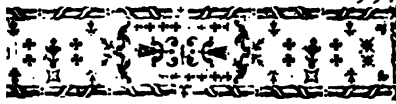
tile de la terre. « Tous ceux qui se re-
» posoient sous son ombre se retireront
» de lui » , de peur d'être accablés sous
Ibid. » sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, & relinquent eum.* Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins & laissera à des mineurs des affaires embronillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera sur son fils unique & le fruit de son travail passera en d'autres mains ; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un pere insensé qui se sera damné pour le laisser riche, & devant la troisieme génération le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les bran-
» ches de ce grand arbre se trouveront
Ibid. 12. » dans toutes les vallées » : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* : je veux dire ces terres & ces seigneuries qu'il avoit ramassées avec tant de soin se partageront en mille mains ; & ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules & regardant avec étonnement les restes de

te fortune délabrée : Est-ce-là que devoit aboutir toute cette pompe & cette grandeur formidable ? Est-ce-là ce grand fleuve qui devoit inonder toue la terre ? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours ?

Foiblesse de tous les moyens que les hommes prennent pour assurer leur fortune. Etrange aveuglement des enfans des hommes.

O homme, que penses-tu faire ? pourquoi te travailles-tu vainement sans savoir pour qui ? Mais je serai plus sage, & voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avoient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendu plus sages. La ruine & la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, & avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie ? Mais je regarde ma postérité que je veux laisser opulente : peut-être que ta postérité n'en jouira pas ? Mais peut-être aussi qu'elle en jouira : & tant de sueurs pour un peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non

pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré ; ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions & de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! O folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfans des hommes !



. SERMON
POUR
E IV. DIMANCHE
DE CARÊME.
PRÊCHÉ A LA COUR,
CONTRE L'AMBITION.

x choses nécessaires à la félicité. Déréglement de nos affections & corruption de nos gemens. Conduite que Dieu nous prescrit ln que nous devenions grands. Quelle est puissance que nous devons desirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambieux. Inconstance & malignité de la fortune. Etrange aveuglement des ambitieux : ur juste & déplorable confusion : inutilité leurs folles précautions.

s ergo cùm cognovisset, quia venturi essent ut perent eum & facerent eum regem, fugit iterum montem ipse solus.

s ayant connu que tout le peuple viendroit pour nlever & le faire Roi, s'enfuit à la montagne ut seul. *Jean. VI*, 15.

E reconnois Jesus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asyle contre les

Pourquoi Jesus-Christ devoit éviter les grandeurs hu-

maines : quelle est l'exaltation qu'il connoît.

honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venoit se charger d'opprobres, devoit éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connoît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'éleve à sa croix ; & comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il étoit de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinoit un trône.

Que nous marque sa fuite dans cette occasion : pour qui il appréhende l'élévation.

Cette fuite soudaine & précipitée de Jesus-Christ dans une montagne déserte où il veut si peu être découvert, que l'Evangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *Ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire ; & comme il est tout-puissant & ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, Messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

In Joan. Tract. XLIX, t. III, part. II, p. 617.

Que signifie le frémissement, le trouble de Jesus : son dessein en fuyant devant les grandeurs.

En effet, Chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin, c'est qu'il est indigné contre nos péchés ; lorsqu'il est troublé, dit le même Pere, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint & qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jesus-Christ voit dans sa préscience

combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs ; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre ; & nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du Chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la Cour ; & nous devons plus que jamais demander la grace du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

Devoir essentiel du Chrétien

C'Est vouloir en quelque sorte déserter la Cour que de combattre l'ambition qui est l'ame de ceux qui la suivent ; & il pourroit même sembler que c'est ravaler quelque chose de la majesté des Princes, que de décrier les présens de la fortune dont ils sont les dispensateurs. Mais les Souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu ; & bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les (*a*) honore

Disposition des Souverains pieux à l'égard de Dieu : comment on les honore sincerement.

Rien n'est digne de l'estime des Chrétiens dans leurs Cours.

Illusions & légeretés de la fortune.

(*a*) respecte, revere jamais plus profondément, que

jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, Chrétiens, de publier hautement dans une Cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des Chrétiens qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache (*a*) profonde à ce qui s'appelle fortune, & pour cela faisons deux choses. Faisons parler l'Evangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même: que l'Evangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légeretés; que l'Evangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous (*b*) convaincra

lorsqu'on ne les rabaisse qu'en les comparant avec Dieu.

(*a*) étrange, terrible. (*b*) fera voir ses inconstances; ou plutôt voyons l'un & l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui & que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore & flétrit son propre triomphe par son triste & misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines; & dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avoit jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien, & que

combien elle est accablante dans ses revers. Ainsi nous reconnoîtrons que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais encore quand elle demeure, elle est toujours méprisable : c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

J'Ai donc à faire voir dans ce premier Point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrois mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet ; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là

Sujet de ce premier point. Présent le plus cher & le plus précieux de la fortune.

non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable. Je commence par ses faveurs & je vous prie, Messieurs, de le bien entendre.

dont ils sont le plus jaloux, si petite que soit la part qu'elle leur en fait. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pouvoir ce que l'on veut, vouloir ce qu'il faut, deux choses absolument nécessaires pour nous rendre heureux : par quelle raison.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, & de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans (a) cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin au Livre treizieme de la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante ; que la félicité (b) demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut ; vouloir ce qu'il faut ; *Posse quod velit, velle quod oportet.* Le dernier est aussi nécessaire [que le premier]. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paroît évidemment par cette raison : car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite ; de même si vous

Cap. XIII, t. VIII, pag. 939.

(a) la recherche d'un si grand bien. (b) consiste en.

ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'eſt pas réglée ; & l'un & l'autre l'empêche d'être bienheureuſe, parce que ſi la volonté qui n'eſt pas contente eſt pauvre, auſſi la volonté qui n'eſt pas réglée eſt malade ; ce qui exclut néceſſairement la félicité, qui n'eſt pas moins la ſanté parfaite de la nature que l'affluence univerſelle du bien. Donc [il eſt] également néceſſaire de deſirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Pourquoi il eſt plus eſſentiel à la félicité véritable, d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puiſſance bien étendue.

Ajoutons, ſi vous le voulez, qu'il eſt encore ſans difficulté plus eſſentiel [de deſirer ce qu'il faut que de pouvoir ce que l'on deſire] ; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal juſques au principe. Lorſque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'eſt que vous en avez été empêché par une cauſe étrangere ; & lorſque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : ſi bien que le premier n'eſt tout au plus qu'un pur malheur, & le ſecond toujours une faute ; & en cela même que c'eſt une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'eſt ſans comparaiſon un plus

grand malheur ? Ainsi l'on ne peut nier sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Par quel déréglement nous rejettons la plus nécessaire de ces deux parties : combien ce mauvais choix nous rend plus misérables. Pourquoi le grand crédit des pécheurs est-il un fléau que Dieu leur envoie. Exemple de Pilate.

De Trin. l. XIII, cap. XIII, tom. VIII, p. 938.

Et c'est ici, Chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des déréglemens de nos affections & de la corruption de nos jugemens. Nous laissons la regle, dit saint Augustin, & nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous ? La félicité a deux parties, & nous croyons la posséder toute entiere, pendant que nous faisons une distraction violente de ces deux parties. Encore rejettons-nous la plus nécessaire ; & celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misere. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant ? Ne disions-nous pas Dimanche dernier, que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie ? Pourquoi ? sinon, Chrétiens,

qu'en (a) joignant l'exécution au mauvais desir, c'est donner le moyen à un malade de jetter du poison sur une plaie déja mortelle : c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déja les entrailles ? Le Fils de Dieu reconnoît que Pilate a reçu d'enhaut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice & la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté étoit corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglemens, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de desirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes & sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, Messieurs, nous Conduisez-nous

(a) leur accordant la facilité de contenter leurs mauvais desirs, c'est leur donner le moyen de mettre le venin dans la plaie ; & d'accroître par une nourriture contraire la malignité qui les dévore.

Le Sauveur enseigne sur ce point à ses serviteurs. Ordre merveilleux qu'il garde dans la distribution des deux parties de la félicité. Comment l'une nous sert d'exercice, & l'autre de récompense.

donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, & non par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à desirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs desirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté & la puissance, il les donne l'une & l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que desirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la premiere: *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit; sed ordo servandus est, quo prior est justitia.* Réglons donc notre volonté par l'amour de la

S. Aug. de Trin. l. XIII, c. XIII, tom. VIII, p. 938.

justice, & il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité toute entiere à contenter nos desirs.

Fragilité & foiblesse du pouvoir des hommes. Quel est le partage des hommes mortels.

Mais il est temps, Chrétiens, que nous fassions une application plus particuliere de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi, que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur que « Vous ne » savez ce que vous demandez ». Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « Figure du monde qui passe ». Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose: & que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force & de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce. La plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme; est-ce donc un si grand effort que de faire mourir

Matt. XX, 22.

I Cor. VII, 31.

un mortel, que de hâter de quelques momens le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, Chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où regne la mortalité: *Nam quanta potentia potest esse mortalium?* C'est une sage providence: & ainsi, dit saint Augustin, le partage des hommes mortels est d'observer la justice, la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité: *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur.*

S. Aug. de Trin. l. XIII, c. XI l. t. VIII, p. 38.

Ibid.

Combien peu ceux qui sentent d'une foi vive qu'ils sont étrangers sur la terre, desirent de gouverner ici-bas. Vraie maniere d'aspirer à la puissance.

Aspirons, Messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive, que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son regne advienne. Si c'est celui que nous appellons notre Pere, ne prétendons pas être tout-puissans avant que le regne de notre Pere soit arrivé; ce seroit un contretemps trop déraisonnable. Ainsi pour aspirer à la puis-

sance, attendons patiemment que son regne advienne; & contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le regne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Quelle est celle que nous devons desirer durant cette vie. Deux manieres dont on combat notre puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, Messieurs, quelle sorte de puissance nous devons desirer durant cette vie: puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu, puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes, ou plutôt dit saint Augustin, puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes: *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans... atque ut hæc veraciter possit, potentiam plane optet, atque appetat ut potens sit in se ipso, & miro modo adversùs se ipsum pro se ipso.* O puissance peu enviée! & toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier

Ibid. p. 939.

l'autorité même du commandement; & c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un & de l'autre dans une même maison.

Genes. XXXIX, 11. & suiv.

Exemple de l'une & de l'autre dans une même maison. Comment la puissance est liée plus fortement dans la femme de Putiphar, qu'elle ne l'est dans Joseph son esclave.

Joseph étoit esclave chez Putiphar, & la femme de ce Seigneur d'Egypte y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, & celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a porté un amour infame. Ah ! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avoit honte en son cœur de cette bassesse ; mais sa passion furieuse lui commandoit au-dedans comme à une esclave : appelle ce jeune homme, confesse ton foible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvoit conseiller de pis son plus cruel ennemi ? c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave.

Combien nous sommes peu touchés de ces tyrans qui captivent nos volontés.

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, & nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, & nous portons sans peine ces

fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; & nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison & la volonté qui commande. Eveille-toi, pauvre esclave, qui songe à sauver quelques soldats, & laisse prendre le roi prisonnier; & reconnois enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande & la véritable c'est de regner sur ses volontés.

Grande & véritable puissance.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, Chrétiens, du crédit & de la puissance que peut donner la fortune, & en voici la raison: c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des Grands de la terre: qu'est-ce qui grossit leur cœur, & qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au-dedans du cœur. Chacun a ses intérêts & ses passions, l'un sa

Pourquoi celui qui sait goûter le bonheur de regner sur ses volontés, ne se soucie guere du crédit & de la puissance que peut donner la fortune.

Triste condition des Grands de la terre.

vengeance, [l'autre] son ambition, son avarice; & pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé pour se faire des créatures de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas.*

S. Aug. Ep. CCXX, ad Bonif. t. II, p. 813.

Malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine: vices qu'elle a répandus dans nos cœurs. Comment le meilleur moyen de les réprimer est de leur ôter le pouvoir.

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets & imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés & enveloppés en cent replis tortueux, & ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin qui l'avoit bien compris, en l'une de ses Epîtres à Macedonius, si je ne me trompe, que pour « Guérir la volonté il faut réprimer la » puissance »: *Frænatur facultas ... ut sanetur voluntas.* Eh quoi donc!

Ad Maced. Ep. CLIII, t. II, p. 530.

des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret: on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire, on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses desirs. On le fait premierement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement & de bonne-foi, & on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Raison qui montre que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables. Combien la fortune est

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions (a) indomptables? Nous sommes des enfans qui avons besoin d'un tuteur sévere, la difficulté ou la crainte. Si on leve ces empêchemens, nos inclina-

(a) irrémédiables.

trompeuse. Exemples qui prouvent les désordres qui naissent de la grande puissance.

tions corrompues commencent à se remuer & à se produire, & oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée ; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivoient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah ! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, Chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque bien-loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvois vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelqu'autre monstre dans les Histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, & à proportion ce qui en approche. C'est-là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, & se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De-là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des rafinemens de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, Chrétiens ? la grande puissance féconde en cri-

mes, la licence mere de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois, (a) c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la

Pourquoi le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois. Dangers de la puissance. Qui est seul maître de ses volontés.

(a) *Fugit iterùm in montem.* C'est qu'il sait que la puissance est le principe de l'égarement : *Novit figmentum nostrum :* " Il connoît notre fragilité ". Il sait qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; l'expérience nous l'apprend assez, mais on n'écoute point cette expérience : [ainsi on en] voit d'autres se prendre de vin; on reconnoît la force de cette liqueur, mais on s'imagine toujours qu'on aura la tête plus forte. Celui-là sera le maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses desirs, & être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune. *Joan. VI, 15. Ps. CII, 14.*

Mais écoutons, Chrétiens, ce que disent ici les ambitieux; Je me modérerai : & comment? ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiete & remuante? comme si nous nous gouvernions par raison & non par humeur, ou comme si l'ambition n'étoit pas sans comparaison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde. Il faut se distinguer par quelque moyen : il leur semble que c'est la marque de peu de mérite de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, & forcent la destinée. Les exemples les inquietent.

Donnons quelque conseil aux Grands de la terre. Que leur condition est périlleuse! ce que c'est que d'agir par humeur & non par raison! c'est ce qui

perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses desirs, & être assez désabusé des choses humaines;

---

cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure. Et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions.

S. Chrys. Homil. XL, in Matt. t. VII, p. 442 & seq. Tel qu'est le péril d'un homme qui ayant épousé une femme d'une rare & ravissante beauté, seroit obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur, & même de ne la regarder qu'avec réserve; vous ne comprenez que trop son péril: autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités. Il y en a néanmoins [qui le font], Dieu prête de ses serviteurs à l'ordre du siecle. Que seront-ils, Chrétiens? il ne faut pas se permettre toutes choses; qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu; qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel. [Qu'ils imitent la conduite d'Esther, qui disoit à Dieu]; " Vous savez Seigneur que je hais la gloire „ des injustes... vous savez la nécessité où je me „ trouve, & qu'aux jours où je parois dans la mag„ nificence & dans l'éclat, j'ai en abomination „ la marque superbe de ma gloire, que je porte sur „ ma tête; que je la déteste comme un linge souillé „ & qui fait horreur; que je ne la porte point dans „ les jouts de mon silence; que je n'ai point mangé „ à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du „ Roi... & que depuis le temps que j'ai été ame„ née en ce palais jusqu'aujourd'hui, jamais votre „ servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Sei„ gneur Dieu d'Israel „: *Et nosti quia oderim gloriam iniquorum... tu scis necessitatem meam quod abominor signum superbiæ quod est super caput*

Esth. 14. 15. 16.

pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mauvaises raisons qu'opposent les ambitieux. Quel est le discernement auquel doit aspirer une ambition chrétienne. Inutilité des

Mais écoutons, Chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de foiblesse de demeurer dans le commun: les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe & forcent les destinées. Les exemples de

---

meum in diebus ostentationis meæ... & quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium Regis... & nunquam lætata sit ancilla tua... nisi in te, Deus Israel. 17. 18.

Mais pour cela que faire? elle évite ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut éviter elle en éloigne son cœur; elle fuit les délicatesses exquises & plus que royales de la table du favori, & pour la table du Roi, elle ne pouvoit l'éviter étant son épouse; mais elle détourne son cœur, & au milieu de ses délices royales, elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israel. [Il faut] s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne leve point la tête par quelque endroit. "Seigneur, disoit le Prophete Roi, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, & mes yeux ne se sont point élevés,: *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* [Il nous marque tous les degrés de l'orgueil]. Enflure du cœur, les yeux élevés, se méconnoître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur: *Ambulavi in magnis*; des desseins d'emportement: *Neque in mirabilibus super me.* Et enfin il la déracine: "Vous savez, Seigneur, que j'ai eu d'humbles sentimens de moi-même; mon ame qui s'appuye entierement sur vous, est semblable à un enfant nouvellement sevré, qui se repose uniquement sur sa mere: *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam; sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea.* Ps. CXXX. 1.

efforts qu'on fait pour se distinguer sur la terre.

ceux qui s'avancent, semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; & c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrois combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner (*a*). Je pourrois vous représenter que c'est ici un siecle de confusion où toutes choses sont mêlées, qu'il y a un jour arrêté à la fin des siecles pour séparer les bons d'avec les mauvais, & que c'est à ce grand & éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrois ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient

(*a*) Contre le discernement. 1°. Dieu a réservé un jour pour cela. 2°. Quel discernement qui aboutit à la mort. 3°. Par quels moyens. Sera-ce par la vertu? *Ecce tu vulneratus es sicut & nos ... nostrî similis effectus es.* *Is. XIV, 10.*

Si vous saviez ce que c'est que le mystere du discernement & les jugemens de Dieu sur la plupart de ceux qu'il discerne de la sorte, vous ne souhaiteriez pas d'être discernés de la sorte : " Il en discerne pour ,, l'ornement du siecle présent ,, : *Ordinem sæculi præsentis exornat.* Auguste, César, les Antonins, tant d'autres discernés dans le siecle, non discernés de la masse damnée : discernement que le Chrétien doit desirer. Ici un siecle de confusion; biens & maux mêlés : il y aura des biens que les méchans ne goûteront pas. *S. Aug. cont. Jul. lib. V, t. X, p. 636.*

bientôt arracher de ces places éminentes pour nous abymer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus foibles se riant de votre pompe d'un jour & de votre discernement imaginaire, vous diront avec le Prophete : O homme puissant & superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « Vous voilà blessé comme nous, & » vous êtes fait semblables à nous » : *Et tu vulneratus es sicut & nos, nostrî similis effectus es.* *Is XIV, 10.*

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces ames ambitieuses, par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, » disent les impies, le juste dans nos » pieges, parce qu'il nous est incom- » mode » : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis.* L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédiens, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec ni de moins flexible; & il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est

Iniquité des moyens que l'injuste prend pour s'avancer. Combien l'homme droit en trouve peu qui lui conviennent. De quelle maniere il est traité. *Sap. II, 11.*

regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entierement inutile. Ainsi étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, & aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui fait remuer les intérêts & les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt:* « Ils ont cherché à se » fortifier sur la terre, parce qu'ils ne » font que passer d'un crime à un au- » tre ». [Le vice fait couvrir] une médisance secretement semée par une calomnie encore plus ingénieuse, une premiere injustice par une corruption: il enveloppe la vérité dans des embarras infinis, il a l'art de faire taire & parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Jerem. IX, 3.

Limites étroites dans lesquelles la vertu est enfermée. Parallele entre sa maniere de pro-

Que fera ici la vertu avec sa froide & impuissante médiocrité? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié

moitié des moyens, j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, & c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; & le vice qui met tout en œuvre est plus actif, plus pressant, plus prompt, & ensuite il réussit mieux que la vertu qui ne sort point de ses regles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi vous vous ennuirez d'une si grande lenteur, peu-à-peu votre vertu se relâchera, & après elle abandonnera tout-à-fait sa premiere régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout-à-coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légeres inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché, & il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs & aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, & sur-tout que le desir de faire du bien

céder & celle du vice. Dangers qu'elle ne se relâche de sa premiere régularité. Motifs qui devroient déterminer l'homme vertueux à renoncer à l'ambition. Desirs de faire du bien, appât ordinaire des ambitieux: funestes effets qui en résultent.

ne vous faſſe pas deſirer une condition plus relevée. C'eſt l'appât ordinaire des ambitieux ; ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent ſéveres cenſeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux deſſeins ils méditent ! que de ſages conſeils pour l'Etat ! que de grands ſentimens pour l'Egliſe ! que de ſaints réglemens pour un Dioceſe ! Au milieu de ces deſſeins charitables & de ces penſées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent inſenſiblement l'eſprit du ſiecle : & puis quand ils ſont arrivés au but, il faut attendre les occaſions qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainſi parler, & qui enfin n'arrivent jamais. Ainſi périſſent tous ces beaux deſſeins, & s'évanouiſſent comme un ſonge toutes ces grandes penſées.

Comment on peut s'étendre bien loin, quoique dans des emplois bornés.

Par conſéquent, Chrétiens, ſans ſoupirer ardemment après une plus grande puiſſance, ſongeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de paſſer ſes bords ni d'inonder la campagne : en

coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre & de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentimens de bonté; & dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du Chrétien qui méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses & n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma derniere Partie.

SECOND POINT.

LA fortune trompeuse en toute autre chose, est du moins sincere en ceci qu'elle ne nous cache pas ses tromperies; au contraire elle les étale dans le plus grand jour, & outre ses légeretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeller toute sa force en la mémoire des hommes, & de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent pen-

En quoi la fortune n'est-elle pas trompeuse : de quelle maniere ses complaisances ne sont que des trahisons.

ſer que toutes les complaiſances de la fortune ne ſont pas des faveurs, mais des trahiſons, qu'elle ne nous donne que pour avoir priſe ſur nous, & que les biens que nous recevons de ſa main, ne ſont pas tant des préſens qu'elle nous fait, que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ſes captifs, aſſujettis aux retours fâcheux de ſa dure & malicieuſe puiſſance.

Comment cette vérité loin de détromper les ambitieux, ne ſert qu'à les engager davantage dans les périls de la fortune.

Cette vérité établie ſur tant d'expériences convaincantes, devroit détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; & c'eſt au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien ſolide & éternel ſur lequel le hazard ne domine pas, & de mépriſer par cette vue la fortune toujours changeante, la perſuaſion de ſon inconſtance fait qu'on ſe donne tout-à-fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile & entendu : la fortune l'a élevé bien haut, & dans cette élévation il ſe moque des petits eſprits qui donnent tout au dehors, & qui ſe repaiſſent de titres & d'une belle montre de grandeur ; il ſe croiroit peut-

être assez grand, s'il ne vouloit chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui il appuie sa famille sur des fondemens plus certains, sur des charges (*a*) considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques; aveugle & mal-avisé! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune, n'étoient pas encore de son ressort & de sa dépendance, & pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

Grande élévation de l'ambitieux décrite par le Prophete Ezéchiel.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Ecoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siecles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler, & qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son Prophete Ezéchiel: *Pulcher ramis, & frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, & inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus.* Assur, dit ce saint Prophete, s'est élevé comme un grand arbre, XXXI,

(*a*) essentielles.

comme les cedres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, & il suçoit de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejettons : les oiseaux faisoient leurs nids sur ses branches ; les familles de ses domestiques : les peuples se mettoient à couvert sous son ombre, un grand nombre de créatures & les grands & les petits étoient attachés à sa fortune : ni les cedres ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la Cour ne l'égaloient pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei.* Autant que ce grand arbre s'étoit poussé en haut, autant sembloit-il avoir jetté en bas de fortes & profondes racines.

Ibid. 8, 9.

Sa ruine & sa décadence dans le même Prophete: événemens qui l'operent. Etonnement de ceux qui en sont témoins.

Voilà une grande fortune, un siecle n'en voit pas beaucoup de semblables ; mais voyez sa ruine & sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, & qu'il a porté son faîte » jusqu'aux nues, & que son cœur s'est

» enflé dans sa hauteur; pour cela, » dit le Seigneur, je le couperai par la » racine; je l'abattrai d'un grand coup » & le porterai par terre : il viendra » une disgrace & il ne pourra plus se » soutenir, il tombera d'une grande » chûte. Tous ceux qui se reposoient » sous son ombre se retireront de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine »: *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, & relinquent eum.* « Cependant on le verra couché tout de » son long sur la montagne, fardeau » inutile de la terre » : *Projicient eum super montes*; ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, & laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, & le fruit de son travail passera en des mains étrangeres; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera (*a*) perdu pour le (*b*) laisser riche :

Ibid. 12.

(*a*) damné. (*b*) faire.

& devant la troisieme génération, le mauvais ménage & les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les » branches de ce grand arbre se ver» ront rompues dans toutes les val» lées » : *In cunctis convallibus corruent rami ejus* : je veux dire, ces terres & ces Seigneuries qu'il avoit ramassées comme une province avec tant de soin & de travail, se partageront en plusieurs mains, & tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, & regardant avec étonnement les restes de cette fortune (*a*) ruinée; Est-ce-là que devoit aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce-là ce grand arbre dont l'ombre couvroit toute la terre? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce-là ce fleuve impétueux qui sembloit devoir inonder toute la terre? je n'apperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire? & pourquoi te travailles-tu vainement?

Ibid.

Folles précautions de l'ambitieux.

Mais je saurai bien m'affermir & profiter de l'exemple des autres; j'étu-

(*a*) délabrée.

dierai le défaut de leur politique & le foible de leur conduite, & c'est-là que j'apporterai le remede. Folle précaution; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précedent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événemens trop (*a*) bizarres, & les pertes & les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénetre de l'autre, elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en-bas, un coup de foudre [frappe] par en-haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi, pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité & mon nom : mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira : & tant de sueurs & tant de travaux, & tant de crimes, & tant d'injustices, sans pouvoir jamais (*b*) arracher de la fortune à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré

Incertitude de toutes ses espérances: qu'est-ce qu'il y a d'assuré pour lui. Tristes suites de sa fortune.

(*a*) rapides, secrets. (*b*) tirer.

pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions & de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfans des hommes!

Terme où les desseins de l'homme doivent s'étendre. Son desir avide de l'éternité : combien le salut en dépend. Erreur dans laquelle les hommes tombent en attachant ce desir à ce qu'ils aiment. En qui seul se trouve l'éternité.

Chrétiens, méditez ces choses; Chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide & la consistance. Oui l'homme doit s'affermir, il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie; qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet il tâche autant qu'il peut que le fruit de son travail n'ait point de fin: il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche autant qu'il lui est possi-

ble, de faire voir aux ſiecles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'eſprit de l'homme un deſir avide de l'éternité; ſi on le ſait appliquer, c'eſt notre ſalut. Mais voici l'erreur, c'eſt que l'homme l'attache à ce qu'il aime : s'il aime les biens périſſables, il y médite quelque choſe d'éternel; c'eſt pourquoi il cherche de tous côtés des ſoutiens à cet édifice caduc, ſoutiens auſſi caducs que l'édifice même qui lui paroît chancelant. O homme, déſabuſe-toi : ſi tu aimes l'éternité, cherche-la donc elle-même, & ne crois pas pouvoir appliquer ſa conſiſtance inébranlable à cette eau qui paſſe & à ce ſable mouvant. O Eternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt ô Eternité, tu es Dieu même; c'eſt-là que je veux chercher mon appui, mon établiſſement, ma fortune, mon repos aſſuré en cette vie & en l'autre. *Amen.*

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

A quoi les Grands de la terre sont obligés de penser dès leur jeunesse la plus vigoureuse.

O folie ! ô illusion ! étrange aveuglement des enfans des hommes ! Chrétiens, méditons ces choses ; pensons aux inconstances, aux légeretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changemens ? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse ils doivent penser à la derniere heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit : » Vous êtes des Dieux, & vous êtes » tous enfans du Très-haut » ; ce sont les paroles de David, paroles grandes & magnifiques : toutefois écoutez la suite : Mais ô Dieux de chair & de sang, ô Dieux de terre & de poussiere, « Vous mourrez comme des hom- » mes », & toute votre grandeur tombera par terre : *Verumtamen si-*

Ps. LXXX. 6.

Ibid. 7.

cut homines moriemini. Songez donc, ô Grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, & ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivans, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente ni plus avant imprimée que les Rois; car comment pourroient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente & si expresse? Le Prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement: il voit qu'il ne fait que remuer les [yeux], & qu'aussi-tôt tout se remue d'une extrêmité du Royaume à l'autre: & combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active? Il perce les intrigues les plus cachées; les oiseaux du ciel lui rapportent tout; il a même reçu de Dieu par l'usage des affaires une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine; *Divinatio in labiis Regis*; & quand il a pénétré les trames les plus secretes, avec ses mains longues & étendues il va prendre ses

Combien les Rois doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu présente. Image expresse qu'ils en portent toujours en eux-mêmes. Justes conséquences qu'ils doivent tirer de ce qu'ils sentent.

Eccl. X, 20.

Prov. XVI, 10.

ennemis aux extrêmités du monde, & les déterre, pour ainsi dire, du fond des abymes, où ils cherchoient un vain asyle. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue & les mains de Dieu sont inévitables ?

Leçon perpétuelle de ce qu'ils doivent à leur Dieu, dans la soumission de leurs peuples, & dans les hommages qu'ils en exigent. Respect que les Princes doivent porter à leur puissance : usage qu'ils sont tenus d'en faire.

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir non-seulement « Pour la crainte, mais encore pour » la conscience », comme dit l'Apôtre ; quand il voit qu'on doit immoler & sa fortune & sa vie pour sa gloire & pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant & éternel ? C'est-là qu'il doit reconnoître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets ; c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu à son Souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des Empereurs, leur adresse ces belles paroles : « O Princes, res- » pectez votre pourpre, révérez votre » propre puissance, & ne l'employez » jamais contre Dieu qui vous l'a don-

Rom. XIII, 5.

Orat. XXVII, t. I, p. 471.

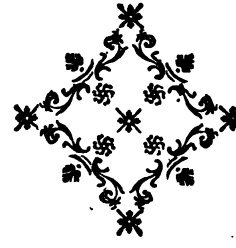
» née. Connoissez le grand mystere de
» Dieu en vos personnes : les choses
» hautes sont à lui seul ; il partage
» avec vous les inférieures : soyez donc
» les sujets de Dieu, & soyez les Dieux
» de vos peuples ».

Ce sont les paroles de ce grand Saint que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand Monarque du monde. Sire, soyez le Dieu de vos peuples ; c'est-à-dire faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée, faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice, faites-nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux, & néanmoins il y compatit & il les soulage : ce grand Dieu n'a besoin de personne, & néanmoins il veut gagner tout le monde, & il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout, il voit tout, & néanmoins il veut que tout le monde lui parle ; il écoute tout, & il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice. Voilà le modele des Rois ; tous les autres sont défectueux, & on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit

Beau modele de la conduite des Rois à l'égard de leurs peuples, dans celle que Dieu tient à l'égard de ses créatures.

doit être imité en tout, autant que le porte la foibleſſe humaine. Nous béniſſons ce grand Dieu de ce que Votre Majeſté porte déja ſur elle-même une ſi noble empreinte de (*a*) lui-même, & nous le prions humblement d'accroître ſes dons ſans meſure dans le temps & dans l'éternité. *Amen.*

(*a*) ſa juſtice.



AUTRE EXORDE
POUR
LE IV DIMANCHE DE CARÊME.

Jesus ergo cùm cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum & facerent eum Regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jesus ayant connu que le peuple viendroit pour l'enlever & le faire Roi, s'enfuit encore à la montagne tout seul. *Jean. VI*, 15.

TOujours le silence & la solitude auront de grands charmes pour notre Sauveur; toujours la montagne & le désert donneront à cet Homme-Dieu une retraite agréable. Il ne peut oublier l'obscurité sainte de ses trente premieres années; & durant le cours des dernieres que le soin de notre salut l'oblige de rendre publiques, il dérobe tout le temps qu'il peut pour se retirer avec son Pere, & apprendre par son exemple à ses serviteurs, qu'il n'est rien de plus desirable à un Chré-

Charmes que le silence & la solitude ont pour notre Sauveur. Leçons qu'il donne à ses serviteurs, par son exemple. En quelle circonstance il cherche la retraite avec plus d'ardeur. Obligation de croire que toutes ses œuvres nous parlent, & que

outes ses actions nous instruisent.

tien que le repos de la vie privée. Mais quoiqu'il aime toujours la retraite, jamais il ne la cherche avec tant d'ardeur que lorsqu'on lui veut donner une gloire humaine. En effet c'est une chose digne de remarque que les saints Evangélistes nous disent souvent, qu' « Il se retiroit au désert » : *Secedebat in desertum* : qu' « Il alloit à la » montagne tout seul pour prier » ; *Abiit in montem orare* : qu' « Il y passoit même les nuits entieres » ; *Erat pernoctans in oratione Dei.* Mais qu'il se soit sauvé au désert ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part si je ne me trompe, que dans l'Evangile de cette journée. Et quelle cause, Messieurs, l'oblige à s'enfuir si soudainement? c'est que celui qui pénetre dans le fond des cœurs, avoit vu (*a*) dans celui des peuples qu'ils viendroient bientôt avec grand concours pour l'enlever & le faire Roi. Il a fui autrefois durant son enfance, pour éviter les persécutions d'un Roi tyran qui vouloit le sacrifier à son ambition & à une vaine jalousie : voici une nou-

Luc. V, 16.

Marc. VI, 46.

Luc. VI, 12.

(*a*) que les peuples s'assemblent pour, &c.

velle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite ; on veut lui-même (*a*) l'élever à la royauté : ne croyez pas qu'il l'endure. Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités & des soldats & des peuples ; mais aujourd'hui, Chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste & l'orgueil, pour éviter un si grand malheur, il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, & où il veut si peu être découvert qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *Fugit iterùm in montem ipse solus*. Si nous sommes persuadés qu'il est la Parole éternelle, nous devons croire aussi, ames saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué dans le livre de l'Idolatrie, qu'en fuyant ainsi le titre de Roi, lui qui savoit si bien ce qui étoit dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens

(*a*) le choisir pour Roi.

un parfait modele de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs & la puissance : *Si regem denique fieri, conscius sui regni refugit, plenissimè dedit formam suis, dirigendo omni fastigio & suggestu quàm dignitatis quàm potestatis.* C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matiere importante, après avoir imploré le secours d'en-haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

De Idolol. c. 18, p. 116.

Regle infaillible pour les Lettres Sacrées & les mysteres de Dieu, lorsqu'il s'y trouve quelque contrariété apparente. Dessein de Dieu, en l'ordonnant ainsi. Raisons qui la justifient.

C'Est une regle infaillible pour les Lettres Sacrées & les mysteres de Dieu, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du Fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas une contrariété mais un mystere. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret & quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse ; & il nous invite, mes Sœurs, à le rechercher sous sa conduite. Car comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, & que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion & la paix des choses les plus éloignées,

n voit assez, Chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent; & d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion & de la réconciliation universelle. Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour nous en ôter la connoissance, mais pour nous (a) inviter à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut nous la faire trouver avec plus de goût & l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'apprête, il l'assaisonne, il la rend plus douce: *Non obscuritate substracta, sed difficultate condita.* *In Ps. CIII. Serm. II, t. IV, p. 1144.*

Après avoir posé cette regle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les Livres Sacrés, remarquons maintenant, mes Sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnans. Combien la vérité de cette regle est connue.

Nous lisons dans l'Evangile de cette Opposition

(a) en persuader la.

apparente dans la conduite du Sauveur, sur l'article de la royauté : fin de cette opposition.

journée que prévoyant que les peuples s'alloient assembler pour le faire Roi, il se retire tout seul au désert, & montre par cette retraite, qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, Chrétiens, nous lirons un autre Evangile, où nous verrons ce même Jesus faire son entrée dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout un grand peuple qui crie de toute sa force : « Béni soit le » Fils de David, vive le Roi d'Israel »! Et bien loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les Pharisiens de réprimer (*a*) ses disciples qui sembloient offenser par leur procédé la majesté de l'Empire, il prend hautement leur défense : Les pierres le crieront, dit-il, si ceux-ci ne (*b*) rendent pas un assez public témoignage à ma royauté : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt.* Ainsi vous voyez qu'il accepte alors ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins & l'ordre de sa conduite ? quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée ? Sans doute

Matt. XXI, 9.

Jean. XII, 13.

Luc. XIX, 40.

(*a*) cette troupe, multitude. (*b*) le disent pas encore assez haut.

il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir. Cette opposition apparente n'est pas pour troubler notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en Notre-Seigneur: cherchons & pénétrons le mystere.

Quel est le titre d'honneur que Jesus-Christ refuse, & quel est celui qu'il accepte. Ce qu'il veut nous faire entendre par son exemple.

Le voici en un mot, mes Sœurs, & je vous prie de le bien entendre; c'est que Jesus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est-là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas, Chrétiens, la juste reconnoissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est Roi: il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples; il le publiera parmi ses (a) supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée; & il

(a) souffrances.

veut bien accepter un nom de puissance pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de graces. Mais aujourd'hui, ames saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un (a) honneur inutile qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut pas s'étonner s'il fuit & se retire, s'il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre, par son exemple, que hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfans doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine la paix d'un vie privée où l'on vit en soi-même, où l'on se regle soi-même, où l'on regne enfin sur soi-même.

Sentimens qu'auroient les Chrétiens, touchant la puissance, si cet exemple étoit la regle de leur vie : conduite qu'ils tiendroient, excès qu'ils éviteroient. Fin

Si cet exemple du Fils de Dieu étoit comme il le doit être la regle de notre vie, nous aurions les sentimens véritables que doivent avoir les Chrétiens touchant la puissance : le desir & l'usage en seroient réglés ; elle ne seroit pas desirée avec ambition ni exercée avec injustice. Le desir de s'agrandir ne produiroit pas tant de per-

(a) titre de vanité. (b) crimes.

fidies,

fidies, ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions & de violences. Chacun se croiroit assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même, & s'il en avoit sur les autres il ne s'en serviroit que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes Sœurs, reglent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant dans le premier point, que le Chrétien véritable ne doit desirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, & en vous faisant voir dans le second, que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi & tout l'exercice. Maximes saintes & apostoliques qui feront le partage de ce discours: la premiere réglera le desir, la seconde prescrira l'usage.

la puissance que le véritable Chrétien doit desirer; usage qu'il doit faire de celle qu'il a reçu sur les autres.

FRAGMENT
SUR LE MÊME SUJET.

Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des Grands du monde à l'égard de la justice & des miserables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du Christianisme.

Moyens pour sanctifier la grandeur par un bon usage.

MAis je n'aurois fait, Chrétiens, que la moitié de mon ouvrage, si après vous avoir montré par l'Ecriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchois aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Ecriture pour sanctifier la grandeur par un bon usage; & c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux Grands de la terre pour bien user de leur puissance.

Quel est le premier. A quoi l'on doit faire servir la puissance. Image que la nature nous

La premiere & la capitale d'où dérivent toutes les autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu. « Afin, dit saint Grégoire, que les » Grands rendent leur puissance salu-

» taire, il faut qu'ils sachent ce qu'ils » peuvent : mais afin qu'ils ne s'élevent pas, il faut qu'ils ignorent ce qu'ils » peuvent »; *Ut prodesse debeat posse se sciat, & ut extolli non debeat posse se nesciat.* Toute puissance vient de Dieu ; donc [elle doit être] ordonnée. L'ordre ; que ce soit pour le bien, autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la boue & de la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte le caractere de la puissance divine, le porte de sa munificence, & il n'y auroit point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avoit perverti l'ordre & l'institution du Créateur.

présente de la libéralité divine. D'où est venu dans le monde la puissance malfaisante.

S. Gregor. Mag. lib V, Moral. in Job. c. VIII, t. I, p. 146.

Rom. XIII, 1.

Nous lisons dans le second livre des Chroniques une belle cérémonie qui se pratiquoit dans le sacre des Rois de Juda. Au jour qu'on les oignoit de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avoit commandé, on leur mettoit en même temps le diadême sur la tête & la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, & dederunt in manu ejus tenendam legem, & constituerunt eum regem* : afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affer-

Belle cérémonie qui se pratiquoit au sacre des Rois de Juda : ce qu'elle signifioit.

II Par. XXIII, 11.

cond moyen dont il se servoit pour sanctifier la grandeur. Avis qu'il donnoit aux Juges qu'il établissoit. De quel maniere ce sage Prince retenoit chacun dans ses bornes.

sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la Justice. « Il établit des Juges, dit l'E-
» criture, dans les villes de Judée », & les appellant à lui, il leur prescrivoit lui-même en ces termes de quelle maniere ils devoient agir. « Prenez garde, leur disoit-il, à votre
» conduite; car ce n'est pas la justice
» des hommes, mais la justice de Dieu
» que vous exercez, & tout ce que vous
» jugerez vous en serez responsables.
II Par. XIX, 5. 6.
7. » Ayez toujours devant les yeux la
» crainte de Dieu; faites tout avec di-
» ligence: songez que le Seigneur no-
» tre Dieu déteste l'iniquité, qu'il ne
» regarde point les personnes, & ne
» se laisse point corrompre par les pré-
» sens ». Vous donc qui jugerez en son nom par la puissance que je vous en donne, comme vous exercez son autorité imitez aussi sa justice. Puis descendant au détail, il regle en cette
11. maniere les devoirs particuliers. « Ama-
» sias votre Prêtre & votre Pontife,
» présidera dans les choses qui regar-
» dent Dieu & son service; & Zaba-
» dias qui est un des chefs de la mai-
» son de Juda, aura la conduite de celles

» qui regardent le ministere royal. »
C'est ainsi que ce sage Prince retenoit chacun dans ses bornes : & empêchant la confusion & les entreprises, faisoit que tout concouroit, & au service de Dieu, & à l'utilité des peuples.

Et certainement, Chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois, n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit & la justice, la terre sera désolée & les fraudes seront infinies. Les hommes en général sont intéressés, & ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, & que c'est une espece de martyre que de se tenir régulierement dans les termes du droit & de l'équité. Que sert de dissimuler? il est aisé de comprendre que les injustes pour l'ordinaire sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage, & combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre où il s'étendent à leur aise. L'homme de bien se resserre dans tant de limites qu'à peine

Maux que causent sur la terre ceux qui n'appliquent pas toute leur puissance à soutenir le bon droit & la justice. Caractere des hommes en général. Détresse où se trouvent la justice & l'homme de bien au milieu des injustes. Pourquoi ceux-ci sont d'ordinaire les plus forts & réussissent mieux. Opposition des sentimens & de la conduite de l'homme de bien & de l'injuste.

se peut-il aider ; il se renferme dans ce qui est droit : l'injuste veut généralement ce qui l'accommode. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste ; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocens, il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, & il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : « Tu poursuivras justement ce
Deut XVI, 20. » qui est juste ». *Justè quod justum est persequeris.* Au contraire l'homme injuste & intéressé passe, dit l'Ecriture, de mal en mal ; & c'est pourquoi il
Jer. IX, 3. se fortifie sur la terre : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt.* Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, & une premiere injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis ; il a l'art de faire taire & parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, & si l'homme de bien au contraire demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup

plus de la moitié des moyens, j'entends ceux qui sont mauvais, & c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces ?

Mais voici encore, Messieurs, une autre incommodité de la justice. L'homme injuste sait se faire de plus grands amis. Qui ne sait que les hommes & sur-tout les Grands, sont pleins d'intérêts & de passions ? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédiens, ménager tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir ? il n'y a rien de si sec, ni de moins souple, ni de moins flexible ; & il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien & entiérement inutile. C'est pourquoi les hommes du monde ne remarquent rien dans l'homme de bien, sinon qu'il est inutile. Car écoutez comme ils parlent dans le livre de la Sapience ; « Trompons, disent-ils, » l'homme juste, parce qu'il nous est » inutile. » : *Circumveniamus ergo justum, quoniam est inutilis nobis.* Il n'est pas propre à notre commerce, il

Autre incommodité de la justice. Comment ceux qui la suivent passent pour inutiles, sont souvent méprisés, & enfin sacrifiés à l'intérêt du plus fort.

Sap. II. vii.

est trop attaché à son droit chemin pour entrer dans nos détours & dans nos négoces. Ainsi étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, & même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, & aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui ne ménage rien, ni le saint ni le profane, pour nous servir.

Devoir essentiel des Puissances de protéger hautement l'innocence, & de la mettre à couvert des insultes du dehors.

Elevez-vous, Puissance du monde, voyez comme l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. « C'est pour cela, dit saint Grégoire, » que vous êtes grands, afin que ceux » qui veulent le bien soient secourus, » & que les voies du ciel soient plus » étendues » : *Ad hoc enim potestas ... cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur ; ut cœlorum regnum largiùs pateat.* C'est à vous, ô Grands de la terre, d'élargir un peu les voies du Ciel, de rétablir ce grand chemin & de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit, & n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises

Lib. III, Ep. LXV, al. Mauric. Aug. t. II, p. 676.

sans relâche aucun, avec tant d'infirmités & tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue : mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors, & ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la foiblesse humaine.

Tel est, Messieurs, le devoir & le grand emploi des Grands du monde, de protéger hautement le bon droit & l'innocence. Car c'est trahir la justice, que de travailler foiblement pour elle; & l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle, ne fait qu'affermir le vice & le rendre plus audacieux. Les méchans n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légere tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice; ils défient après cela le ciel & la terre, & ne profitent de cette disgrace que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi il faut résister à l'iniquité & soutenir la justice avec une force invincible; & nous pouvons bien le publier devant un Roi si juste, si vigoureux

Trahison qu'ils commettent contre la justice, en ne travaillant que foiblement pour elle. Comment le vice & les méchans profitent d'une résistance trop molle.

& si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur & la majesté.

Fausse idée que le vulgaire se fait de la Majesté : en quoi les Sages la font consister. Son véritable caractere représenté dans la personne de Salomon. A qui appartient le trône royal.

Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance & une pompe extérieure qui l'éblouit ; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui réjaillit principalement de la justice, & nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du Roi Salomon, dont vous ferez, s'il vous plaît, l'application à nos Cours. « Ce » Prince jeune & bienfait s'assit, dit » l'Ecriture, dans le trône du Sei- » gneur en la place de David son pere, » & il plût à tous » : *Sedit Salomon super solium Domini in regem pro David patre suo, & placuit omnibus.* Voyez en passant, Messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, & que les Rois ne le remplissent qu'en son nom ; mais revenons à Salomon. Voilà un Prince agréable qui gagne les cœurs par sa bonne mine & sa contenance royale ; mais après qu'il eut rendu ce jugement mémorable, écoutez ce qu'ajoute le Texte sacré. « Tout » Israel, dit la même Ecriture, apprit » le beau jugement que le Roi avoit

I Paral. XXIX, 23.

» rendu, & ils craignirent le Roi, » voyant que la sagesse de Dieu étoit » en lui »: *Audivit itaque omnis Israel judicium quod judicasset Rex & timuerunt Regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium.* III Reg. III. 28. Sa mine haute & relevée le faisoit aimer; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect, qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu & plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchans appréhendent ses yeux & son bras; & il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, & dans laquelle consiste le véritable caractere de la majesté.

Derniere obligation de la puissance, dans le soulagement des misérables.

Mais, Messieurs, il faut finir & vous dire que la puissance après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une derniere obligation qui est celle de soulager la misere. En effet ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les Grands du monde un rayon de sa puissance toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté; & ainsi, dit excellem-

Orat. XXVII, t. 1, p. 471.

ment saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople en présence de l'Empereur, ils doivent se montrer des Dieux en secourant les affligés & les misérables.

Reproche que Dieu fait aux fausses divinités des Païens: ce qu'il a dessein de nous faire entendre par ce reproche. Ressemblance qu'ont avec ces Idoles inanimées, les Grands de la terre qui ne tendent point le bras pour faire du bien aux hommes.

J'ai remarqué dans les Saintes Lettres que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de Dieux; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste, celui-ci me semble fort considérable; « Où sont vos Dieux, » leur dit-il, dans lesquels vous avez » mis votre confiance »? si ce sont des Dieux véritables, « Qu'ils viennent à » votre secours & qu'ils vous prote- » gent dans vos besoins »: *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam? surgant & opitulentur vobis... & in necessitate vos protegant.* Ce grand Dieu, ce Dieu véritable & seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable, de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits: & de-là les Grands de la terre peuvent aisément comprendre

Deut. XXXII, 37, 38.

qu'ils seront des idoles inanimées, & non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu, s'ils se contentent de humer l'encens, de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras, pour faire du bien aux hommes & soulager leurs miseres.

Conduite de Néhémias à l'égard des Juifs : sa compassion pour ce peuple : soulagemens qu'il lui procure. Sa confiance en la bonté divine ; comment elle regarde ceux qui imitent ses miséricordes.

Le sage Néhémias avoit bien compris cette obligation, lorsqu'ayant été envoyé par le Roi Artaxercès pour régir les Israélites dont il fut le Gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état & les forces de ce peuple. Il vit que les Gouverneurs qui l'avoient précédé dans cet emploi avoient beaucoup foulé ce pauvre peuple ; mais sur-tout comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolens l'avoient tout-à-fait abattu : *Duces autem primi qui fuerunt ante me, gravaverunt populum ; . . . sed & ministri eorum depresserunt populum.* Il fut donc touché de compassion voyant ce peuple fort épuisé, *Valde enim attenuatus erat populus.* Il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager : il ne fit pas seulement de grandes largesses, mais

II Esdr. V, 15.

Ibid. 18.

il crut qu'il devoit remettre beaucoup de droits qui lui étoient dus légitimement (*a*). Et après plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter les miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble priere: « Mon Dieu, souvenez-vous de moi » en bien, selon le bien que j'ai fait à » ce peuple » : *Memento mei, Deus, in bonum, secundùm omnia quæ feci populo huic.*

Ibid. XI, 19.

Funeste idée que les Grands du monde se forment de la puissance : maux qui en résultent. Pourquoi les conquérans sont sur la terre : comment Dieu les envoie : effets de leurs victoires. Ce qu'éprouvent journellement les pauvres.

Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissans du monde. Car comme c'est le naturel du genre-humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les Grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits : de-là les guerres, de-là les carnages, de-là les entreprises hautaines de ces ravageurs de Provinces que nous appellons conquérans. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges ne sont sur la terre que pour troubler la paix du

BIBLIOTHECA BODLEIANA

(*a*) Il y a de telles rencontres où c'est une cruauté que d'exiger une dette.

monde par leur ambition démesurée ; aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil & le désespoir des veuves & des orphelins, ils triomphent de la ruine des nations & de la désolation publique ; & c'est par-là qu'ils font paroître leur toute-puissance. Mais laissons le tumulte des armes & voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerre ; n'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Ecclésiastique ? *Venatio leonis, onager in eremo ; sic & pascua divitum sunt pauperes :* « L'âne sauvage est la proie du lion dans » le désert ; ainsi les pauvres sont la » proie du riche ». *Eccle. XIII, 23.*

« Les pauvres, disoit Salvien, dans » le voisinage du riche ne sont plus en » sûreté de leurs biens : ils donnent les » malheureux, le prix des dignités » qu'ils n'achetent pas : ils les paient, » d'autres en jouissent ; & l'honneur » de quelques-uns coûte la ruine to- » tale à tout le monde ». *Reddunt miseri dignitatum pretia quas non emunt ...Ut pauci illustrentur, mundus everitur.* Mais ces grands crimes n'ont

Leur triste état dans le voisinage des riches.

De Gubernat. Dei, l. IV, n. 4, p. 70. Edit. Baluz.

pas besoin d'être exagérés par nos paroles, & ils sont assez condamnés par l'exécration publique : & d'ailleurs il sera aisé de connoître de quels supplices sont dignes ceux qui tournent leur puissance au mal, puisque j'ai maintenant à vous faire voir que ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien, ne peuvent éviter leur condamnation.

Vices de la grandeur : quelle en est la nature ; quels en sont les effets.

Le vice de la grandeur est un excès d'amour-propre, & l'amour-propre ne porte ce nom qu'à cause qu'il ne regarde que soi : *Erunt homines seipsos amantes, cupidi :* « Il y aura des » hommes amoureux d'eux-mêmes, » pleins de cupidité, avares » ; non-seulement pour amasser de grandes richesses, [mais d'une] avarice délicate & spirituelle qui attire tout à soi. Voilà comme la racine de cet arbre ; voyons maintenant les branches ; *Superbi, elati ;* superbes, pleins d'eux-mêmes, élevés, dédaignans les autres. Cet arbre ne pousse ses branches qu'en haut : il ne ressemble pas à ces plantes bienfaisantes, [toujours sous la main, pour se prêter à tous nos besoins ; mais il est semblable à ces grands arbres] qui étalent de loin la

II Tim. III, 2.

beauté & la verdeur de leurs feuilles, [& qui n'ont] des fruits que pour la vue.

C'est-là où nous conduit l'esprit de grandeur, [qui] est contre l'esprit du Baptême & contre l'esprit de Jesus-Christ : & il ne se trouve pas seulement dans les Grands, [mais dans tous] ceux qui affectent de les imiter : & qui ne l'affecte pas dans un siecle tout de grandeur comme le nôtre ? ils prennent un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté [dans] Isaïe. *Dixisti in corde tuo : Ego sum, & præter me non est altera.* Je suis : ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égaler celui qui a dit ? *Ego sum qui sum :* « Je suis celui qui est ». Je suis, toute la menue populace n'est rien ; ce n'est pas vivre : il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des autres ni de se mettre en peine de leurs besoins ; ah ! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle : l'esprit de Christianisme, [c'est un] esprit de fraternité & de communication. Sont-ils membres de Jesus-Christ,

Contrariété entre l'esprit de grandeur & l'esprit du Baptême. Jusqu'où cet esprit de grandeur s'étend dans notre siecle. Caractere propre à ceux qui en sont animés : combien il est opposé à la charité fraternelle.

Is. XLVII, 10.

Exod. III, 14.

s'ils se regardent comme séparés & s'ils se détachent du corps ?

Obligation que le dépôt de la puissance que Dieu a confié aux Grands leur impose de penser aux autres

Mais quand ils n'agiroient pas comme Chrétiens, le dépôt de sa puissance que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres & de pourvoir à leur bien : s'ils portent sur leur front le caractere de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractere de sa libéralité. Car ainsi que j'ai déja dit, ce n'est pas en vain, Chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante : s'ils sont en ce point semblables à Dieu, « Ils » doivent, dit saint Grégoire de Na» zianze, se faire les Dieux des hom» mes en procurant leur bien de tout » leur pouvoir ».

Combien sont rares ceux qui remplissent cette obligation. Grands de la terre également appellés Pasteurs des peuples. Compte qu'ils rendront à Dieu de la puissance qu'ils ont reçue.

Mais où en trouverons-nous sur la terre ? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustres, assez de marques de grandeur ; mais ceux qui se parent de tant de splendeur, ce ne sont pas des Dieux, ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine ; ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée,

les pauvres gémissent, les innocens sont opprimés : l'idole est-là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds, & n'étend pas son bras pour faire le bien : *O Pastor & Idolum*, « O « Pasteur & Idole tout-à-la-fois » ; car non-seulement les supérieurs ecclésiastiques, mais encore les Grands de la terre sont appellés dans l'Ecriture les Pasteurs des peuples. Est-ce pour recevoir des hommages que vous êtes élevés si haut ? Dieu vous demandera compte du dépôt qu'il vous confie de sa puissance souveraine. Car écoutez ce qu'on dit à la Reine Esther : « Ne « croyez pas qu'à cause que vous êtes « dans la maison du Roi, vous puis- « siez sauver seule votre vie, si tous les « Juifs périssoient » : *Ne putes quod animam tuam tantùm liberes, quia in domo Regis es præ cunctis Judæis.* Ne croyez pas que Dieu vous ait élevée à ce haut degré de puissance pour votre propre agrandissement. « Si vous « demeurez dans le silence, Dieu trou- « vera quelque autre moyen pour dé- « livrer son peuple, & vous périrez « vous & la maison de votre pere » ;

Zach. XI, 17.

Esther. IV, 13.

Ibid. *Si silueris per aliam occasionem liberabuntur Judæi, & tu & domus patris tui peribitis.* Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu & le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténebres extérieures où est l'horreur & le grincement de dents.

Usage qu'ils doivent faire de leur pouvoir. Illusion de l'ambition: effets pernicieux qu'elle produit.

Considérons donc, Chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir; & le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire, c'est-à-dire pour le bien de ses enfans. Mais en formant en nous un si saint desir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudroit avoir du crédit & être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. « Et quoiqu'ils aspirent à ces places par des vues d'élévation, ils se promettent cependant, » dit saint Grégoire, d'y faire de gran-

» des merveilles » : *Et quamvis hoc elationis intentione appetant, operaturos tamen se magna pertractant.* Au milieu de ces beaux desseins & de ces pensées chrétiennes, on s'engage bien avant dans des poursuites ambitieuses, dans l'amour du monde; on prend l'esprit de ce siecle, on devient mondain & ambitieux : & quand on est arrivé au but, on oublie aisément tous ces projets si religieux; & peu à peu tous ces beaux desseins se perdent & s'évanouissent tout ainsi qu'un songe. *Cumque percepti principatus officio perfrui seculariter cœperit, libenter obliviscitur quidquid religiosè cogitavit.*

Regul. Pastor. part. I, cap. IX, t. II, p. 9.

Ibid.

Comment chacun doit se tenir dans ses bornes, sans desirer une condition plus relevée.

Que le desir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à desirer une condition plus relevée; ne craignez pas de demeurer sans occupation & d'être inutile au monde, si vous ne sortez de vos bornes & ne remplissez quelque place. Faisons le bien qui se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie. La charité toujours agissante sait bien trouver des em-

plois : elle se fait tout à tous, elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités & de besoins. Elle ne craint pas de manquer d'ouvrage ; & au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie.

L'exemple, un des biens que les Puissans doivent procurer : de quelle maniere. Avantages qui en sont l'effet : maux que causent leurs mauvais exemples.

Que les puissans songent au bien. L'un des biens, c'est l'exemple, un bien pour eux & un bien pour nous. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumiere, elle viendra à nous d'elle-même. Ils rendront compte des péchés des autres. Combien le vice est plus hardi quand il est soutenu par leur exemple ! &c. Exemple en sa maison : chacun est grand dans sa maison ; chacun est prince dans sa famille.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR LE MARDI DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME,

SUR LA MÉDISANCE.

Quelles en sont les causes, les effets & les remedes.

Respondit turba & dixit : Dæmonium habes ; quis te quærit interficere ?

La troupe répondit & dit au Sauveur : Vous êtes possédé du Démon ; qui est-ce qui pense à vous tuer ? *Jean. VII*, 20.

Horreur que la conduite des Juifs à l'égard de Jesus-Christ, doit nous donner de la médisance.

APprendre aux hommes par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur & décrié ses actions les plus saintes, à vouloir être plutôt du parti de Jesus-Christ noirci par les calomnies, que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Combien il est important d'en faire connoître les vices, pour en détourner les hommes.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance, rien de plus important que de le faire bien connoître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes & par ses effets, par la racine d'où elle est sortie, par les fruits qu'elle produit. Et quoique la bien connoître soit assez pour en donner de l'horreur, toutefois nous ajouterons les remedes.

PREMIER POINT.

Haine & desir de vengeance, cause la plus apparente & la plus ordinaire de ce péché : comment. Quel est proprement le médisant.

LEs causes. La plus apparente & la plus ordinaire, c'est la haine & le desir de vengeance. Si quelqu'un est notre ennemi, nous voudrions armer contre lui tous les autres hommes : de-là nous les animons par nos médisances. Or encore que cette haine soit la cause la plus apparente de la médisance, ce n'est pas celle que nous avons à considérer, parce que cela est d'un autre sujet ; & on l'a suffisamment combattue, quand on vous a fait voir le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés. Celui qui médit par ce motif est plu-

côt vindicatif qu'il n'eſt médiſant. Quel eſt donc proprement le médiſant ? Celui qui ſans aucune autre raiſon particuliere ſe plaît à dire du mal des uns & des autres, même des indifférens & des inconnus ; & qui par une exceſſive liberté de langue n'épargne pas même ſes meilleurs amis, ſi toutefois un tel médiſant eſt capable d'avoir des amis.

Grandeur du crime de ceux qui médiſent par haine : outrage qu'ils font à l'une des plus grandes obligations du Chriſtianiſme.

Quel eſt le temps où nous ſommes le plus tenus de réſiſter à la paſſion.

C'eſt cette médiſance que j'attaque : mais en l'attaquant, Chrétiens, que ceux qui médiſent par haine ne croyent pas que je les épargne. Car ſi c'eſt un grand crime de médire ſans aucune inimitié particuliere, que celui-là entende quel eſt ſon péché, qui joint le crime de la haine à celui de la médiſance. Et toutefois pour ne pas [omettre] entiérement cette cauſe de la médiſance, diſons-en ſeulement ce mot. L'une des plus grandes obligations du Chriſtianiſme, c'eſt de bénir ceux qui nous maudiſſent : *Maledicimur, & benedicimus:* « On nous maudit & nous » béniſſons ». Si bien que quand nous ne nous ſerions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos freres, il faudroit faire cet effort ſur nous, lorſ- *I Cor. IV, 12.*

qu'une inimitié nous divise ; ou du moins n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née ; de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

Pourquoi le Fils de Dieu défend-t-il de se coucher sur sa colere. Nécessité de se roidir d'autant plus contre la passion qu'elle est plus forte. Comment le médisant fait tout au contraire : ses excès.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colere, de peur que les images tristes & fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se roidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire ; il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue ; à force de parler il croit tout-à-fait ce qu'il ne croyoit qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation, & il exerce la plus lâche de toutes les vengeances ; puisque s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieu-

se, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet; & s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrêmité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, & qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avois à dire contre celui qui médit par un desir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune autre raison particuliere. Recherchons-en la cause; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société; cependant ce plaisir malin que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche, ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a raison de dire « Que l'on ment » avec plus de succès en forgeant des » calomnies cruelles & atroces, & que » l'on croit plus aisément un mal faux, » qu'un bien véritable »: *Feliciùs in acerbis atrocibusque mentitur, ... faciliùs denique falso malo, quàm vero*

Définition de la médisance: plaisir comme naturel que nous y prenons: ce qu'il prouve. Sainte société pour laquelle nous étions faits.

Ad Nation. lib. 1, p. 51.

bono creditur. De-là paroît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu & entre nous. La paix, la concorde, la charité devoit regner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu; & c'est cela qui devoit être le nœud sacré de notre union.

Comment le péché a détruit cette concorde : principe de notre désunion. Petit reste de la société à laquelle l'homme étoit destiné. Déplorables effets de son amour-propre, cause de la médisance.

Le péché a détruit cette concorde en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'Ange & l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, & ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste; car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir : & si les loix de la civilité nous obligent à dissimuler & feindre quelque concorde apparente; qui pourroit

lire dans nos cœurs avec quel dédain avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verroit bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être; & que c'est plutôt la crainte & quelque considération étrangere qui nous retient, qu'un véritable & sincere amour de société & de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le desir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance & du plaisir que nous y prenons: nous voulons être les seuls excellens & voir tout le reste au dessous de nous.

Haine secrete cause de ce vice: d'où vient cette haine. Nature de l'envie & ses effets.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel; c'est une secrete haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De-là ce plaisir malin de la médisance: il ne faut qu'une médisance pour recréer une bonne compagnie: [de-là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, & nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellens. Voilà la cause de la médisance, l'envie; cause honteuse & qu'on n'ose pas avouer, mais qui

se remarque par la maniere d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement ; l'envie ne va que par des menées secretes. Ainsi le médisant ; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, & ne craint rien tant que de paroître. Ainsi le médisant ; il ronge secretement.

In Acta Apost. Hom. XXIX, tom. IX, p. 301.

Saint Chrysostôme dit, que « La Médisance imite la servante qui prend à » la dérobée les effets de son maître ; » ou semblable au voleur qui étant entré dans une maison, considére attentivement tout ce qui s'y trouve, » pour voir ce qu'il pourra emporter ; » elle observe avec soin ce qu'elle » pourra enlever à la réputation de » celui dont elle est jalouse, & ensuite » elle se cache. » L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, [par des] paroles à double entente ; [s'il parle] ouvertement, il prend de beaux prétextes. Com-

bien honteuse est donc cette passion.

Mais il y a, direz-vous, d'autres causes. Il est vrai; mais toujours de l'orgueil. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentimens des autres, « Nous aimons tous ou » presque tous, dit saint Augustin, à » nommer ou à croire nos soupçons » des connoissances certaines ». *Omnes aut penè omnes homines amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones.* [Notre] témérité [nous porte] « A assurer comme vraies » des choses incroyables » : *Multa incredibilia vera.* Exemple de Susanne, de Judith. Mais les effets ont fait connoître [répondez-vous]. Mais Dieu se réserve bien des choses: nous faisons les Dieux.

Toutes les autres causes de la méfiance réduites à l'orgueil, & effets de sa témérité.

Ad Maced. Ep. CLIII, t. II, p. 532.

Autre sorte d'orgueil; le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de la vertu. « Les hommes, dit saint » Augustin, sont très-empressés à vou- » loir connoître la vie des autres, tan- » dis qu'ils sont très-paresseux pour ré- » former la leur ». *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam.* « Hypocrite, dit le Fils de

Plaisir de reprendre pour faire parade de la vertu, autre sorte d'orgueil. Empressement qu'il produit pour critiquer & réformer les autres, pendant qu'on

Confess. lib. X, c. III, t. I, p. 171.

néglige de se corriger soi-même.

» Dieu, commencez par ôter la pou-
» tre qui est dans votre œil, & vous
» ôterez ensuite la paille qui est dans
» celui de votre frere » : *Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo, & tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui.* Il fait le vertueux en reprenant les autres : il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte une certaine liberté de parler des autres & des abus publics : hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender ; il n'amende pas ce qu'il peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres, & on ne surmonte les siens qu'avec peine.

Matt. VII, 5.

Qualités de ces trois especes de médisances : d'où elles viennent. Pourquoi on est envieux. Suite de l'orgueil.

S. August. Enar. in Ps. C, t. IV, p. 1088.

La premiere de ces médisances est basse & honteuse ; la seconde est fiere & insolente ; la troisieme trompeuse & hypocrite. Tout vient de l'orgueil : « On est envieux dès qu'on est super-
» be », *Si superbus est, & invidus est.* Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mene par les mêmes degrés ; « Vous serez
» comme des Dieux » ; *Eritis sicut*

Gen. III, 5.

Dii. Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes.

SECOND POINT.

LEs effets : rompre la charité. Et ne dites pas, ce que je dis c'est peu de chose. Pour deux raisons, 1. Par ce peu de chose vous tendez à rendre un homme ridicule. Deux fondemens sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination & l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce ; mais la charité est respectueuse : *Honore invicem prævenientes* ; « Se prévenant mutuellement par des » témoignages d'honneur ». Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime ; vous excluez un homme de la société. 2. C'est peu de chose ; mais vous ne connoissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement ce n'est rien ; mais les médisances vont se grossissant peu-à-peu dans la bouche de ceux qui les répetent, « Par un plaisir de mentir, » qui est inné, dit Tertullien, dans » certaines gens », *Ingenita quibusdam mentiendi voluptate*. Ensorte que

Effets de la médisance. L'inclination & l'estime, deux fondemens de la charité chrétienne : comment la médisance les détruit. De quelle maniere elle se grossit peu-à peu. Pourquoi le médisant est coupable de tout le désordre qui provient de la médisance.

Rom. XII, 10.

Apolog. n. 7, *p.* 9.

le médisant voyant jusqu'où est cru le petit bruit qu'il avoit semé, ne reconnoît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre; comme lorsque vous jettez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands; & enfin tout l'étang en est agité. Qui en est la cause? celui qui a jetté la pierre.

Impuissance dans laquelle le médisant se trouve de réparer le mal qu'il a fait.

Outre cela le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il fait: les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit, Si cela n'étoit vrai, cela étoit du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé: ainsi ceux qui sont serrés par la médisance [restent flétris.] «Heureux celui qui » est à couvert de la langue maligne, » à qui sa colere ne s'est point fait » sentir, qui n'a point attiré sur lui » son joug & qui n'a point été lié de » ses chaînes: car son joug est un » joug de fer & ses chaînes sont des » chaînes d'airain». *Beatus qui tectus est à lingua nequam, qui in iracun-*

Eccl. XXVIII, 23, 24.

diam illius non transivit, & qui non attraxit jugum illius, & in vinculis ejus non est ligatus: jugum enim illius jugum ferreum est, & vinculum illius, vinculum æreum est.

TROISIEME POINT.

Remedes. Général: ne pas applaudir aux médisans, leur montrer un visage sévere; parce que (*a*) leur dessein ce n'est que d'être plaisans. Le médisant [est un] voleur: saint Paul les met avec les voleurs, qui ne posséderont point le royaume de Dieu: *Neque maledici, neque rapaces.* Celui qui l'écoute, [est] receleur. Tout le monde hait les médisans & tout le monde leur applaudit: on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens: *Amant quos multant, depreciant quos probant:* « Ils aiment » ceux qu'ils punissent, ils dépriment » ceux qu'ils approuvent ».

Remede général contre la médisance.

I Cor. VI, 10.

De Spectac. n. 22, p. 100.

2. Remede: se regarder comme devant être jugé, & l'on n'aura [pas] envie de juger: se tenir en posture

Second remede: se regarder comme devant

(*a*) le médisant n'a autre dessein que de faire rire.

être jugé. Qualité nécessaire pour juger : tort de celui qui condamne.

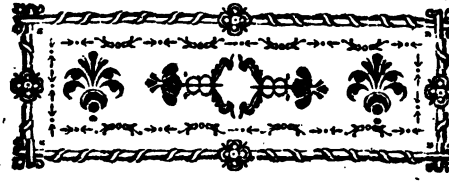
d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé : *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum* ; « Jusqu'à ce que le Seigneur vienne, » qui portera la lumiere dans les téne- » bres les plus profondes ». Pour juger il faut être innocent : le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison : *In quo enim judicas alterum, te ipsum condemnas : eadem enim agis quæ judicas* ; « Vous » vous condamnez vous-même en con- » damnant les autres, puisque vous » faites les mêmes choses que vous » condamnez ». « Que celui qui est » sans péché, dit Jesus-Christ aux » Pharisiens, lui jette la premiere pier- » re » ; *Qui sine peccato est vestrûm, primus in eam lapidem mittat.* Tous furent détournés par cette parole. Celui qui n'a point de défauts, qu'il commence le premier à reprendre. Jesus Christ même dit à cette femme : *Nec ego te condemnabo* ; « Ni moi je » ne vous condamnerai point ». Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres ?

I Cor. IV, 5.

Rom. II, 1.

Joan. VIII, 7.

Ibid. 11.



SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE

DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux d'en conserver le souvenir. Comment elle nous convainc de notre bassesse & nous fait connoître la dignité de notre nature.

Domine, veni & vide.

Seigneur, venez & voyez. *Jean. XI*, 34.

ME sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la Cour? & des yeux si délicats ne seront-

Opposition que nous avons à ce qui nous rappelle

le souvenir de la mort : pourquoi.

ils point offensés par un objet si funebre? Je ne pense pas, Messieurs, que des Chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jesus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre Evangile : Seigneur, venez & voyez où l'on a déposé le corps du Lazare : c'est lui qui ordonne qu'on leve la pierre, & qui semble nous dire à son tour : Venez & voyez vous-mêmes. Jesus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié & un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons & voyons avec Jesus-Christ, & désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enleve.

Etrange foiblesse de l'esprit humain à l'égard de la mort. Soin que les hommes ont d'en ensevelir toutes les pensées.

C'est une étrange foiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, & en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, & de quoi le défunt l'a entretenu; &

tout d'un coup il est mort : voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ; & celui qui le dit, c'est un homme ; & cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ; ou s'il passe dans son esprit quelque desir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées : & je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jesus-Christ sur le tombeau du Lazare ; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grace de son Saint-Esprit, & tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

ENtre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le desir de savoir ; & cette curiosité de connoître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inoui dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque rafinement inusité dans la conduite des affaires. Mais

Desir de savoir l'une des plus violentes passions de l'esprit humain. Epuisement de ses forces, produit par cette curiosité de connoître. Ignorance où elle nous laisse

de ce qui nous touche & de ce que nous sommes.

parmi ces vastes desirs d'enrichir notre entendement par des connoissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui jettant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent: je veux dire que notre (*a*) esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, & parcourant, pour ainsi dire, le ciel & la terre, passe cependant si légerement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorans de ce qui nous touche; & non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Rien de plus nécessaire que de recueillir nous-mêmes nos pensées qui s'égarent: quel en est le moyen. Le tombeau, véritable interprete & fidéle miroir des choses humaines.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; & c'est pour cela, Chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusqu'au tombeau du Lazare. *Veni & vide:* « Venez & voyez ». O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles: ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je

(*a*) raison.

(a) vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes, & vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprete, ni de plus fidele miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'alterent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connoître. En effet la société de l'ame & du corps fait que le corps nous paroît quelque chose de plus qu'il n'est, & l'ame quelque chose de moins; mais lorsque venant à se séparer, le corps retourne à la terre, & que l'ame aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un & l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, &

Pourquoi la nature d'un composé se remarque-t-elle plus distinctement dans la dissolution de ses parties. Effet que la société de l'ame & du corps, produit à l'égard de l'un & de l'autre. Lumiere que leur séparation nous procure pour les bien discerner.

(a) m'adresse.

ce qu'elle laiſſe en ſon entier ; quelle partie de notre être tombe ſous ſes coups, & quelle autre ſe conſerve dans cette ruine ; alors nous aurons compris ce que c'eſt que l'homme : de ſorte que je ne crains point d'aſſurer que c'eſt du ſein de la mort & de ſes ombres épaiſſes, que ſort une lumiere immortelle pour éclairer nos eſprits touchant l'état de notre nature. Accourez donc, ô mortels, & voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'eſt que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos deſſeins & le commencement de vos eſpérances ; venez voir tout enſemble la diſſolution & le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort ; *Veni & vide.*

Comment la mort nous fait connoître notre dignité, & déprime notre orgueil.

O mort, nous te rendons graces des lumieres que tu répands ſur notre ignorance. Toi ſeule nous convainc de notre baſſeſſe : toi ſeule nous fais connoître notre dignité. Si l'homme s'eſtime trop, tu ſais déprimer ſon orgueil ; ſi l'homme ſe mépriſe trop, tu ſais relever ſon courage ; & pour réduire toutes ſes penſées à un juſte

tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connoître; qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; & infiniment estimable, en tant qu'il (*a*) passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le (*b*) sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'Est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; & on aime mieux être aveugle, que de connoître son foible: sur-tout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que si on le voit, du moins on le cache: & toutefois, graces à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnoisse en soi-même beaucoup de bassesse, qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet

Combien chacun est jaloux de ce qu'il est, & combien les grandes fortunes veulent être traitées délicatement. Pourquoi la grandeur humaine, considérée en tant qu'elle vient de Dieu, mérite-t-elle nos respects; & pourquoi en tant qu'elle est purement humaine, n'est-elle digne que de mépris.

(*a*) aboutit. (*b*) partage.

endroit-là. Mais c'eſt encore trop de vanité, de diſtinguer en nous la partie foible; comme ſi nous avions quelque choſe de conſidérable. Vive l'Eternel; ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'enviſage; ſinon en tant que tu viens de Dieu, & que tu dois être rapportée à Dieu; car en cette ſorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire juſtement mes reſpects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'enviſage, je ne vois rien en toi que je conſidere; parce que de quelqu'endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts ſur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, que je ne ſais plus ſur quoi appuyer ce nom auguſte de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un ſi beau titre.

i l'accident plus noble e la ſubſtan-, l'acceſſoi- plus conſi- rable que le ncipal.

Convainquons-nous, Chrétiens, de cette importante vérité par un raiſonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la ſubſtance, ni l'acceſſoire plus conſidérable que le principal, ni le bâtiment plus ſolide que le fonds ſur lequel il eſt

élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant qu'est-ce que notre être? pensons-y bien, Chrétiens: qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô Mort; car les hommes trop superbes ne m'en croiroient pas. Mais ô Mort, vous êtes muette, & vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand Roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, & que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Eternelle immutabilité de Dieu. Néant de l'homme. Ruine entiere de tout ce qu'il a pu être ou faire, opérée par la mort. *Psalm. XXXVIII, 6.*

Voici la belle méditation dont David s'entretenoit sur le trône, au milieu de sa Cour: Sire, elle est digne de votre audience. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, & substantia mea tamquam nihilum ante te:* O éternel Roi des siecles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être (*a*) éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure, « Et voici » que vous avez fait mes jours mesu- » rables, & ma substance n'est rien de-

(*a*) toujours permanent.

» vant vous ». Non, ma ſubſtance n'eſt rien devant vous, & tout être qui ſe meſure n'eſt rien; parce que ce qui ſe meſure a ſon terme, & lorſqu'on eſt venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme ſi jamais il n'avoit été. Qu'eſt-ce que cent ans? qu'eſt-ce que mille ans, puiſqu'un ſeul moment les (*a*) efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs & les corbeaux que la Fable ou l'Hiſtoire de la Nature fait vivre durant tant de ſiecles; durez autant que ces grands chênes ſous leſquels nos ancêtres ſe ſont repoſés, & qui donneront encore de l'ombre à (*b*) notre poſtérité; entaſſez dans cet eſpace, qui paroît immenſe, honneurs, richeſſes, plaiſirs; que vous profitera cet amas, puiſque le dernier ſouffle de la mort, tout foible, tout languiſſant, abattra tout-à-coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, (*c*) vain amuſement des enfans? & que vous ſervira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caracteres, puiſqu'enfin

(*a*) emporte. (*b*) nos-deſcendans. (*c*) vaine admiration.

une

une seule rature doit tout effacer ? Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « Même celui de » cadavre ne lui demeurera pas long» temps ; il deviendra, dit Tertullien, » un je ne sais quoi qui n'a plus de » nom dans aucune langue » : tant il est vrai que (a) tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, & cadaveris nomen ; & de isto quoque nomine peritura in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* *De Resur. car. n. 4, p. 381.*

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt, je viens me montrer comme les autres ; après il Commen tout nous ap pelle à l mort.

(a) ce qui s'apperçoit meurt en nous.

faudra disparoître. Tout nous appelle à la mort: la nature, comme si elle étoit presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent & nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser long-temps ce peu de matiere qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, & qui doit être éternellement dans le commerce: elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Petitesse de la place que nous occupons dans l'abyme immense du temps.

Cette (*a*) recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfans qui naissent; à mesure qu'ils croissent & qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, & nous dire: Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arriere, quelle suite effroyable où je ne suis plus! &

(*a*) nouvelle.

que j'occupe peu de place dans cet abyme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avoit-on que faire de moi, & la piece n'en auroit pas été moins jouée, quand je serois demeuré derriere le théâtre.

Comment il est vrai que l'homme passe de même qu'une ombre. Vanité des choses qu'il poursuit.

Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; & vous savez, Chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, & avec lui nous péririons tous, si promptement & sans perdre temps nous n'en saisissions un autre semblable ; jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre ; & alors nous tomberons tout-à-coup manque de soutien. O fragile appui de notre être ! ô fondement ruineux de notre substance ! *In imagine pertransit homo.* Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une

Psalm. XXXVIII, 7.

image (*a*) en figure ; & comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien & non le bien même : aussi est-il *In imagine, sed & frustrà conturbatur.*

Déplorable état de notre vie.

Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! si petite certainement & si peu considérable, (*b*) que je doute quelquefois avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio.* Je ne sais si ce que j'appelle veiller, n'est peut-être pas une partie un peu plus (*c*) excitée d'un sommeil profond ; & si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies & par de vains simulacres.

Adverſ. Gent. lib. II, ſub. init.

Avec quelle rapidité nous sommes emportés.

Præterit figura hujus mundi : « La » figure de ce monde passe, & ma sub- » stance n'est rien devant Dieu » : *Et substantia mea tamquam nihilum ante te.* Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit & que tout m'échappe. Tout fuit en effet, Messieurs ; & pendant que nous som-

1 Cor. VII, 31.

Psalm. XXXVIII, 6.

(*a*) creuse. (*b*) qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe. (*c*) animée.

mes ici assemblés, & que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la derniere séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.* *Psalm. XXXVIII, 6.*

SECOND POINT.

N'En doutons pas, Chrétiens ; quoique nous soyons relégués dans cette derniere partie de l'univers, qui est le théâtre des changemens & l'empire de la mort ; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, & que nous la portions dans notre sein ; toutefois au milieu de (*a*) cette matiere, & à travers l'obscurité de nos connoissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui (*b*) montre bien par (*c*) une certaine vigueur son origine céleste, & qui n'appréhende pas la corruption.

Quelle partie de l'univers est le théâtre des changemens & l'empire de la mort. D'où vient l'obscurité de nos connoissances. Vigueur de notre ame, preuve de son origine céleste.

Je ne suis pas de ceux qui font grand Merveilleuses

(*a*) ce corps mortel, terrestre. (*b*) sent. (*c*) son mouvement.

entreprises de l'homme sur les animaux, les créatures inanimées, les élémens & les astres. Instinct que Dieu lui a laissé pour chercher dans toute l'étendue de la nature, ce qui lui manque : comment il fait usage de cet instinct.

état des connoissances humaines ; & je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontoient par la force ; il a su discipliner leur humeur brutale, & contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des (*a*) alimens plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les (*b*) venins mêmes à se tourner en remedes pour l'amour de lui ? Il seroit superflu de vous raconter comme il sait ménager les élémens, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu & à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opéra-

(*a*) fruits. (*b*) poisons.

tions si utiles & si nécessaires. Quoi plus ! il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la Rhétorique cette longue & scrupuleuse énumération, & contentons-nous de remarquer en Théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Ecriture, pour être le chef de l'univers ; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille par-tout hardiment, comme dans son bien, & il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Sap. IX, 2.

Pensez maintenant, Messieurs, comment auroit pu prendre un tel ascendant une créature si foible & si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avoit en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel

Force supérieure à toute la nature visible, souffle immortel de l'esprit de Dieu, nécessaire à l'homme pour prendre un tel as-

entreprises de l'homme sur les animaux, les créatures inanimées, les élémens & les astres. Instinct que Dieu lui a laissé pour chercher dans toute l'étendue de la nature, ce qui lui manque comment fait usa[illegible] cet inst[illegible]

état des conn[illegible] [illegible]u, un rayon de confesse néa[illegible] [illegible] sa ressemblan[illegible] templer [illegible] peut aut[illegible] veilleuse [illegible] [illegible]ier a fai[illegible] ce por[illegible] n n[illegible] belle [illegible] e[illegible] po[illegible] [illegible] [illegible]achine que la [illegible] [illegible]uvoit inventer, que sa [illegible] [illegible]uissance pouvoit construire. O homme, il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner & de l'embellir par ton art: car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrois-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte & si délicate; ou de quelle sorte pourrois-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi-même & dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressem-

ce, quelque [illegible] au-dedans de nous
ortion de [illegible] Un rayon de vo-
[illegible] monde [illegible] s'est imprimé
[illegible], qui [illegible] est super
[illegible]uré [illegible]ine. C'est-
di [illegible]mme dans
[illegible] agré-
porte un [illegible] é & la
puissance divine qu[illegible] ui se
qu'ainsi notre ame supérieu[illegible] est
de & à toutes les vertus qui [illegible]
posent, n'a rien à craindre que de [illegible]
auteur ?

Divine clarté qui est au dedans de nous : ce que nous y découvrons : en quoi elle consiste, & ce qu'elle nous fait entendre. *Ps. IV, 7.*

Mais continuons, Chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous ; & voyons de quelle maniere cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre foible ; & toutefois (*a*) je ne puis considérer sans admiration ces regles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi ! cette ame plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit,

Regles immuables des mœurs que la raison a posées, combien admirables. Beauté exquise qu'elle a dû découvrir intérieurement.

(*a*) qui pourroit.

cendant sur toutes les créatures. Combien toute la nature conjurée est peu capable de faire périr notre ame.

de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance: non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumieres qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvoit inventer, que sa seule puissance pouvoit construire. O homme, il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner & de l'embellir par ton art: car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrois-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte & si délicate; ou de quelle sorte pourrois-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi-même & dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressem-

blance, quelque écoulement, quelque portion de cet Esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, Chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractere si noble de la puissance divine qui la soutient; & qu'ainsi notre ame supérieure au monde & à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Regles immuables des mœurs que la raison a posées, combien admirables. Beauté exquise qu'elle a dû découvrir intérieurement.

Mais continuons, Chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; & voyons de quelle maniere cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre foible; & toutefois (a) je ne puis considérer sans admiration ces regles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi! cette ame plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit,

(a) qui pourroit.

qui se désespere, qui n'est plus à elle-même, quand il souffre, dans quelle lumiere a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, & presque toute la nature criant à l'encontre:
Philip. I, 21. » Ce m'est un gain de mourir »; &
Coloss. I, 24. quelquefois: « Je me réjouis dans les » afflictions »? ne faut-il pas, Chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, & à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le Prince, pour les autels? & n'est-ce pas une espece de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait pour le bonheur du genre humain beaucoup moins de personnes qui les décrient tout-à-fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au-dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de vo- » tre face, ô Seigneur, s'est imprimé » en nos ames » : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine.* C'est-là que nous découvrons, comme dans un globe de lumiere, (a) un agrément immortel dans l'honnêteté & la vertu : c'est la premiere raison qui se montre à nous par (b) son image ; c'est la vérité elle-même qui nous parle, & qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a fait capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Divine clarté qui est au dedans de nous : ce que nous y découvrons : en quoi elle consiste, & ce qu'elle nous fait entendre. *Ps. IV, 7.*

Tout cela n'est rien, Chrétiens ; & voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connoît & se contemple, sa vie c'est de se connoître ; & parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connoisse. Etre éternel, immense, infini, (c) exempt de toute matiere, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection ; Chrétiens quel est ce miracle ? Nous qui ne sentons rien que

Quelle est la vie de Dieu : ses perfections. Idée que nous avons de l'éternité & de l'infinité, preuve de la spiritualité de notre ame.

(a) les agrémens immortels de. (b) cette étincelle. (c) séparé.

de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité ? où avons-nous songé cette infinité ? O éternité ! ô infinité ! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos ames ? Mais si nous sommes tout corps & tout matiere, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur ? & comment avons-nous pu seulement inventer ce nom ?

Confess. Lib. XI, cap. XI, c. I, p. 199.

Défauts de notre foible imagination : comment elle se représente un esprit. Lumiere céleste sortie du fond de notre ame qui dissipe tous ces fantômes : de quelle maniere. Force & secrete vertu de notre ame, preuve de son immatérialité.

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, & avec raison, que lorsque nous parlons de ces esprits, nous (*a*) n'entendons pas trop ce que nous disons : notre foible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils & bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre ame une lumiere céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces & si délicats que nous ayons pu les figurer ? Si vous la pressez davantage &

(*a*) ne conce vons.

que vous lui demandiez ce que c'est, une voix (*a*) s'élevera du centre de l'ame : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrete vertu sent en elle-même cette ame, pour se corriger, se démentir elle-même, & pour oser rejetter tout ce qu'elle pense ? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, & lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matiere, & qu'il (*b*) est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut ?

Il est vrai, Chrétiens, je le confesse ; nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur ; ces belles idées s'épaississent bientôt, & l'ame se replonge bientôt dans sa matiere. Elle a ses foiblesses, elle a ses langueurs, & permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossieretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la for-

Foiblesses, langueurs & grossieretés incompréhensibles de notre ame : doutes qu'elles lui causent sur sa nature. Erreurs dans lesquelles ces contradictions ont fait tomber les Philosophes profanes.

(*a*) prononcera. (*b*) dépend certainement d'un autre principe.

cent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser, ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux Philosophes profanes ce que c'est que l'homme: les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mere, & qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, & qu'elle en fait son rebut: & un troisieme parti ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pieces qui n'ont nul rapport, & ainsi que par une espece de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

La foi seule capable d'expliquer une si grande énigme. Fausseté des sentimens des Sages sur ce point. D'où vient une si étrange disproportion.

Vous jugez bien, Messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, & qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô Sages du siecle: l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manieres: l'homme ne peut non plus

être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, Chrétiens, que je vous le dise? & ces masures mal assorties avec (a) ces fondemens si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine, mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnoître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le Prophete: *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* Est-ce-là cette Jérusalem? « Est-ce-là » cette ville? est-ce-là ce temple, » l'honneur & la joie de toute la ter- » re »? Et moi je dis: Est-ce-là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, & le chef-d'œuvre de ses mains? *Thren. II, 15.*

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? Triste effet du péché dans l'homme.

(a) cette structure.

& pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, & il s'est éloigné du plan: ainsi contre la régularité du premier dessein, l'immortel & le corruptible, le spirituel & le charnel, l'Ange & la bête, en un mot, se sont trouvés tout-à-coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras; la foi nous a rendus à nous-mêmes, & nos foiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Combien peu notre dignité nous profite. Dessein de Jesus-Christ de réformer son ouvrage sur son premier modele.

Mais hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; & quoique nos ames lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, Chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jesus-Christ y répondra dans notre Evangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient

visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah ! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnoître ce qui manque à son édifice ; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modele, *Secundùm imaginem ejus qui creavit illum* : « Selon l'image de celui qui » l'a créé ».

Coloss. III, 10.

O ame remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendroit ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jesus-Christ « La résurrec- » tion & la vie : qui croit en lui, ne » meurt pas » ; qui croit en lui est déja vivant d'une vie spirituelle & intérieure, vivant par la vie de la grace qui attire après elle la vie de la gloire ; mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O ame, console-toi : si ce divin Architecte qui a entrepris de te réparer, laisse tomber piece à piece ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre : il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien en-

Heureux effets de la foi en Jesus-Christ : vie de la grace & de la gloire qu'elle nous procure. Pourquoi le Sauveur laisse notre corps toujours sujet à la mort.

Jean. XI, 25, 26.

tre ses mains si ce n'est la mortalité.

Qu'est-ce qui engage, selon les principes du Christianisme, la chair à la nécessité d'être corrompue : besoin qu'elle a d'être renouvellée.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption selon les raisonnemens de la Médecine, comme une suite naturelle de la composition & du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, & croire, selon les principes du Christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais desirs, enfin une « Chair de péché », comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une ame bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair & le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu » : *Caro & sanguis regnum Dei possidere non possunt.* Il faut donc qu'elle change sa premiere forme afin d'être renouvellée, & qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture;

Rom. VIII, 3.

I Cor. XV, 50.

ainsi cette chair toute déréglée par le péché & la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, & selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Précieux avantages de la résurrection que la parole de Jesus procurera un jour aux corps morts.

Ne vois-tu pas le divin Jesus qui fait ouvrir le tombeau ? c'est le Prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, & ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, & que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée (*a*) dans l'abyme pour ne paroître jamais : *Et mors ultrà non erit.* *Apoc. XXI, 4.*

Que crains-tu donc, ame chrétienne, dans les approches de la mort ? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite ? mais écoutes le divin Apôtre. « Nous savons », nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses,

(*a*) précipitée.

mais nous le savons très-assurément & avec une entiere certitude, « Que si » cette maison de terre & de boue dans » laquelle nous habitons, est détruite, » nous avons une autre maison qui » nous est préparée au ciel ». O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins ! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme, de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit & qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions ; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras ? Et lui-même nous offre son palais ; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entiere réparation de notre ancien édifice.

II Cor. V, 1.

Hom. in Dict. Apost. De dormientibus, &c. t. I, p. 764.

FRAGMENT

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE ET LE NÉANT DE L'HOMME.

C'Est bien peu de chose que l'homme, & tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous sembloit si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si long-temps qu'on soit au monde, y seroit-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point ; ce qui arrivera le jour où il ne paroîtra pas seulement que j'ai été, & où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir ; je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après il faudra disparoître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ;

Combien l'homme est peu de chose : néant de sa durée dans cette vie.

ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle ; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étois pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! & que j'occupe peu de place dans ce grand abyme des ans ! Je ne suis rien, ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avoit-on que faire de moi ; & la comédie ne se seroit pas moins bien jouée, quand je serois demeuré derriere le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, & si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, & que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi.*

I Cor. VII, 31.

Multitude des périls auxquels sa vie si courte est exposée : comment il ne peut éviter la mort.

Ma carriere est de quatre-vingts ans tout au plus ; & pour aller-là, par combien de périls faut-il passer ? par combien de maladies, &c ? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ? J'ai échappé

la mort à telle & telle rencontre : c'eſt mal parler, j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dreſſe diverſes embûches ; ſi nous échappons l'une, nous tombons en une autre ; à la fin il faut venir entre ſes mains. Il me ſemble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes réſiſtent plus, les autres moins ; que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira & les fera tomber : ou comme dans une grande tempête, les uns ſont ſoudainement ſuffoqués, les autres flottent ſur un ais abandonné aux vagues ; & lorſqu'ils croient avoir évité tous les périls, après avoir duré long-temps, un flot les pouſſe contre un écueil & les briſe. Il en eſt de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carriere, fait que quelques-uns paſſent juſqu'au bout ; mais après avoir évité les attaques diverſes de la mort, arrivant au bout de la carriere où ils rendoient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, & tombent à la fin de leur courſe ; leur vie s'é-

teint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matiere.

Extrême brièveté du temps de la vie de l'homme. Combien les contentemens qu'il goute, son traversés : ce qui lui reste de ses plaisirs licites ou illicites.

Ma carriere est de quatre-vingts ans tout au plus, & de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrois-je avoir effacé de mon adolescence ? & quand je serai plus âgé, combien encore ? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc ? car tout cela n'en est déja pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur ? mais combien ce temps est-il clair semé dans ma vie ? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances ; vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, &c. de ma vie ; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentemens ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il ? Mais ces contentemens, les ai-je eus tous ensemble ? les ai-je eus autrement que

par

par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude? & s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime ou à celui que je ne compte pas? & ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentemens? ne s'est-elle pas toujours jettée à la traverse pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile: des illicites? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, &c.

Comment il est vrai que nous passons notre temps & que nous passons avec lui. Pourquoi ce qui passe à notre égard demeure devant Dieu, & passe à l'éternité: compte qu'il nous en demandera.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, & nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien: celui-là s'écoule, j'en prends un autre: ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer; & je ne m'apperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, & que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; & ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela de-

meure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps: à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai: ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris & est sous l'éternité & aboutit à l'éternité. Je ne jouis des momens de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuroient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus: ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Combien les plaisirs de cette vie méritent peu les peines que nous prenons pour en jouir, & sont peu propres à nous donner tant de vanité, Ré-

Eh bien! mon ame, est-ce donc si grande chose que cette vie? & si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe; qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, & qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peines,

d'avoir tant de vanité ? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant & en me levant, à la mort. En cette pensée, j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense ; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence ; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

Résolution de penser à la mort : fruits de cette pensée.

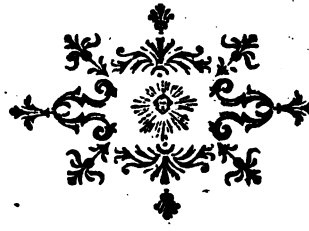


TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE V. VOLUME.

A

Abondance. L'abondance & la joie remplissent l'ame de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misere des autres, & mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion, 72.

Abraham. Il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres, 36.

Actions. Il y a des actions qui portent leur jugement en elles-mêmes, & dans leurs propres excès, 252. La condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire, *ibid.* D'autres actions dont les motifs sont douteux, & les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées d'un bon ou d'un mauvais sens, *ibid.* Dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée, 252, 253. Nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité, 253.

Adorateur. Il faut qu'il rappelle en lui-même toutes ses pensées, & que retiré de ses sens il monte attentif & recueilli en cette haute partie de lui-même où Dieu veut être invoqué, & qu'il veut consacrer par sa présence, 235. Que doit demander à Dieu un adorateur véritable, 234. Il peut exposer à Dieu avec confiance ses nécessités, même corporelles; mais il doit chercher premierement son royaume, & attendre sans inquiétude qu'il lui donne le reste comme par surcroît, *ibid.* Bien loin de lui demander qu'il contente ses convoitises, il doit venir saintement résolu à lui sacrifier tout, jusqu'à ses besoins, *ibid.* Caractere par lequel le véritable adorateur est distingué de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses levres, 235, 236. Les trois sources & les trois premieres notions qui portent l'homme à adorer son Dieu, 213. Nous aimons Dieu parce que nous le connoissons; mais nous l'ado-

rons parce que nous ne le comprenons pas, 214.

Adoration. En quoi consiste l'adoration en esprit & en vérité que Jesus-Christ nous prescrit, 205 *& suiv.* Elle doit être conduite par la connoissance, 208. L'effet le plus nécessaire de la connoissance dans cet acte de religion, c'est de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines, *ibid.* Il faut adorer Dieu distinctement, c'est-à-dire, le distinguer tout-à-fait de la créature, & ne lui rien attribuer du nôtre, 210. Pour adorer Dieu en vérité, rien de plus nécessaire que de bien connoître ce qu'il est; mais sur-tout de connoître ce qui est nécessaire pour l'adorer, 212, 213. Il faut connoître qu'il est souverain, & une nature infiniment bonne & bienfaisante, 217, 221. Il faut aussi connoître véritablement tous ses autres attributs, 226. L'adoration religieuse, c'est une reconnoissance en Dieu de la plus haute souveraineté, & en nous de la plus profonde dépendance, 207. L'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravissent Dieu dans nos esprits, 206. Beaucoup de Chrétiens à qui leur imagination représente mal ce que l'Eglise leur enseigne, adorent le Dieu véritable que la foi leur fait connoître; mais ils lui joignent les images grossieres & matérielles qu'ils se sont eux-mêmes formées de cette premiere essence, 209. Quelle est l'idole que l'homme abusé se forme, 214.

La pureté d'intention, le recueillement en soi-même, & la ferveur; trois qualités principales de l'adoration spirituelle, 229, 230. C'est adorer Dieu en esprit, que de s'y unir selon la partie divine & spirituelle, 235, 236. L'adoration en esprit bannit les mauvaises dispositions qui éloignent Dieu de notre cœur, 206. Comme Dieu est esprit, si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs, & venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles, 229.

Le propre de l'adoration, c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire, de l'assujettir à Dieu, 208. L'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompréhensible, ni une entiere dépendance de son absolue souveraineté; mais encore un retour volontaire à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos desirs & le repos de notre cœur, 222. L'Eglise catholique est le seul lieu où Dieu est adoré en vérité, 227, 228.

Adultere. Image de l'ame adultere dans le Prophete Ezéchiel, 279.

Adultere (Femme). Pourquoi doit-elle craindre, & pourquoi doit-elle espérer, 278. Combien étonnante la conduite que Jesus tient envers la femme adultere, 244, 245. Jesus qui voit que les accusateurs de cette femme sont poussés, non point par le zele de la justice qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zele amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes, de prendre en main sa défense, 246. Comment toujours indulgent, non par la conscience d'aucun péché, mais par une bonté infinie, il rassure son ame tremblante, 247. De quelle maniere, dans cette occasion, il s'oppose à ces deux grands excès des hommes, l'excessive indulgence pour eux-mêmes, & l'extrême rigueur pour les autres, 248.

Affaires. Tout se conduit par ordre dans les affaires humaines, tout s'y gouverne par maximes, & un conseil éternel & immuable se cache parmi tous les événemens que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude, 7. La ruine & la décadence entrent dans les affaires humaines par trop d'endroits, pour que nous soyons capables de les prévoir tous; & avec une trop grande impétuosité, pour en pouvoir arrêter le cours, 335, 369. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les Sacristies, toutes affaires du monde, 231. Plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, & que si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes, 231, 232.

Affections. Les affections vicieuses intimement attachées ne s'arrachent pas par un seul effort, 54. Une affection qui a pu se réunir, malgré les obstacles, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts, 126.

Afflictions. Sources fécondes de biens infinis, 110.

Ajournemens. Ajournemens par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal & à sa chambre de justice, 64.

Alliance. Deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple durant le vieux Testament, 130. La premiere, essentielle & fondamentale; la seconde, faite sur la rupture de l'autre de la part du peuple, 131. Dans la nouvelle alliance Dieu veut des offrandes spirituelles & des victimes raisonnables, 236.

Ambitieux. Au lieu d'aller à un bien solide & éternel, sur lequel le hasard ne domine pas, & de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la

persuasion de son inconstance fait qu'ils se donnent tout-à-fait à elle pour trouver des appuis contre elle-même, 364. Mauvaises raisons qu'ils alleguent pour vouloir se distinguer des autres, 357, 358. Combien ils se sont illusion, 355, *not.* Ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, & deviennent séveres censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places, 362. La puissance, le présent de la fortune qui les enchante le plus, & dont ils sont le plus jaloux, 341, 342. Le desir de faire du bien, l'appas ordinaire des ambitieux, 361, 362, 406. Au milieu de ces desseins charitables, ils s'engagent dans l'amour du monde, & prennent insensiblement l'esprit du siecle, 362, 407. Tous leurs beaux desseins évanouis comme un songe lorsqu'ils sont arrivés au but, *ibid.*

Ambition. Elle tourne tout à soi, 328. Illusion qu'elle nous fait, 406. C'est le dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès, 358. Combien nous ferons sagement d'y renoncer tout-à-coup, 361. Il nous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque nous lui aurons laissé prendre goût aux honneurs & aux dignités, 355, *not.* 361. Pourquoi le desir de faire du bien ne doit pas emporter notre ambition jusqu'à desirer une condition plus relevée, 407. Sans se mettre en peine de se déborder par des pensées ambitieuses, tâcher de s'étendre bien loin par des sentimens de bonté, 363. Le devoir essentiel du Chrétien est de réprimer son ambition, 339. Quelle doit être son ambition, 363. Grand & éternel discernement auquel doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne, 358. Ne porter jamais son ambition à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne nous y appelle, 329. Nul siecle où l'ambition ait été si désordonnée, 330.

Ame. Il y a au-dedans de nous une divine clarté, 443. C'est-là que nous découvrons, comme dans un globe de lumiere, un agrément immortel dans l'honnêteté & la vertu, *ibid.* C'est la premiere raison qui se montre à nous par son image, *ibid.* L'idée que nous avons de l'éternité & de l'infinité, preuve de la spiritualité de notre ame, 443, 444. Autre preuve de sa spiritualité dans l'idée qu'elle a d'un esprit pur, 444. Secrete vertu que sent en elle-même cette ame pour se corriger, se démentir elle-même, & pour oser rejetter tout ce qu'elle pense de contraire à un pur esprit, 445. Si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, & qui n'appréhende pas la corruption, 437. Toute la nature con-

jurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, qui porte un caractere si noble de la puissance divine qui la soutient, 441. Notre ame supérieure au monde & à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur, *ibid.* Combien admirable la maniere dont elle se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire, *ibid.* Il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force; & lequel, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matiere, & est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut, 445. Elle a ses foiblesses, elle a ses langueurs, elle a des grossieretés incompréhensibles; qui, si elle est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est, 445, 446. Il n'y a que la foi qui puisse expliquer un si grand énigme, 446. Le péché, cause en elle d'une si étrange disproportion, 447, 448.

La société de l'ame & du corps fait que le corps nous paroît quelque chose de plus qu'il n'est, & l'ame quelque chose de moins, 427. Lorsqu'ils viennent à se séparer, nous voyons l'un & l'autre dans sa pureté, *ibid.*

L'ame n'a de capacité pour contenir, qu'autant que Dieu lui en donne, 322. Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure: ce qui est au-delà s'écoule par-dessus, & se perd, comme dans un vaisseau trop plein, *ibid.*

Ame chrétienne. Son état avant que Dieu l'eût aimée, 279. Effets de l'amour de son Dieu pour elle, 279, 280. Elle est devenue belle, non par elle-même, mais de la beauté que Dieu lui a donnée, 280.

Ame pécheresse. Son infidélité envers son époux, 280. Son adultere représenté au Chapitre XVI d'Ezéchiel, 280, 281. Son étonnante prostitution, 279, 280. Heureux effets de sa douleur, de ses regrets & de ses larmes, 105.

Ami. Un ami fidele à Dieu & aux hommes, un trésor inestimable, 180. Il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, & qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous aveugle, *ibid.* Nous devons penser qu'un sort bienheureux nous a donné des amis pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étoient capables, 184. Nos amis sont à notre garde, & il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous avons pour leurs vices, 185. Nous taire en ces rencontres, c'est les trahir, *ibid.* L'obligation de s'avertir mutuel-

lement entre personnes amies, de droit étroit & indispensable, 183. Il faut parler à son ami en ami; lui jetter quelquefois au front des vérités toutes seches, qui le fassent rentrer en lui-même, 186. Discrétion nécessaire pour le reprendre avec fruit, *ibid.* Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, on ne doit jamais s'emporter, 187. Apprendre à connoître nos véritables amis, & à les distinguer d'avec les flatteurs, *ibid.*

La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt, 178. Comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hazard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; & tout ce qui lui restera de cette longue familiarité & de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié, & quelque dignité d'un nom si saint, *ibid.* La liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, 124. Les amis qui se réunissent, envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée, 126. L'affection y doit être plus forte, la fidélité y est plus engagée; si l'on y manque, le crime est plus grand, 125.

Amitié. Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable, 166 *& suiv.* Nos amitiés particulieres ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées, que lorsque Dieu en sera le médiateur, 179. Il veut que lorsque nous entrerons dans des liaisons & des amitiés particulieres, nous les fassions dériver de lui-même; sans quoi jamais nous ne trouverons d'amitié solide, constante & sincere, 169, 170. Jesus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom, 165. Il en prescrit le plus noble & le plus utile exercice dans les avertissemens mutuels, il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures, 165, 166. Une amitié contractée au nom de Dieu, & jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies, 180. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs; & sa vérité éternelle, fidelle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changemens infinis dont le temps & les intérêts menacent toutes les autres, *ibid.* Nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connoître les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne, 184.

Deux choses font une amitié solide, l'affection & la fidélité, 124. L'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espece de contrat par lequel on s'engage

la foi l'un à l'autre, 125. La fidélité doit inte. venir comme le sceau, l'affermissement du traité & de l'affection mutuelle, *ibid.* Jusqu'à ce que nous aimions celui qui peut seul, par sa dignité, nous arracher à nous-mêmes, nous n'aimerons que nous-mêmes, 175. Sans cette abondance d'amitié qu'on trouve en Dieu, en y réunissant tout son amour, l'amitié n'est que partialité & dégénere en cabale, 168, *not.* La source de notre amitié pourra bien en quelque sorte couler sur les autres; mais elle aura toujours son reflux sur nous, & toute notre générosité ne sera qu'un art un peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire intérieure, 175, 176. Le nom d'amitié est saint, & ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre, 124.

L'amitié n'est aujourd'hui qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement, & auquel aussi ils ne se fient guere, 178. Si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique & de bienséance, *ibid.* On se ménage par discrétion les uns les autres, on oblige par honneur & on sert par intérêt; mais on n'aime pas véritablement, *ibid.* S'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fermeté inébranlable, c'est une amitié réconciliée, 124. Pourquoi l'amitié doit-elle être plus forte entre des amis réconciliés, *ibid.* Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie & ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue, 126.

Amour. Quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos desirs; & l'ame faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appellons le *regret* & le *déplaisir*, 116.

Amour de Dieu. Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature de ne s'attacher qu'à soi-même, 176. Prendre garde de ne gâter jamais, ni détourner en nous la source de l'amour, 169, *not.* Il n'y a que Dieu qui doive tout aimer pour soi-même, 168, *not.* Nulle créature ne mérite qu'on se détache de soi-même pour elle; & on ne peut pas faire cet effort pour la créature; mais Dieu est infiniment au-dessus de nous, *ibid.*

Amour du prochain. Le précepte de l'amour de Dieu est le fondement nécessaire de l'autre qui regarde l'amour du prochain, 172. Le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu;

il marche avec lui d'un pas égal, 176. Dieu ordonne que l'amour s'attache premierement à lui comme au principe de toutes choses; que de-là il se répande par un épanchement général sur tous les hommes qui sont nos semblables, 169. Jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même & dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre, en aimant Dieu plus que soi-même, 174, 175. Celui qui aime Dieu d'un cœur véritable, est capable d'aimer cordialement non-seulement quelques hommes, mais tous les hommes, & de vouloir du bien à tous avec une charité parfaite, 173. Celui au contraire qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise, & quoi qu'il promette, il n'aimera que lui-même, *ibid.* Tout ce qu'il aura d'amour pour les autres, ne peut jamais être ni pur, ni sincere, ni enfin assez cordial pour mériter qu'on s'y fie, *ibid.* L'amour du prochain appuyé sur le fondement de l'amour de Dieu, ne peut jamais souffrir d'altération, 170, *not.* Aimer sincerement le prochain, c'est l'aimer comme nous & non pour nous, 168, *not.* La loi veut que nous aimions le prochain comme nous-mêmes; parce que, selon la nature & selon la grace, il est notre prochain & notre semblable, & non pas notre inférieur, 174. L'amour-propre fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, & non pas comme nous-mêmes; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins, *ibid.* Pour aimer le prochain comme nous-mêmes, il faut être capable de lui desirer & même de lui procurer le même bien que nous desirons, 172. Pour pouvoir s'élever à une si haute & si pure disposition, il faut avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité & la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien commun & général de la créature raisonnable, c'est-à-dire, Dieu, *ibid.* Avec combien de sagesse Jesus-Christ a renfermé dans les deux préceptes de l'amour toute la justice chrétienne, 171.

Amour-propre. Il ne porte ce nom, qu'à cause qu'il ne regarde que soi, 402. Notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain comme la loi le prescrit, 174.

Anges rebelles. Ils ont perdu la grace, & il n'y aura jamais de retour pour eux, 152.

Années. Combien nous occupons peu de place dans ce grand abyme des ans, 454.

Appui. Il n'y a rien sur la terre où nous mete-

tions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie, 108.

Art. L'art, rien autre chose, sinon l'embellissement de la nature, 440. Belles inventions que l'art a trouvées pour accommoder la nature à notre usage, 438.

Asyle. Si notre cœur est droit avec Dieu, là sera notre asyle & notre réfuge : là nous aurons Dieu au milieu de nous ; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien, 110. Dieu habitant en nous, soutiendra notre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jesus désolé, & aux mysteres de sa croix & de ses souffrances, *ibid.*

Attache. Ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables, 46, 47. A quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu, 47. Cette attache intime que nous avons à nous-mêmes, c'est la ligne de séparation, c'est la partie mitoyenne entre tous les cœurs, 173. C'est ce qui fait que chacun de nous renferme tout entier dans ses intérêts, & se cantonne en lui-même, *ibid.*

Attachement. Il peut y avoir des attachemens damnables à des choses qui de leur nature seroient innocentes, 47.

Attrait. Combien l'attache aux attraits sensibles est contraire aux dispositions nécessaires pour une véritable conversion, 96 *& suiv.*

Avare. Pour n'être point avare, il ne suffit pas de n'avoir point d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire ; autrement le superflu même prend le visage du nécessaire, 304.

Avarice : elle amasse de tous côtés, tout lui est bon, depuis la matiere la plus précieuse, jusqu'à la plus vile & la plus abjecte, 304. Pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire, 304, 305. Charitables par intérêt, & pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; & très-contens de notre zele, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos desirs & notre amour-propre, 232.

Autorité. Point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres, 351.

Avis. Dieu hait ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que

d'en tirer de l'utilité, & triompher de leur ami plutôt que de le servir, 186.

B

B*aptême*. Le Baptême, un pacte & un traité solemnel par lequel nous engageons notre foi à Dieu, 130. L'alliance du saint Baptême, la premiere & la fondamentale, 135. Nous y avons reçu la rémission des péchés, l'adoption & la liberté des enfans de Dieu, l'espérance de l'héritage & de la gloire céleste; aux conditions néanmoins que nous soumettrons de notre part nos entendemens & nos volontés à la doctrine de l'Evangile, 135. Avec quelle facilité nous y avons reçu la grace, 153. Nous n'y avons rien contribué du nôtre, & Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parens, *ibid.* Si nous péchons après le Baptême, cette premiere facilité ne se trouve plus; il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la pénitence, *ibid.* L'eau du Baptême ne lave point de seconde tache; elle ne reçoit jamais ceux qui ont violé sa sainteté, 147 *& suiv.* Garder son baptême, c'est le garder saint & inviolable, & en observer les promesses, 146.

Besoins. Dieu pourvoira à nos besoins, mais non pas à nos vanités, 294.

Bien. Il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte, 116. Trois degrés des biens temporels marqués distinctement dans l'Evangile, 289. Le premier état, c'est celui de la subsistance, qui regarde le nécessaire; le second naît de l'abondance, qui s'étend au délicieux & au superflu; le troisieme c'est la grandeur qui embrasse les fortunes extraordinaires, *ibid.* Trois vices à craindre à l'égard de ces trois degrés, 290. Contre ces trois vices trois remedes dans l'Evangile, 291. Les biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, & Dieu ne promet cet accessoire qu'à celui qui recherchera le principal, qui est son royaume, 298. Notre Pere céleste voyant dans les conseils de sa Providence ce qui est utile au salut de l'ame, il est de sa bonté paternelle de nous donner, ou de nous ôter les biens temporels, par ordre à la fin principale qui regarde le bien de l'ame, 303 & 304. Déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, 43. Fausse imagination des ames simples & ignorantes qui n'ont pas expérimenté la fortune, qui croient que la possession des biens de la terre rend l'ame plus libre & plus dégagée, 44. Si Dieu nous laisse

manquer de biens temporels, il nous récompensera par de plus grands dons, 312.

Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente pour servir de consolation aux captifs, & ceux qu'il réserve au siecle à venir, pour faire la félicité de ses enfans; entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, & ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs, 27, 28. Biens & maux mêlés, qui participent de la nature du bien & du mal, & qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique, 19. Ces biens & ces maux mêlés, distribués avec équité dans le mélange où nous sommes, 20. Souverain bien qui ne peut jamais être mal, qui est la félicité éternelle, 19. Les biens suprêmes réservés pour le temps du discernement général, 20. La Providence qui dispense les biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'auroit de part aux biens suprêmes, qui auroit trop admiré les biens médiocres, 27.

Bienséance. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire, qui nous a imposé de nouvelles loix, qui nous a fait de nouvelles nécessités que la nature ne connoissoit pas, 315. Il lui a plû qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, & que la pauvreté fût opposée, non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse & au luxe, 316. Elle méprise si fort la nature, & ses sentimens la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder, afin que la curiosité soit satisfaite, *ibid.*

Bons. La regle de la justice divine ne permet pas que les bons soient tourmentés par les maux extrêmes, 19.

Bonté divine. Par ses facilités & ses compassions elle fait sentir au-dedans l'horreur de la faute, 268. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur pour recevoir les impressions du Saint-Esprit, *ibid.* Tout s'épanche, tout se découvre; & jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de graces, 368, 369. Ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, poussent l'ame jusqu'à son néant, 270. Encore qu'il n'y ait rien de plus manifeste que la bonté de Dieu, il est vrai néanmoins que nous la méconnoissons souvent; comment, 223. Elle regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, 400.

C

Calamités. Grandeur des calamités de nos jours, 77, 78. A chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu & devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe, 78.

Calomnies. L'on ment avec plus de succès en forgeant des calomnies cruelles & atroces, & l'on croit plus aisément un mal faux, qu'un bien véritable, 413.

Carême. Pour le faire comme il convient, il faut s'abstenir des jeux, des plaisirs, du moins des péchés, des médisances, 283.

Catholiques. Comment ils justifient les Juifs, les hérétiques & les schismatiques, 281, *not.* 283. Combien ils sont coupables de mépriser tant de moyens de salut, ou d'en abuser, 284.

Cause. Il y a cette différence remarquable entre les causes particulieres & la cause universelle du monde, que les causes particulieres se choquent les unes les autres; mais la cause premiere & universelle qui enferme dans un même ordre & les parties & le tout, ne trouve rien qui la combatte, 30, 31.

Censure. Les hommes sont très-empressés à vouloir connoître la vie des autres, tandis qu'ils sont très-paresseux pour réformer la leur, 417. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres, & on ne surmonte les siens qu'avec peine, 418. Nous exerçons sur nos freres une espece de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain; & devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes freres, 260. Cette censure rigoureuse que nous exerçons sur nos freres, est une entreprise insolente, & contre les droits de Dieu, & contre la liberté publique, 250.

Chair. Ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais desirs, 450. Une telle chair doit être détruite, même dans les élus, parce qu'en cet état de chair de péché elle ne mérite pas d'être réunie à une ame bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, *ibid.* Il faut qu'elle change sa premiere forme, afin d'être renouvellée, & qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu, *ibid.* Elle changera de nature, 433.

Charité fraternelle. La charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hommes, 179. C'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables, par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne, *ibid.* Il n'y a que la charité qui regarde sincerement le bien des autres, 328.

Deux fondemens sur lesquels la charité s'appuie, l'inclination & l'estime, 419. La charité est respectueuse, *ibid.* Tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle, compris en trois préceptes de Jesus-Christ, 164, 165.

La charité voudroit profiter à tous; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice qu'elle le fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui, par le sang, ou par l'amitié, ou par quelque autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage, 184. Chacun, en se tenant dans ses limites, doit s'exercer de tout son pouvoir dans la vaste étendue de la charité, 329. Notre condition a ses bornes, mais la charité n'en a point; & son étendue est infinie, où l'on peut s'exercer tant qu'on voudra, *ibid.* La charité, toujours agissante, sait bien trouver des emplois; elle se fait tout à tous, elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités & de besoins, 407, 408. Elle ne craint pas de manquer d'ouvrage; & au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie, 408.

Choses humaines. A quoi peut-on comparer la disposition confuse, inégale, irréguliere des choses humaines, 7, 8.

Chrétien. Les Chrétiens sont des poissons mystiques qui ne peuvent naître que dans l'eau, ni conserver leur vie qu'en y demeurant, 145, 146. Comment ils doivent vivre, 319.

Christianisme. Dieu nous a appellés au Christianisme pour modérer les excès du siecle, & retrancher ses superfluités, 319. Le Christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, & le démêle de ce qui ne l'est pas, 326. L'esprit du Christianisme, un esprit de fraternité, de communication & de tendresse, qui nous fait sentir les maux de nos freres, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins, 73, 403. On s'éloignoit autrefois du Christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de per-

re la vie, qu'on aimoit autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût & sans agrément, 87.

Cœur. Combien il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond, quand nous approchons de Dieu, 237. Le cœur a des mouvemens artificiels qui se font & se défont en un moment; mais ses mouvemens véritables ne se produisent pas de la sorte, 54. C'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte, 54.

Colere. Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colere, de peur que les images tristes & fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie, 412. Nul ne trouve sa colere injuste, 265. Nous n'attendons pas toujours, pour nous irriter, des injures effectives; nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secretes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre, 195.

Commandemens. Quoique les tables des Commandemens soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumiere très-simple de la Justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions, 263.

Concorde. Jesus-Christ établit la concorde & la société entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus essentiels de notre mutuelle correspondance, 164. La concorde, la paix, la charité devoient regner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu, 414. Le péché a détruit cette concorde, en gravant en nous l'amour de nous-mêmes, *ibid.*

Condamnation. Pour condamner, il faut être juste, 278. La vérité nous apprend de ne pas nous abandonner témérairement à condamner les coupables, de peur que, sans y penser, nous ne flétrissions les innocens par une condamnation injurieuse, 266, 267. Si nous osons condamner nos freres, & nous le devons quand leurs crimes sont scandaleux, ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés, 263. Que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tous ensemble dans un sentiment intime & profond de nos communs devoirs, & de nos communes foiblesses, 263, 264. Combien nous devons y éviter ces invectives cruelles, ces dérisions outrageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice, 264. C'est un jeu cruel & sanglant, qui renverse tous les fondemens de l'humanité, *ibid.*

Condition. Le desir de faire du bien, ne doit pas nous

faire desirer une condition plus relevée, 361, 362.
Confesseurs. C'est à eux à user dans les occasions avec charité & discrétion de la conduite médicinale du refus de l'absolution dans les rechûtes du pécheur, 151. Comme il faut craindre dans ces rencontres de ne pas favoriser la présomption, il faut prendre garde, & bien prendre garde de ne pas accabler la foiblesse, *ibid.*
Connoissances. L'obscurité de nos connoissances vient des préjugés de nos sens, 437. Parmi ces vastes desirs d'enrichir notre entendement par des connoissances nouvelles, notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, passe cependant si légerement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorans de ce qui nous touche, & de ce que nous sommes, 426. Nous ne voulons pas nous connoître, si ce n'est par les beaux endroits, 181.
Conquérans. Dieu ne nous les envoie que dans sa fureur, 401. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée, 400, 401. Leurs victoires font le deuil & le désespoir des veuves & des orphelins; ils triomphent de la ruine des nations & de la désolation publique, & c'est par-là qu'ils font paroître leur toute-puissance, 401.
Conscience : l'unique lieu où nous puissions nous réfugier, 109. Notre conscience est hors de prise; nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper, *ibid.* Le dehors nous étant contraire, nous voudrions nous renfermer au-dedans; le dedans, qui est tout en trouble, nous rejette violemment au-dehors, *ibid.* Pour goûter la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée, & nulle eau ne le peut faire que celle des larmes, 110. Si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire & plus ruineuse que tous les troubles, 109.
Contentemens. Combien nos contentemens sont traversés & sont peu de choses, 456, 457.
Conversation. D'où naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'ame les uns des autres, 166. La conversation enivre, parce qu'elle pousse au-dehors le secret de l'ame par une certaine chaleur, & presque sans qu'on y pense, 167. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin, 166.
Conversion. Pour se convertir il faut premierement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une

forme de vie, 96. Combien l'attache aux attraits sensibles est contraire à cette disposition, 96, 97. Pour se convertir il faut un certain sérieux, 98. Combien opposée à ce sérieux la recherche des plaisirs sensuels; *ibid.* Combien il est nécessaire que la conversion soit solide & durable, 157. Ne jamais produire une conversion durable & constante, & que notre vie toujours partagée entre la vertu & le crime ne prenne jamais un parti de bonne-foi; ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, elle prenne le parti du crime, & le fasse regner en nous, malgré les Sacremens tant de fois reçus; c'est un monstre dans la doctrine des mœurs, *ibid.*

Combien les hommes se trompent, lorsque trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort applanira leurs difficultés, 39. Croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste, 53. Ces belles conversions des mourans qui peignent & sur les yeux & sur le visage, & même, pour mieux tromper, dans la fantaisie allarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est changé, 55. Une telle conversion, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent est faite par l'amour du monde, 55, 56. Avec cette étrange conversion, l'ame malheureuse sort de son corps toute noyée & toute abymée dans les affections sensuelles, 56.

Convoitise. Elle est l'œuvre du Diable, qui l'a introduite par le péché, 297. La modérer, la châtier, la discipliner par le jeûne, *ibid.* Son avidité toujours insatiable, 70. La premiere chose qui nous fait connoître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire, 315. Elle ne peut savoir les bornes de la nécessité, parce que l'excès même lui est nécessaire, 323. C'est un gouffre toujours ouvert, qui ne dit jamais, C'est assez, 314. Plus on jette dedans, plus il se dilate, *ibid.* Tout ce qu'on lui donne ne fait qu'irriter ses desirs, *ibid.* Elle va tous les jours se subtilisant elle-même, & rafinant sur sa propre délicatesse, 317. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le desire, & n'épargne rien pour l'avoir: aussi-tôt qu'elle le possède, elle le méprise, & elle s'abandonne à d'autres desirs, *ibid.* Il n'est rien de plus perdu, que ce qu'on donne pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente, 315. Nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux de-

sirs, 318. Dieu donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises; autrement au lieu de nous rendre sobres & pieux, il nous rendroit avares & délicats, 297.

Corps. Notre corps n'est pas tant notre nature, que notre empêchement & notre fardeau, 231. Comme notre corps est un édifice que Dieu a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir, 297. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis, *ibid.* Il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises; autrement il renverseroit lui-même son Evangile, en flattant l'excès de notre luxe, & l'intempérance de nos passions, *ibid.* Le corps n'ayant été formé que pour l'ame, les promesses qui lui sont faites doivent être nécessairement rapportées ailleurs, 303. Si le divin Architecte qui a entrepris de nous réparer, laisse tomber piece à piece ce vieux bâtiment de notre corps, c'est qu'il veut nous le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre, 449. Il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité, 449, 450. Tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funebres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes, 433. Il deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, *ibid.*

Correction. Il y faut de la fermeté & de la vigueur 185. La correction doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité qui est douce & compatissante, mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espece de rigueur & de dureté de la vérité qui est inflexible, 255. Avec cette fermeté & cette vigueur se bien garder de sortir des bornes de la discrétion, 186. Il faut ne pas épargner le vice, mais épargner la pudeur; & que notre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle, *ibid.* Il faut sur-tout que celui qui la fait, soit animé d'une charité véritable, 187. Exemple qu'il doit suivre, *ibid.* Le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de la vertu, une sorte d'orgueil, 417. Excès dans lequel nous tombons, même en nous élevant contre les péchés publics, 260. Le précepte de la correction étant donné pour toute l'Eglise, il seroit à desirer que nous fussions tous si bien disposés, que nous pussions profiter des avis de tous nos freres, 183, 184. Comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, & qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles; ce pré-

cepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis, 184.

Cour. L'ambition est l'ame de ceux qui la suivent, 339. Peinture naturelle de la vie de la Cour, 59 *& suiv.* Elle imite non-seulement la douceur de l'ami, mais encore jusqu'à sa franchise & sa liberté, 188. Sa flatterie sait non-seulement applaudir, mais encore résister & contredire, pour céder plus agréablement en d'autres occasions, *ibid.* Quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la Cour, fait que l'on vit toujours en attente, & que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croiroit n'être plus du monde, 59. Elle ne peut rien faire pour des Chrétiens qui soit digne de leur estime, 340. Combien on doit prendre garde comment on y parle du prochain, 196. A la Cour on recueille tout, & ensuite chacun commente & tire ses conséquences à sa mode, *ibid.*

Crainte. Sans la crainte il n'y a point de pénitence, parce qu'on n'a pas cette crainte qui est son instrument nécessaire, 143. Effets de cette crainte, *ibid.* Sans la crainte on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la garde assurée, *ibid.*

Créatures. Il y a de l'inégalité dans les créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres, 14, 306. Depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, la Providence se répand par-tout, 14, 306. Les créatures qui nous environnent, bien loin d'être naturellement au-dessus de nous, sont au contraire rangées avec nous dans le même degré de bassesse sous l'empire souverain du premier Etre, 175. La créature privée de raison & de sentiment, n'a point de cœur pour aimer Dieu, ni d'intelligence pour le comprendre, 204. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; & ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer, *ibid.*

Crimes. Quand les crimes ne seroient point dans nos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de notre corruption, 262, 263. Il faut condamner hautement les crimes publics & scandaleux, 255. Bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, & d'aller quelquefois, en les reprenant, jusqu'à la dureté & à la rigueur, *ibid.*

Criminels. C'est ici le temps de les souffrir, pour les

inviter à se repentir, 25, *not.* Si Dieu punissoit ici tous les criminels, on croiroit toute sa Justice épuisée, & on ne vivroit pas en attente d'un discernement plus redoutable, 24. Sa douceur & sa patience à leur égard ne nous permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement, *ibid.*

Cruauté. L'oppression des foibles & des innocens n'est pas tout le crime de la cruauté, 68. Outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion, & les mains au secours, *ibid.*

Culte. Le temps de la perfection étant arrivé, Jesus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une chaste dilection des biens véritables, qui sont les spirituels, 230. Quelle est la raison pour laquelle le Sauveur des ames nous oblige de rendre à son Pere un culte spirituel, 228. Deux conditions nécessaires pour rendre à Dieu un culte agréable, 206. La premiere, que nous connoissions ce qu'il est, & que nous ayons de lui des sentimens véritables; la seconde, que nous épurions nos intentions devant lui, & que nous disposions nos cœurs d'une façon qui lui plaise, *ibid.* Nous devons servir Dieu saintement, non pour contenter les desirs que nous inspire notre corps, mais pour assurer la félicité de l'homme invisible & intellectuel, qui étant l'image de Dieu est capable de le servir, & ensuite de le posséder en esprit, 231.

Curiosité. Combien nous sommes ardens & vainement curieux, 182. Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le desir de savoir, 425. Cette curiosité de connoître fait qu'il épuise ses forces pour trouver, ou quelque secret inoui dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque rafinement inusité dans la conduite des affaires, *ibid.* La curiosité immoderée augmente sans mesure le prix des choses pour s'exciter elle-même, 317. Elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, & commence à les mépriser quand on peut les avoir facilement, 317, 318.

Cyprien (Saint). Il reprenoit les pécheurs avec une force invincible, & les supportoit aussi avec une patience infatigable, 187.

D

DAvid. La connoissance de Dieu étoit obscurcie en lui par le péché, la foi comme éteinte & oubliée, 25. Avis important qu'il donne en mourant au jeune

Salomon son fils & son successeur, 200.

Défauts. Les hommes sont diligens à reprendre la vie des autres, mais ils sont lâches & paresseux à corriger leurs propres défauts, 248, 249. Nos défauts qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes, 182, 183. Combien nous devons desirer de les savoir, 190. Il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des Etats & des Empires, & de savoir démêler toutes les énigmes de la nature, 181. Deux choses qui nous empêchent de les connoître, *ibid.* Nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous regarder d'un regard distinct & nous voir d'une pleine vue, *ibid.* Combien un ami fidele nous est utile pour les connoître, 183.

Défiance. Il vaut beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté & mere de la dissention, 266.

Dégoûts. Commencer à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis; nous verrons une étincelle céleste s'allumer au milieu de notre raison, 242.

Délices. Dieu, bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, nous instruit à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire, 296.

Démon. Le Démon chassé, quand il a repris sa premiere place, plus fort en nombre, plus fort en malice, plus fort en stabilité, 161.

Dépendance. Plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables, 353.

Dépense. Elle nous sera allouée dans le jugement, non sur le pied de nos convoitises, qui sont un trop mauvais juge, mais sur les regles de la modestie & de la simplicité chrétienne que nous avions professées dans le saint Baptême, 324.

Désordre. S'il nous paroît quelque désordre dans la vie présente, c'est afin de nous tenir en attente de la vie future, 24, *not.* Sous un Dieu bon & sous un Dieu juste une telle confusion ne peut pas être éternelle, 26. Lorsque nous découvrons quelque désordre visible, au lieu d'outrager nos freres par des invectives cruelles, espérons plutôt un temps meilleur & plus pur, & tempérons par cette espérance l'amertume de notre zele qui s'emporte avec trop d'excès, 257, 258.

Désunion. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre, 414.

Détachement. Pour faire ce grand effort de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet qui soit dans une si haute élévation, que nous croyions ne

rien perdre en renonçant à nous-mêmes pour nous abandonner à lui sans réserve, 157. Dieu est le seul à qui cette haute supériorité & cet avantage appartiennent, *ibid.*

Devoir. Il faut que l'ame ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables & à une mort assurée pour les amis, pour la Patrie, pour le Prince, pour les autels, 442. L'espece de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout-à-fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement, *ibid.*

Dieu. Dieu est esprit, & ce n'est que par l'esprit qu'on peut l'atteindre, 92. Il est esprit, & c'est dans l'esprit qu'il établit sa demeure, 235.

Dieu se connoît & se contemple; sa vie, c'est de se connoître; & parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connoisse, 443. Lui seul suffit à tous par son abondance, & nous le possédons d'autant plus que nous travaillons davantage à en faire part aux autres, 173. Il est éternel, immense, infini, exempt de toute matiere, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection, 443. Il est toujours à lui-même, toujours en lui-même, 431. Son être éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure, *ibid.* Il est au-dessus des temps, 458. Ses desseins formés & conçus du sein immense de l'immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siecles qu'il voit passer devant lui comme des momens, 15. Il faut la durée entiere du monde pour développer tout-à-fait les ordres d'une sagesse si profonde, *ibid.* Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, & il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand, 210. Il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fonds & en tout droit souverain, lui seul les ayans tirées du néant, 217. Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siecles, qui connoît sa toute-puissance, & qui sait que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ne précipite pas ses conseils, 17. Il laisse censurer ses desseins aux fous & aux téméraires, mais il ne

trouve

trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes, 18. Il a plu à ce grand Architecte qu'on ne vît la beauté de son édifice qu'après qu'il y auroit mis la derniere main, 23.

Dieu est incompréhensible & impénétrable, parce qu'il est parfait, 210, 213. Sa perfection est si éminente, que nos pensées n'y peuvent atteindre, & que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusqu'à quel point il est incompréhensible, 211. Cette profonde pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu, est une des causes principales qui nous portent à l'adorer, 214. Parce que c'est un abyme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté; & nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire, *ibid.* Parce que nous ne pouvons le comprendre, c'est par-là que nous apprenons à séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Etre, 210. Toutes ces idées que chacun se forme de Dieu en particulier au gré de son imagination & de ses sens, autant d'idoles spirituelles que l'on érige dans son cœur, 208, 209. Notre foible entendement ne pouvant porter une idée si haute & si pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier Etre, 208. Celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées & dans les desseins de sa sagesse, 215. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, & veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche, *ibid.* Si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous, 216. Que devons nous nous répondre à nous-mêmes si nous trouvons quelquefois dans les Ecritures des choses qui nous paroissent peu dignes de cet Etre incompréhensible, 211. Comment devons-nous juger de celles qui paroissent plus convenables à son excellence, 211, 212.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connoître encore que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin pour se soutenir d'aucun secours tiré du dehors, & qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté, 216.

Ni nous ne connoissons Dieu comme Souverain, si nous ne l'adorons en vérité, jusqu'à ce que nous ayons élevé notre volonté à la sienne, 220, 221.

Cette haute souveraineté de Dieu a son fondement sur sa bonté, 221. Comme son domaine est établi sur le premier de tous ses bienfaits, c'est-à-dire, sur l'être qu'il nous a donné, il s'ensuit que la puissance suprême qu'il a sur nous, dérive de sa bonté infinie, *ibid.* En cela même qu'il est parfaitement souverain, il est aussi souverainement bon & bienfaisant, *ibid.* Si nous étions persuadés comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon & bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien, 223. Il a soif qu'on ait soif de lui : recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire : exiger de lui, c'est l'obliger ; & il aime si fort à donner, que la demande à son égard tient lieu d'un présent, 224. Il est au-dessus de tous les maux, & néanmoin il y compatit & il les soulage, 375. Il n'a besoin de personne, & néanmoins il veut gagner tout le monde, & il ménage ses créatures avec une condescendance infinie, *ibid.* Il sait tout, il voit tout, & néanmoins il veut que tout le monde lui parle ; il écoute tout, & il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice, *ibid.* Il nous a produits par sa puissance, & nous rappelle à lui par l'ordre de sa sagesse & de sa bonté, 204. Si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits pour lui, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement, 92.

Il est un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités, 247. Il en veut aux crimes, & non aux personnes ; & il supporte les péchés, afin de sauver les pécheurs, 247, 248. Il est bon, en tant qu'il est ennemi du mal, non en souffrant le mal, 140. Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a contre le péché ; il se montre le défenseur de la vertu, en attaquant son contraire, 140.

Nous ne connoissons jamais pleinement ni son essence, ni ses attributs, que nous ne les connoissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir, 226. Pour connoître pleinement sa toute-puissance, il faut la connoître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, & n'avoir non plus de peine à croire celui de l'Eucharistie, que celui de l'Incarnation, 226, 227. Pour connoître sa sainteté, il faut la connoître dans tous les Sacremens que Jesus-Christ a institués pour nous l'appliquer, & confesser également celui de

la Pénitence avec celui du Baptême, & ainsi des autres, 227. Pour connoître sa justice, il faut la connoître dans tous les états où il l'exerce, & ne croire pas plutôt la punition des crimes capitaux dans l'enfer, que l'expiation des moindres péchés dans le purgatoire, *ibid.* Ce que nous connoissons de ses perfections, fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien, 214. Quiconque approche de Dieu, doit se rendre conforme à lui, 228.

Dignités. On s'est servi de l'occasion des miseres publiques pour multiplier sans fin les dignités, 331. Deux choses à distinguer dans les dignités; la pompe, & le pouvoir de faire du bien, 326. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable; parce que le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs, *ibid.* Si on les desire non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir, ce desir peut être permis, 325, 326. Si c'est pour contenter son ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des Chrétiens, 326. Combien il est difficile de garder la modération dans les dignités, 355, *not.* Comment on doit se conduire lorsqu'on y est élevé, 357, *not.* Il faut s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne leve point la tête par quelque endroit, *ibid.* Il ne faut pas s'y permettre toutes choses, il faut se prêter au monde, & se donner à Dieu, 356, *not.*

Discernement. Dieu ayant remis le jugement à la fin des siecles, il ne précipite pas le discernement, qui en est une condition nécessaire, 16. Il ne fait pas encore de discernement entre les bons & les méchans; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paroître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns & des autres sera complet, *ibid.* Quel en sera l'effet, 22. La peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée, 26. En attendant ce temps limité, il falloit que les biens & les maux fussent communs aux bons & aux méchans, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision derniere & irrévocable, 20. Combien qui sont discernés dans le siecle, sans être discernés de la masse damnée, 358, *not.* Quel est le discernement que le Chrétien doit desirer, *ibid.*

Discours sacrés. Tout leur fruit, c'est que pendant que l'Evangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, reconnoître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls, 192.

Dissention. Il s'est mêlé dans le genre humain un esprit de dissention & d'hostilité qui bannit pour toujours le repos du monde, 164.

Distinction. C'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abymer avec tous les autres dans le néant commun de la nature, 358, 359.

Douleur. La douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir long-temps de quelque repos, 84. Les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs, 85. Fruits de la douleur de la pénitence, 113. Combien elle mérite qu'on la cherche, 114. Combien efficace pour nous faire rentrer en grace, 105. Le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort, 115.

Dureté. Dureté qui fait des voleurs sans dérober, & des meurtriers sans verser de sang, 68.

E

EAu. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau, parce que nous y sommes nés, 146.

Ecritures. Il faudroit juger indignes de Dieu les expressions ou les comparaisons qui nous semblent dans les Ecritures peu proportionnées à la grandeur de cet Etre incompréhensible, si l'on en pouvoit trouver qui fussent dignes de lui, 211. Tout ce qu'on y dit de Dieu humainement, qui peut paroître méprisable aux hommes, doit servir à avertir l'infirmité humaine, que les choses mêmes qui semblent dites d'une maniere convenable à son excellence, sont plus proportionnées à notre capacité qu'à la sublimité de l'Etre divin, 211, 212. Nous devons, par une vue plus claire, élever notre intelligence au-dessus même de ces grandes idées, comme elles s'élevent en quelque maniere au-dessus de celles qui nous paroissent trop inférieures, 212.

Eglise. Elle étoit encore dans son enfance, & déja toutes les Puissances du monde s'armoient contre elle, 86. Chacun de ses enfans étoit soi-même son persécuteur, *ibid.* Si les Empereurs les exiloient de leur patrie, tout le monde leur étoit un exil; ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, & de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre, *ibid.* Si on leur ôtoit la vie par violence, eux-mêmes s'ôtoient les plaisirs volontairement, 87. Si l'on craignoit les rigueurs des Empereurs contre l'Eglise, on craignoit encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même;

& plusieurs se seroient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie est ennuyeuse, *ibid.*

C'est dans l'Eglise seule que Dieu est connu comme il veut l'être, 226. L'Eglise catholique a seule la plénitude des vérités, elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais, 227. Toutes les autres sociétés, de quelque piété qu'elles se vantent, & quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Eglise ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude, 226. Quiconque n'est pas dans l'Eglise, ne voit ni n'entend : quiconque est dans l'Eglise, ne peut être ni sourd ni aveugle, 227. Comme l'Eglise catholique est le seul véritable temple de Dieu, elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité, 226. Croire l'Eglise & ne point vivre selon l'Eglise, c'est un plus grand crime que de s'en séparer, 283.

Emplois. Avec combien de raison le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois, 355. Ne chercher dans les grands emplois que le bien public, 328. Si pour le malheur du siecle ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élevent pas, ils doivent apprendre non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes, *ibid.* Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie, 407. Si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit & la justice, la terre sera désolée, & les fraudes seront infinies, 391.

Ennemis. Nos ennemis sont des furieux qui, voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, & avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent, 194. Combien, au lieu d'aigrir nos ennemis par nos vengeances cruelles, nous devrions tâcher plutôt de les ramener à leur bon sens par la patience & par la douceur, *ibid.* Combien nous sommes cruels ennemis & implacables vengeurs, 195.

Ennui. Au premier ennui qui nous prend, quitter & la lecture & la priere, & désespérer, non de nous-mêmes seulement, mais de Dieu & de sa grace ; c'est une lâcheté insupportable, 242.

Entreprises. Ne pas manquer en ce qu'on peut, ni entreprendre plus qu'on ne peut, afin qu'en toutes rencontres notre vie soit mesurée à la raison, & nos entreprises à nos forces, 183.

Envie. L'envie est une passion froide, obscure & basse, qui a honte d'elle-même & ne craint rien tant

que de paroître, 416. L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres, *ibid.*

Espérance. Point d'homme qui soit plus aisé à mener bien loin, qu'un homme qui espere, parce qu'il aide lui-même à se tromper, 59. Le moindre jour dissipe toutes ses ténebres, & le console de tous ses ennuis, *ibid.* Nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; & avec cette espérance quelle involution d'affaires épineuses, que d'iniquités enlacées, 59, 60.

Esprit-Saint. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte, 239. Cet Esprit qui procéde du Pere & du Fils, & que nous adorons en unité avec le Pere & le Fils, est le saint & divin Auteur de nos adorations & de nos prieres, 240. C'est cet Esprit tout-puissant qui excite en nous les fervens desirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer, 239. Il nous attire au-dehors, & lui-même nous pousse au-dedans, 239, 240. Sans ce divin Esprit toutes nos pensées sont sans force, & toutes nos paroles sans poids, 39. Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressemens de sa miséricorde, 277. Le Saint-Esprit veut crier en nous; nous l'affoiblissons, si nous ne lui prêtons qu'une foible voix; il veut gémir en nous, nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant, 240. Le Saint-Esprit veut nous échauffer, & nous laissons éteindre l'Esprit si nous ne répondons à son ardeur, en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait la perfection de notre culte, 240, 241.

Affliger le Saint-Esprit, c'est affliger l'amour de Dieu, opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté, 277. Cette affliction ne marque pas tant l'injure faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé & sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre, *ibid.*

Esprits. Lorsque nous parlons de ces esprits, notre foible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir, 434. Après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils & bien déliés, il sort du fond de notre ame une lumiere céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces & si délicats que nous ayons pu les fixurer, *ibid.*

Esprit humain. Il n'est pas fait de telle sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes, 48. Les moindres divertissemens rendent notre esprit attentif, nous

ne le pouvons tenir devant Dieu, 237. C'est le naturel de l'esprit de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il seroit toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avoit mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe & qui l'arrête, 239. Une volonté languissante n'aura jamais cette force, il faut qu'elle ait de la ferveur; autrement l'esprit lui échappe, & elle s'échappe à elle-même, *ibid.* Pour arrêter notre esprit & contenir nos pensées, il faut nécessairement échauffer notre cœur, 238, 239. Comme si c'étoit peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de nos vaines imaginations, 237.

Esther. Elle évite ce qu'elle peut; ce qu'elle ne peut éviter, elle en éloigne son cœur, & ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël, 357, *not.*

Etat. Le grand trésor d'un Etat, c'est la vérité dans l'esprit du Prince, 199.

Eternité. Elle n'est qu'en Dieu: elle est Dieu même, 371. Au séjour de l'éternité il n'y a plus de soleil visible qui commence & qui finisse les jours, les saisons, les années, 65. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui mesure toutes choses par sa propre infinité, *ibid.* Combien étonnant que nous, qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, ayons pu comprendre cette éternité que nos sens ne soupçonnent seulement pas, 444. Il y a dans l'esprit de l'homme un desir avide de l'éternité; s'il sait l'appliquer, c'est son salut, 371. L'homme l'attache à ce qu'il aime, *ibid.* S'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc; soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paroît chancelant, *ibid.* Il faut la chercher en elle-même, & ne croire pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe, & à ce sable mouvant, *ibid.* Il faut laisser agir l'Eternel suivant les loix de son éternité; & bien loin de la réduire à notre mesure, tâcher d'entrer plutôt dans son étendue, 16. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité, 12. Qu'a-t-il fait pour nous tenir toujours en attente de ce grand jour, *ibid.* C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois, que doivent servir tous les temps, 62, 63. Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, & qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paroît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité, 26. Dieu y séparera encore une fois la lumiere d'avec les téne-

bres, & mettra par un dernier jugement la justice & l'impiété dans les places qui leur sont dues, 13.

Être. Néant de notre être, 432. Si Dieu nous a donné l'être, à plus forte raison devons-nous croire qu'il nous en donnera toutes les suites jusqu'à la derniere consommation de notre félicité, 221.

Eucharistie. Nous devenons avec Jesus-Christ une même chair, 279. On devroit y faire connoître à son respect la présence de Jesus-Christ, comme on connoît le Roi où l'on voit la Cour découverte & respectueuse, 284.

F

Faim. Les plus fideles serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim, 302. Ce seroit une erreur de croire que ce fût l'intention de notre Sauveur de les garantir de cette mort, plutôt que des autres, *ibid.*

Faute. Jamais il ne faudroit se consoler des fautes que l'on a commises, n'étoit qu'en les déplorant on les répare & on les efface, 113.

Félicité. La félicité n'est pas moins la santé parfaite de la nature, que l'affluence universelle du bien, 343. Elle demande deux choses : pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut, 342. Le dernier aussi nécessaire que le premier, *ibid.* Pourquoi est-il bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue, 344. La félicité a deux parties, & nous croyons la posséder toute entiere, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties, *ibid.* Nous rejettons la plus nécessaire, & celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misere, *ibid.* La félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté & la puissance, Dieu les donne l'une & l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps, 346. Avec combien de sagesse, *ibid.* Celui-là même qui a bien voulu nous donner l'être, veut aussi nous en donner la perfection, & par conséquent nous rendre heureux; puisque l'idée de la perfection & celle de la félicité sont deux idées qui concourent, 222.

La félicité des hommes du monde est composée de tant de pieces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque, 84. Si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, & qu'en coulant elle nous tire, 43. La félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme, 72.

Fers. Nous gémissons quand on lie nos mains, & nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés, 350, 351.

Flatterie. Combien la flatterie est subtile; 187. En craignant ses embûches on y tombe, 188.

Flatteurs. Les pires des ennemis, ce sont les flatteurs, 91. Les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs, *ibid.* Les flatteurs mettent le comble à nos péchés par le poids d'une louange injuste & artificieuse, 190. Le flatteur nous tourne en tant de façons, qu'il est mal-aisé de lui échapper, 188. Pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre que nous ne croyons plus flatteur, nous engage insensiblement, parce qu'il flatte d'une autre maniere, *ibid.* Flatteur qui est au-dedans de nous, par lequel tous les autres sont autorisés, 189. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, sur-tout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir, *ibid.* Tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres, *ibid.* Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrete intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent, *ibid.* L'unique remede pour les déconcerter & rompre cette intelligence, c'est un amour généreux de la vérité, un desir de nous connoître nous-mêmes, 190.

Fléaux. Fléaux envoyés de Dieu pour punir notre ingratitude, 77, 78.

Foi. La foi ne connoît point de nécessités, 301. Si elle ne craint pas la mort, combien moins la faim; si elle méprise la vie, combien plus le vivre, *ibid.*

Foible. Chacun est jaloux de ce qu'il est; & on aime mieux être aveugle, que de connoître son foible, 429.

Fortune. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste; & sous le nom de la fortune c'est la Sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond, 215. Toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons, 364. Elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous; & les biens que nous recevons de sa main, ne sont pas tant des présens qu'elle nous fait, que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, *ibid.* Comment tous ses présens sont un engagement pour s'abandonner tout-à-fait à des prétentions infinies, 59. Elle nous joue lors même qu'elle nous est libérale, 341. Elle ne donne pas, quand même elle fait semblant

de donner, *ibid.* Son présent le plus cher, le plus précieux, c'est celui qu'elle nomme puissance, *ibid.* Elle est trompeuse, puisque bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté, 354.

Rien d'assuré dans la fortune, non pas même un tombeau, pour y graver dessus ses titres superbes, les seuls restes de sa grandeur abattue, 335, 336, 369, 370. Foiblesse de tous les moyens que les hommes peuvent prendre pour la soutenir, 335, 369. Comment Dieu s'en joue, 333, 334, 367, 368. L'avenir a des événemens trop bizarres, & les pertes & les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts, 369. L'asyle qu'on se prépare contre la fortune, est encore de son ressort; & si loin qu'on puisse étendre sa prévoyance, jamais on n'égalera ses bizarreries, 107. Fortune éclatante représentée dans le Prophete Ezéchiel, 332, 365, 366. Sa ruine & sa décadence, 333, 334, 367, 368. Événemens qui l'opérent, *ibid.*

La fortune trompeuse en toute autre chose est du moins sincere en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies, 363. Elle les étale dans le plus grand jour, & outre ses légéretés ordinaires elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, de peur que les hommes n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries, *ibid.* Ce que produit en nous la persuasion de son inconstance, 364. Non-seulement quand elle ôte, mais quand elle donne; non-seulement quand elle change, mais encore quand elle demeure, elle est toujours méprisable, 341. Malédiction des grandes fortunes, 72. Les grandes fortunes veulent être traitées délicatement, 429. Elles veulent que si on voit leur défaut, du moins on le cache, *ibid.*

Fuite. Tout fuit; & pendant que nous sommes ici assemblés, & que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la derniere séparation, 436, 437.

G

Genre humain, le royaume de Dieu que lui-même regle & gouverne selon ses loix immuables, 5.

Gloire. Jesus-Christ nous a apporté un commencement de la gloire dans le bienfait de la grace, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage & une partie de la félicité dans l'espérance, 111.

Grace. Dans le premier dessein de Dieu, la grace ne devoit être donnée qu'une fois, 152. Si nous l'avons recouvrée, c'est que Jesus-Christ est intervenu, *ibid.*

Grandeur. Une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornemens extérieurs, 331. L'esprit de grandeur est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui, 73, 402. Rien de plus opposé à la charité fraternelle, 403. Il ne se trouve pas seulement dans les Grands, mais dans tous ceux qui affectent de les imiter, *ibid.* Combien il est opposé à l'Esprit du Baptême & à l'Esprit de Jesus-Christ, *ibid.* Où nous conduit-il, *ibid.*

Grandeur humaine. En tant qu'elle est purement humaine, de quelque côté qu'on l'envisage, on ne voit rien en elle qui mérite d'être considéré; parce que, de quelque endroit qu'on la tourne, on trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, qu'on ne sait plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi on peut appliquer un si beau titre, 430. En tant qu'elle vient de Dieu, & qu'elle doit être rapportée à Dieu, elle est un rayon de la divinité, qui attire justement nos respects, *ibid.* Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres, 327. Etant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettroit pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'étoit pour le bien des choses humaines, *ibid.* Moyens pour la sanctifier par un bon usage, 386. Si l'on recherche dans la grandeur ce qu'elle a de grand & de solide, qui est le pouvoir & l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, il est permis de la desirer, 328. Quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en Chrétien, 330. On doit s'y élever par les voies de la vertu, & non par des pratiques basses & honteuses, 328. A l'égard de la grandeur éminente, craindre l'ambition désordonnée, 290, 291. Que doit-on faire si avec ces bonnes dispositions on ne peut y atteindre, 328, 229. Grandeurs du monde combien méprisables, quand on les considere entre les mains des impies, 28, 29. Jesus-Christ, qui voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs, fuit devant elles pour nous obliger à les craindre, 338, 339. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire; & cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans

tous les ordres, qu'on ne peut plus y faire de discernement, 331. Par un juste retour la grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie, *ibid.*

Grands. Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté, 397. S'ils portent sur leur front le caractere de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractere de sa libéralité, 404. Ils doivent se faire les Dieux des hommes en procurant leur bien de tout leur pouvoir, 398, 404. Se montrer des Dieux en secourant les affligés & les misérables, *ibid.* Non-seulement les Supérieurs ecclésiastiques, mais encore les Grands de la terre sont appellés dans l'Ecriture les Pasteurs des peuples, 405. Dieu les a fait grands pour servir de peres à ses pauvres : sa Providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : il les a mis à leur aise & en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de ses enfans, 69. C'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu, sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits, 398. Ils seront des idoles inanimées, & non des images vivantes de l'invisible majesté de Dieu, s'ils se contentent de humer l'encens, de recevoir les adorations, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes, & soulager leurs miseres, 399. Quand ils n'agiroient pas comme Chrétiens, le dépôt de sa puissance que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres, & de pourvoir à leur bien, 404. Afin que les Grands rendent leur puissance salutaire, il faut qu'ils sachent ce qu'ils peuvent; mais afin qu'ils ne s'élevent pas, il faut qu'ils ignorent ce qu'ils peuvent, 386, 387. C'est à eux d'élargir un peu les voies du Ciel, de rétablir ce grand chemin, & de le rendre facile, 394. Ils doivent mettre la vertu du moins à couvert des insultes du dehors, & ne souffrir pas qu'on surcharge avec tant d'excès la foiblesse humaine, 395. Leur grand emploi, c'est de protéger hautement le bon droit & l'innocence, *ibid.*

Les Grands sont pleins d'intérêts & de passions, 393. Ils prennent un certain esprit, de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté dans Isaïe, 403. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des autres, ni de se mettre en peine de leurs besoins; leur délicatesse ne le souffre pas, *ibid.* Leur grandeur les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles, 69. Ils s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits, 400. Leurs passions & leurs convoitises toujours insatiables, cause d'une du-

teté si étonnante, 70, 71. Combien qui se plaisent de faire les Grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les loix, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espece de crainte, 51. Quelle est la condition des Grands de la terre, 351. Qu'est-ce qui grossit leur Cour, & qui fait la foule autour d'eux, *ibid.* Dans leur jeunesse la plus vigoureuse ils doivent penser à la derniere heure, qui ensevelira toute leur grandeur, 372. Ils doivent songer, non à l'éclat de leur puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, & avoir toujours devant les yeux la Majesté de Dieu présente, 373.

Guerre. L'homme étoit fait pour la paix, & il ne respire que la guerre, 164.

H

Habits. On les fait faire si étroits, pour faire admirer sa belle taille; & on les charge de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute sa pompe, 316. Extravagance de s'habiller d'un fardeau, d'accabler le corps, & de le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité, 316, 317.

Habitude. Rien de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination & du plaisir jointe à celle de l'accoutumance, 101. Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire, *ibid.* Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude fermera cent portes sur nous, & ne nous laissera aucune sortie, *ibid.*

Haine. Souvent nous nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr, 195. Quand on n'a point sujet de haïr par la contrariété des intérêts, par la contrariété des humeurs, on hait par caprice & par fantaisie, 169, *not.* On se fait des portraits odieux, *ibid.* On met dans cette aversion à certaines gens une espece de délicatesse, qu'il y ait des personnes qui nous déplaisent, *ibid.*

La haine des Chrétiens contre eux-mêmes & contre leur propre corruption, doit être immortelle, 88. C'est elle qui fera durer jusqu'à la fin des siecles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur & le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, & couronne celui qui persécute, *ibid.*

Hérésie. L'hérésie toujours postérieure à l'Eglise, 282. Elle a retranché l'Extrême-Onction, pour ne pas mou-

rir comme entre les mains des Apôtres, 284.
Hérétiques : combien ils sont injustes de mépriser la chaîne de la succession de la doctrine de l'Eglise, 281.
Heureux. Celui-là est tout ensemble heureux aussi-bien que parfait, à qui rien ne manque, 222.
Homme : animal divin, plein de raison & d'intelligence, & capable de connoître Dieu par lui-même & par toutes les créatures, 205. Il est mis au milieu du monde, mystérieux abregé du monde, afin que contemplant l'univers entier, & le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, & soi-même, & toutes choses, *ibid.* Il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance, *ibid.* Sa plus noble qualité, c'est d'être l'humble sujet & le religieux adorateur de la nature divine, 203. Parce que l'homme est son image, Dieu veut aussi qu'il le connoisse; & c'est-là le trait le plus admirable de la divine ressemblance qu'il a avec son Auteur, 443.
L'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, & il s'est éloigné du plan, 448. Contre la régularité du premier dessein, l'immortel & le corruptible, le spirituel & le charnel, l'Ange & la bête en un mot se sont trouvés tout-à-coup unis, *ibid.* C'est-là le mot de l'énigme & le dégagement de tout l'embarras sur l'homme, *ibid.* On voit en lui des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage nous fait bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien, 447. Erreurs des divers sentimens des Philosophes sur l'homme, 446. Il est infiniment méprisable en tant qu'il finit dans le temps, & infiniment estimable en tant qu'il passe à l'éternité, 429.
Il n'y a rien de si paisible ni de si farouche que l'homme, 163. Rien de plus sociable par sa nature, ni rien de plus discordant & de plus contredisant par son vice, 164. Les hommes plus ruineux aux hommes que toute autre cause de ruine, 169, *not.*
Dieu ayant formé l'homme pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature, 439. L'homme a presque changé la face du monde, 438. Il a sçu dompter par l'esprit les animaux qui le surmontoient par la force; il a sçu discipliner leur humeur brutale & contraindre leur liberté indocile, *ibid.* Il a même fléchi par adresse les créatures inani-

nées, *ibid.* Pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages, 439. Pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas, *ibid.* Il fouille par-tout hardiment comme dans son bien, & il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie, *ibid.* Une créature si foible & si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, n'auroit pu prendre un tel ascendant si elle n'avoit en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un trait de sa ressemblance, 439, 440.

Comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, 436. Combien l'homme est peu de chose, 453. Néant de sa durée dans cette vie, 454. Il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin : il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours, 370. Son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de faire voir aux siecles futurs telle qu'il l'a faite, 370, 371. Il doit s'affermir, il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie, 370.

Homme de bien : il se resserre dans tant de limites, qu'à peine se peut-il aider, 391, 392. Il se renferme dans ce qui est droit, 392. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste ; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocens ; il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, *ibid.* Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible ; & il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entierement inutile, 359, 360, 393. Etant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit ; & même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, & aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint, ni le profane, pour entrer dans nos desseins, 360, 394.

Honneur. De quelle sorte il nous est permis d'aspirer aux honneurs du monde, 327.

Humeur. L'humeur inquiete, curieuse de nouveautés, ennemie de loisir, & impatiente du repos, 60. D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter & de nous ôter notre meilleur bien, en nous engageant d'affaires en affaires avec un empressement qui ne finit pas, *ibid.*

I

IMpies : ils se persuadent faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre la Providence, 2. Eux mêmes s'étonneront au dernier jour comment ils ne voyoient pas que cette publique impunité les avertissoit hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour, 23, 24.

Impunité. Les châtimens exemplaires que Dieu exerce sur quelques-uns, ne semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres, 24.

Inclinations. Si on leve les empêchemens des difficultés ou de la crainte, nos inclinations corrompues commencent à se remuer & à se produire, & oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée, 353, 354.

Inconstance. Inconstance d'une ame accoutumée dès long-temps à courir de-çà & de-là par-tout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs & ses fantaisies, & à se laisser tirer, sans résistance, par les objets plaisans, 98. La constance, l'égalité, la sévere regularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changemens, cette varieté qui égaie les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener avec liberté, *ibid.*

Indigence. Ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner même à ses Fideles une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence, 300.

Indulgence : rien de plus efficace pour rappeller une ame étonnée au sentiment de ses crimes, 267. Combien nous sommes indulgens pour nous-mêmes, & séveres pour les autres, 248, 249.

Inimitié. Quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos freres, il faudroit faire cet effort sur nous, lorsqu'une inimitié nous divise, ou du moins n'en dire aucun mal, 411, 412.

Iniquité. Presque tous les siecles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante, & l'innocence affligée, 9. Il faut résister à l'iniquité, & soutenir la justice avec une force invincible, 395.

Injure. Celui qui nous fait injure est toujours beaucoup plus à plaindre que nous qui la recevons, 193. Il se perce le cœur pour nous effleurer la peau, *ibid.* Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader, & penser trop bassement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous tou-

chent, 194. Nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité, *ibid.* Combien étonnant que nous, qui avons tant de besoin que Dieu nous soit bon & indulgent, soyons nous-mêmes si inexorables & si rigoureux à nos freres 193. Comment Dieu nous traitera, si nous vengeons nos injures, 197. Le pardon des injures, un des plus efficaces rémedes contre nos fautes 192.

Injuste. L'homme injuste & intéressé passe de mal en mal, & c'est pourquoi il se fortifie sur la terre, 392. Il a l'art de faire taire & parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies, 360, 392. Il peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédiens, ménager tous les intérêts, 359, 393. Il soutient une méfiance secretement semée par une calomnie encore plus ingénieuse, & une premiere injustice par une corruption, 360, 392. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis, *ibid.* Il veut généralement ce qui l'accommode, 392. Les injustes, pour l'ordinaire, sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage, & combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre, où ils s'étendent à leur aise, 391.

Injustice. Sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre, 96.

Innocent. Un innocent ne fait jamais son plaisir du supplice d'un coupable, 264.

Inquiétude : elle s'est toujours jettée à la traverse pour empêcher nos contentemens de se toucher, 457. Notre inquiétude, c'est-à-dire, l'impatience d'une humeur active & remuante, est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus, 58.

Intention. Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre chose que lui-même, 230.

Intérêt : foible & ruineux fondement de l'amitié mutuelle, 168. Nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal d'une concorde solide, *ibid.* Les hommes, en général, sont intéressés, & ainsi ordinairement ils sont injustes, 391.

J

Jesus-Christ. Il vient visiter la nature humaine, qui gémit sous l'empire de la mort, 449. C'est l'ouvrier

même qui vient en personne pour reconnoître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modele, *ibid.* Echange miséricordieux que Jesus-Christ a fait en notre faveur, 274.

Tous le pressent, aucun ne le touche, aucun ne vient avec foi pour le prier de guérir les plaies cachées de son ame, 233. Qui croit en lui, ne meurt pas; qui croit en lui, est déja vivant d'une vie spirituelle & intérieure, vivant par la vie de la grace, qui attire après elle la vie de la gloire, 449. Il peut juger, parce qu'il est juste; mais il peut aussi justifier, parce qu'il est juste, 278.

Il veut faire sentir aux pécheurs leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses graces; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution, 271. Il tourne toute son indignation contre les Pharisiens hypocrites, dont le superbe chagrin s'opposoit à la conversion des pécheurs, *ibid.* Sans confondre les pécheurs par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage à l'excès de leurs crimes, & à l'excès de ses graces, 272. Sa clémence incomparable envers la femme adultere, 246, 247. D'où vient cette facilité & cette indulgence, 272. Si Jesus nous est facile & indulgent, il a acheté cette indulgence qu'il a pour nous par des rigueurs inouies qu'il a souffertes en lui-même, 273. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang, *ibid.* Comment les graces qu'il nous fait, le pardon qu'il nous accorde sans cesse, doivent nous rappeller le prix auquel il nous les a acquis, & nous pénétrer de reconnoissance, 274, 275.

Le titre de Roi écrit au haut de sa croix, parce que c'est-là qu'il sauve le monde, 327. Il ne connoît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'éleve à la croix, 338. Il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique, 327.

Jesus, notre saint Pontife, Pontife vraiment charitable & compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence; & pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables, 273, 274. Lorsqu'il frémit, c'est qu'il est indigné contre nos péchés, 338. Lorsqu'il est troublé, c'est qu'il est ému de nos maux, *ibid.* Lorsqu'il craint & qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls, *ibid.* S'il se tait, s'il dissimule, c'est qu'il connoît nos foiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux, 274.

Etant le médiateur, il est le dépositaire & la caution des paroles des deux parties, 137. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il promet de nous pardonner; il est caution de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous amender, *ibid.*

Job. Il regle la vue pour arrêter la pensée, 48. Il réprime des regards qui pourroient être innocens, pour arrêter des pensées qui apparemment seroient criminelles, 48, 49. Ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès, 49. Pourquoi, *ibid.*

Joie. Nous ne goûtons point ici de joie sans mélange, 84. Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avoit répandu de joie véritable, 83. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles, 93. Si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage & le livre tout-à-fait, *ibid.* Captivité où nous jettent les joies sensuelles, 99. La joie, qui abondante en ses propres biens semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite & assez souvent insipide, 167. La joie de l'éternité, une joie qui n'est altérée par aucun mal, ni mêlée d'aucune amertume, 21.

Josaphat : Prince incomparable, non moins vaillant que religieux, & pere de ses peuples, autant que victorieux de ses ennemis, 388. La prospérité qui donnoit de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu, & établir son service, *ibid.* Ce qu'il fit pour le faire regner dans tout son empire, 389. Le second soin du Roi Josaphat, & le second moyen dont il se servoit pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice, 389, 390. Comment il retenoit chacun dans ses bornes, & empêchant la confusion & les entreprises, faisoit que tout concouroit, & au service de Dieu, & à l'utilité des peuples, 391. Sa conduite suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste, 389. Ce grand Monarque proposé pour exemple à nos Rois par les anciens Conciles de l'Eglise Gallicane, *ibid.*

Juda. Pourquoi au jour qu'on oignoit de l'huile sacrée les Rois de Juda, leur mettoit-on en même-temps le diadême sur la tête, & la loi de Dieu dans la main, 387, 388.

Jugement. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le Souverain, 250. Lorsque nous entreprenons de

juger nos freres sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables; parce que nous nous rendons tout ensemble, & les supérieurs de nos égaux, & les égaux de notre supérieur, *ibid.* Ce beau commandement, de ne juger pas, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne, 254. C'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité, *ibid.* Autant qu'il a plu à Dieu de nous découvrir ses jugemens, ne pas craindre de les suivre; mais croire que tout ce qui est audelà, est un abyme effroyable où notre audace insensée trouvera un naufrage infaillible, 259, 260. Maximes qui doivent servir à régler le jugement que nous pouvons porter des actions des autres, 251, 252. Pour éviter la témérité dans nos jugemens, la regle immuable que nous devons observer, c'est de suivre Dieu simplement, & juger autant qu'il décide, sans rien usurper pour nous-mêmes, 254 *& suiv.* Nous péchons doublement contre l'équité de cette regle, parce que nous jugeons plus que Dieu ne juge, & qu'en jugeant les crimes nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain, 256. La prudence nous enseigne à ne pas précipiter notre jugement, 266. L'humanité nous ordonne de présumer plutôt le bien que le mal, *ibid.* Ne pas juger, ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé, 257. Il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics, parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer, 255, 256. Quelle doit être notre retenue dans les choses cachées & douteuses, 264. Le jugement que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourroit être douteux & trompeur, seroit toujours nécessairement téméraire & dangereux, 253.

En quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux, 261. La lumiere de vérité qui brille en nos ames, & y condamne les déréglemens que nos freres nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure, par laquelle nous serons jugés tous ensemble, *ibid.* Frayeur & tremblement dont nous devons être saisis en jugeant les autres, *ibid.* Si le crime que nous condamnons n'est pas dans notre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fonds de notre malice, ou dans celui de notre foiblesse, 262. Cette même bonté qui réprime la li-

BIBLIOTHECA BODLEIANA

sence de juger les autres, éveille la conscience endormie pour juger sans miséricorde ses propres péchés, 249. Se regarder comme devant être jugé, & l'on n'aura pas envie de juger; se tenir en posture d'un criminel qui doit, non juger, mais être jugé, 421, 422.

Jugement dernier. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissoient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis, 23.

Juges. Comme ils exercent l'autorité de Dieu, ils doivent aussi en imiter la justice, 390.

Juifs. Ce peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme & animale ayant besoin de cet appas sensible, & de ce foible rudiment, 230. Après qu'ils eurent violé le premier traité, Dieu usa encore envers eux de miséricorde; mais ayant contrevenu au second, il commença à les mépriser, il retira peu-à-peu ses graces; ils n'eurent plus ni miracles, ni prophéties, ni aucuns témoignages divins : & enfin ils furent rejettés, 134.

Justes. C'est ici le temps de les éprouver, pour les exercer par la souffrance, 25, *not.* Pourquoi le juste qui s'attache à Dieu, à sa volonté, à sa Providence, ne trouve-t-il rien qui s'oppose à lui, ni qui trouble ses desseins, 32. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du Ciel avec soumission, & il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables, 32, 33. Ses sentimens dans l'adversité, 33. Sa confiance ferme & invincible dans tous ses états, *ibid.* Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grace, que les coups de rigueur & de justice; autant la chûte des uns, que la persévérance des autres; autant les exemples de foiblesse, que les exemples de force; autant la patience de Dieu, que sa justice exemplaire, 33, 34. Saintes pensées que lui inspire la foi de la Providence lorsqu'il voit les pécheurs prospérer visiblement, & que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, 34. Si Dieu lance son tonnere sur les criminels, le juste vient laver ses mains dans leur sang, parce qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice, *ibid.* Il falloit que la justice divine prédestinât certains biens aux justes, auxquels les méchans n'eussent point de part, & qu'elle préparât de même aux méchans des peines dont les justes ne fussent jamais tourmentés, 20.

Justice. La justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, & c'est une espece de martyre que

ſage que nous en faiſons, 18, 19. Maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les ſouffrent, tels que ſont les ſupplices des réprouvés, 19. Ces maux mêlés diſtribués avec équité dans le mélange où nous ſommes, 20. Ces maux extrêmes réſervés pour le temps du diſcernement général, *ibid.*

Méchans. Les méchans n'ignorent pas que leurs entrepriſes hardies leur attirent néceſſairement quelques embarras; mais après qu'ils ont eſſuyé une légere tempête qui s'eſt élevée, ils penſent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la juſtice, 395. Ils défient après cela le ciel & la terre, & ne profitent de cette diſgrace que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions, *ibid.* Avec quelle force il faut leur réſiſter, *ibid.* La regle de la juſtice divine ne permet pas que les méchans goûtent jamais le bien ſouverain, 19. Il falloit que la juſtice divine leur préparât des peines dont les bons ne fuſſent jamais tourmentés, 20. Eternellement ſéparés des juſtes, il n'y aura plus pour eux de félicité; ils boiront toute l'amertume de la vengeance divine, 22.

Médiſance. Trois eſpeces de médiſances, 418. La premiere eſt baſſe & honteuſe, la ſeconde eſt fiere & inſolente, la troiſieme trompeuſe & hypocrite, *ibid.* La véritable médiſance conſiſte en un certain plaiſir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, ſans aucune autre raiſon particuliere, 413. La cauſe de ce vice ſi univerſel, c'eſt une ſecrete haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, 415. Cauſe honteuſe qu'on n'oſe pas avouer, mais qui ſe remarque par la maniere d'agir, 415, 416. La médiſance obſerve avec ſoin ce qu'elle pourra enlever à la réputation de celui dont elle eſt jalouſe, & enſuite elle ſe cache, 416. La cauſe du plaiſir que nous y prenons, c'eſt que nous voulons être les ſeuls excellens, & voir tout le reſte au-deſſous de nous, 415. Ce plaiſir malin que nous ſentons quelquefois malgré nous dans la médiſance, fait voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins ſociable que le cœur de l'homme, 413. Autres cauſes de la médiſance, qui viennent toujours de l'orgueil, 417. La cauſe la plus apparente & la plus ordinaire de la médiſance, c'eſt la haine & le deſir de vengeance, 410. Celui qui médit par ce motif eſt plutôt vindicatif qu'il n'eſt médiſant, 410, 411. Grandeur du crime de celui qui médit par haine, 411. Les effets de la médiſance ſont de rompre la charité, 419. Elle renverſe l'amitié en détruiſant l'eſtime, *ibid.* Les médiſances vont ſe groſſiſſant peu-à-peu dans la bouche de ceux qui les répétent par un plaiſir de mentir, qui

eſt

est inné dans certaines gens, *ibid.* Remede contre la médisance, 421.

Médisant. Le médisant proprement est celui qui sans aucune autre raison particuliere se plaît à dire du mal des uns & des autres, même des indifférens & des inconnus; & qui par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis, 411. Il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot par des paroles à double entente; s'ils parle ouvertement, il prend de beaux prétextes, 416. Il ronge secretement, *ibid.* Celui qui médit par haine, s'échauffe; en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, 412. Il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue, *ibid.* A force de parler il croit tout-à-fait ce qu'il ne croyoit qu'à demi, ainsi il s'irrite soi-même, *ibid.* Il exerce la plus lâche de toutes les vengeances; puisque s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet, 412, 413. S'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrêmité de sa rage, en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, & qu'il croit que ses effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles, 413. Le médisant voyant jusqu'où est cru le petit bruit qu'il avoit semé, ne reconnoît plus son propre ouvrage, 420. Il est cause de tout le désordre, il ne peut réparer le mal qu'il a fait, *ibid.* Les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies, *ibid.* Né pas applaudir aux médisans, leur montrer un visage sévere, parce que leur dessein ce n'est que d'être plaisans, 421. Le médisant est un voleur, celui qui l'écoute est receleur, *ibid.* Tout le monde hait les médisans, & tout le monde leur applaudit, *ibid.*

Mélange. C'est ici le temps du mélange où il faut exercer les bons pour les éprouver, & supporter les pécheurs pour les attendre, 21. Biens & maux mêlés répandus dans ce mélange, 21, 22. Si nous mesurons les conseils de Dieu selon la regle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines, 16. Comment ce temps de mélange finira, 22.

Mensonge. Celui qui s'est engagé dans cette foiblesse honteuse, ne trouve plus d'ornemens qui soient dignes de son discours, que la hardiesse de ses inventions, 100. Bien plus, il jure & ment tout ensemble avec une pareille facilité; & par une horrible profanation il s'accoutume à mêler ensemble la premiere vérité avec son contraire, *ibid.* Quoique, repris par ses amis & confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui

Combien la misere des peuples est grande
d'espérance pour nous à l'heure de notre
de la misere des pauvres ne perce nos c
Miséricorde. Elle ôte tout ensemble la pe
& en pardonnant au pécheur, elle porte a
cœur, par son indulgence, la lumiere la
confondre pour son ingratitude, 268.
Modele. Dieu seul, un modele qui d
en tout, autant que le porte la foiblesse l
376. Tous les autres sont défectueux, &
jours quelque tache, 375.
Modération. C'est une regle certaine d
la modération chrétienne, de ramener to
ses à leur premiere institution, en coup
chant de toutes parts ce que la vanité
On s'emporte au-delà de ce qu'on doit,
l'on ne prend aucun soin de se modérer
peut, 49, 50. C'est un effet de modérati
ter dans ses limites, 329.
Moment. Notre être tient à un momen
nous sépare du rien, 457. Celui-là s'éc
prenons un autre, ils se passent les uns
tres; les uns après les autres nous les joig
de nous assurer; & nous ne nous apperce
nous entraînent insensiblement avec eux
manquons au temps, non pas le temps
Maintenant nous en tenons un; mainte

Mondains. Comme les mondains toujours dissipés ne connoissent pas l'efficace de cette action paisible & intérieure qui occupe l'ame en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit, 60, 61. Ils mettent la vie dans cette action empressée & tumultueuse; ils s'abyment dans un commerce éternel d'intrigues & de visites qui ne leur laisse pas un moment à eux, 61. Pourquoi cette contrainte & ce mouvement perpétuel leur plaisent, quoiqu'ils s'en plaignent, *ibid.*

Monde. Le plaisir & les délices de son Créateur, 3. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvoit inventer, que sa seule puissance pouvoit construire, 440. Le plaisir que Dieu a pris à le former, gage certain du soin qu'il doit prendre à le conduire, 4. Dieu a établi l'homme pour s'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en ses mains toute la nature pour l'appliquer à ses usages, 440. L'homme incapable de faire remuer tant soit peu une machine si forte & si délicate, ou de faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en lui-même, & dans quelque partie de son être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques secondes idées tirées de ces idées originales, quelque portion de cet Esprit ouvrier qui a fait le monde, *ibid.*

Quel est l'esprit du monde, 73. Chacun n'y compte que soi, & tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain, *ibid.* Le monde n'aime rien, & on n'y trouve point d'amitié solide, 174. Le monde pauvre en effets est toujours magnifique en promesses; & comme la source des biens se tarit bientôt, il seroit tout-à-fait à sec, s'il ne savoit distribuer des espérances, 59.

Portrait de la vie d'un homme du monde, 40 & 41. L'un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée, 57. Comment les hommes du monde savent aimer, 178. Leur destinée, 58. Comment ils se trouvent toujours engagés dans de nouvelles prétentions, *ibid.* Encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté & de paix, en promenant de-çà & de-là leurs desirs vagues & incertains, 62. Les plaisirs & les affaires de l'homme du monde partagent ses soins; par l'attache à ses plaisirs il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires

il n'est pas à soi; & ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui, 40. Par ses plaisirs, par ses empressemens, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement; à la plus grande affaire, sans loisir; à la plus grande misere, sans assistance, 42. Sa triste fin, inutilité de ses foibles efforts au dernier moment, 41.

Image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente & de sa justesse cachée, 8. Nous ne pouvons jamais remarquer cette justesse qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jesus-Christ nous découvre, *ibid.* Si nous savons rencontrer le point par où il faut y regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, & nous ne verrons que sagesse où nous n'imaginons que désordre, 10. Dieu nous y fait paroître un ordre admirable, pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse, 12. Il y laisse, de dessein formé, quelque désordre apparent, pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la derniere main, & nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision derniere & irrévocable, 12, 13.

Mort. La mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais elle n'est autre chose, sinon une vie qui cesse, 40. Elle nous est inhérente, & nous la portons dans notre sein, 437. Comment tout nous appelle à la mort, 434. La mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains, 455. C'est une étrange foiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, & en mille formes diverses, 424. Les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes, 425. Notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort, 448.

Vues qui doivent nous rassurer dans les approches de la mort, 457, 458. Un homme de bien que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne-foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour, 117, 118. Le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; & ayant depuis fort long-temps ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer, 118. Comment un tel homme dégagé du siecle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voit approcher la mort, *ibid.* Il importe peu à un Chrétien de mourir de faim ou de maladie, par la violence ou par la disette, 301. Pourvu qu'il meure en

Notre-Seigneur, toute maniere de mourir lui est glorieuse, 302. Combien il est à craindre que notre ame fugitive ne se retourne tout-à-coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs, & que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte, tout ce qui s'est passé dans la vie, 117.

C'est du sein de la mort & de ses ombres épaisses que sort une lumiere immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'état de notre nature, 428. Elle seule nous convainc de notre bassesse; elle seule nous fait connoître notre dignité, *ibid.* Il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a fait capables de trouver du bonheur, même dans la mort, 443.

Mortification. Dieu veut que nous soyons revêtus comme d'un deuil spirituel par la mortification chrétienne, 319.

Mysteres. On profane tous les jours leur sainteté, en faisant triomper la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu, 320, 321.

N

NAture. Toute la nature veut honorer Dieu & adorer son principe, autant qu'elle en est capable, 204. Comment à sa maniere elle glorifie le Pere céleste, *ibid.* Je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'appaisons la colere de Dieu, 78.

Nature humaine. Il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hazard, 11, 12. Il est clair que ce qu'on lui donne au-delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge, 313.

Nature raisonnable. Le devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est de s'unir saintement à Dieu par une fidelle dépendance, 171.

Néant. Ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant, il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare, 436.

Nécessaire. Les levres le demande, mais cependant le cœur le dédaigne, 320. A l'égard du nécessaire, il faut craindre l'empressement & l'inquiétude, 290. Si nous avions bien mis dans notre esprit que le peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, nous ne le rechercherions

pas avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité & en patience, 287. Ce n'est pas assez au Sauveur de nous détacher simplement de l'agréable & du superflu, mais il nous veut mettre encore au-dessus de ce que le monde estime le plus nécessaire, 301. Le dessein de notre Sauveur n'est pas de défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée pour se le procurer, 293. Il n'empêche pas une sage & prudente économie, mais des soins qui nous troublent & nous tourmentent, *ibid.* Avoir de la prévoyance, avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste & modérée; mais du trouble & de l'inquiétude, si nous en avons, nous sommes infideles, 308. Etant réduits à ce nécessaire, Dieu nous montre quelque chose de plus nécessaire, son royaume, sa vie, sa félicité, 309. Il détourne, par ce moyen, notre esprit de cette forte application qui nous inquiete pour la conservation de cette vie, *ibid.* Si nous cherchons le royaume de Dieu, tout le reste nous sera donné s'il est nécessaire; & s'il ne nous est pas donné, il n'étoit pas nécessaire, 308. Dieu se restreint dans le nécessaire, & il ne s'étend pas au superflu, & bien moins au délicat ni au somptueux, 294. Combien il est aisé de se contenter, lorsqu'on se réduit simplement à ce que la nature demande, 309.

Nécessité. Dieu ne promet pas à ses serviteurs qu'ils ne souffriront point de nécessités, 300, 301. Nous sommes assurés, sur la foi d'un Dieu, ou que jamais nous ne souffrirons de nécessités, ou que nous ne ferons jamais aucune perte, qu'un plus grand bien ne la récompense, 308. La foi ne connoît point de nécessités, 301.

Néhémias : sa conduite à l'égard du peuple Juif, 399. Sa compassion pour ce peuple, *ibid.* Soulagement qu'il lui procure, *ibid.* Sa confiance en la bonté divine, 400.

O

OBéissance. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir, 6.

Œuvres de Dieu. Combien il est peu équitable que nous voulions en nos jours, qui passent si vîte, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies, 15.

Opulence. Chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particuliere, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette, 45. Elle est au contraire, du moins en ceci, & plus captive & plus

engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent, & un plus grand poids qui l'accable, *ibid.*

Opulent. Celui qui dans le temps est si opulent, viendra pauvre & vuide à l'éternité, 313.

Oraison. L'oraison est un acte de la raison, 207, 208. Elle est une élévation de l'esprit à Dieu, 219. Elle est un commerce où il faut en partie que l'homme s'élève, & en partie aussi que Dieu descende; mais il ne descend jamais à nous, que pour nous élever à lui, 220. L'oraison est une espece de mort, parce que premierement elle sépare les sens des objets externes; & ensuite, pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu qui est son principe, 235. Condition nécessaire pour faire à Dieu une oraison agréable, 237.

Orgueil. C'est une enflure du cœur qui rend les yeux élevés, qui fait qu'on se méconnoît, qu'on ne fait point de réflexion sur soi-même, qu'on s'entretient dans sa grandeur, 357, *not.* Il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement, 416.

P

Pain. C'est du pain que Dieu veut qu'on lui demande, parce que c'est la seule chose nécessaire aux vrais Fideles, 296. Si nous avions bien mis dans notre esprit que ce peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, nous ne le rechercherions point avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité & en patience, 287. Si jamais nous avions compris qu'en demandant à Dieu notre pain quotidien, nous ne lui demandons que le nécessaire, nous ne nous plaindrions pas, comme nous faisons, lorsque nous n'avons pas le superflu, *ibid.* Nous ne regarderions pas nos richesses comme un fruit de notre industrie, mais comme un présent de sa bonté qui a bien voulu bénir notre travail, ni nous n'enflerions pas notre cœur par la vaine pensée de notre abondance; mais nous sentant contraints tous les jours à lui demander notre pain, nous passerions toute notre vie dans une dépendance absolue de sa providence paternelle, 287, 288.

Pardon. Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres, 422.

Paresseux. Ses desirs sont des desirs qui tuent, qui consument toute la force de la foi, qui s'évapore toute en ces vains soupirs, 241.

Passions. Il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née, 412. Plus la passion est forte, plus il faut se roidir contre elle, *ibid.* Rien de plus criminel que de songer à l'entretenir, dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer, *ibid.* Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes, 352. Nous voyons regner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre, 232. Toutes les passions, troupe mutine & emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux où l'on n'entend que ces mots : Apporte, apporte ; 70, 71. Ces pauvres intérieurs ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, 69, 70. Elles se croient pauvres dans leur abondance, 46. La profusion, c'est leur besoin ; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire, 72. Ces pauvres qu'on nourrit trop bien au-dedans, épuisent tout notre fonds, *ibid.* Aucune espérance pour les pauvres de Jesus-Christ, si l'on n'appaise ce tumulte & cette sédition intérieure, *ibid.*

Pauvres. C'est en vain qu'ils gémissent à la porte des riches ; d'autres pauvres, qui sont les convoitises, sont déja au cœur ; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent, 70. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudens & insatiables, on ne peut entendre la voix languissante des pauvres qui tremblent devant les riches, qui accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail & par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misere, 71. Les pauvres dans le voisinage du riche, ne sont plus en sureté de leurs biens, 401. Ils donnent, les malheureux, le prix des dignités qu'ils n'achetent pas : ils les payent, d'autres en jouissent ; & l'honneur de quelques-uns coûte la ruine totale à tout le monde, *ibid.* Ils ne demandent aux riches que le superflu, quelques miettes de leur table, quelques restes de leur grande chere, 71. Ils subsisteroient, si on leur donnoit quelque chose de ce que la prodigalité répand, ou de ce que l'avarice ménage, 72. Nous sommes réduits à ces cas extrêmes, où tous les Peres & tous les Théologiens nous enseignent d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son ame, de tous les excès où la fureur de la faim & du désespoir le précipite, 78, 79. La main des pauvres, c'est le coffre de Dieu, c'est où il reçoit son trésor, 322. Ce que nous y mettons, Dieu le tient éver-

nellement sous sa garde, & il ne se dissipe jamais, 322, 323. Les pauvres s'éleveront contre nous, pour nous demander compte de leur revenu dissipé, 323. La Providence divine leur avoit assigné leur vie sur notre superflu, *ibid.* Nous avons tué ceux que nous n'avons pas assistés, 324. Pour éviter les cris de reproche que feront contre nous les pauvres, il faut écouter les cris de la misere, 77.

Pauvreté. On estime pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, 320. Comment on peut être pauvre sans manquer de rien, 315.

Péchés. Les péchés naissent en nous comme des vers, non engendrés par le dehors, mais conçus & bouillonnans au-dedans, de la pourriture invétérée de notre substance, & du fonds malheureusement fécond de notre corruption originelle, 262. Ils s'attirent les uns les autres, 96. Il n'en faut qu'un pour nous perdre, *ibid.* Le péché nous achete par le plaisir qu'il nous donne, 100. Ce n'est pas une maladie ordinaire; c'est une lepre spirituelle qui porte impureté & profanation, & qui non-seulement affoiblit les hommes, mais les met au rang des choses immondes, 122.

Trois malheurs que le péché produit dans les hommes, 121. Le premier de tous les malheurs, & qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu, *ibid.* De-là naissent deux grands maux; car l'ame étant séparée de Dieu, qui est le principe de force & de sainteté, de saine elle devient languissante, & de sainte elle devient profanée, 121, 122.

Deux especes de péchés, 50. Les uns viennent de la disette, les autres naissent de l'excès, *ibid.* Ceux qui naissent du besoin & de la misere, ce sont des péchés serviles & timides, *ibid.* Les péchés d'abondance sont superbes & audacieux, ils veulent regner, 50, 51.

Dieu déteste le péché nécessairement, 140. La police céleste avec laquelle Dieu régit les hommes, l'oblige à leur faire connoître qu'il déteste infiniment le péché; autrement ce seroit un Dieu trop patient, & bon déraisonnablement, 139. Nos péchés sont contraires à la justice de Dieu qui les punit, mais le sont beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface, 267. Si la justice nous les fait voir d'une maniere plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une maniere plus vive & plus pénétrante, *ibid.* Celui-là doit beaucoup plus d'amour, à qui on a pardonné plus de péchés, 129.

Si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie en ce monde & en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, & bravent sa toute-puis-

sante, 102, 103. Comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissemens éternels; & ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant, 103.

Pécheur. Le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie, 344. Les vérités de Dieu échappent au pécheur; il perd, en s'éloignant, le ciel de vue, il ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui le touchent & qui l'occupent, 95. Il faut presser les pécheurs, & leur jetter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes seches, pour les faire rentrer en eux-mêmes, 255. Ces pécheurs hardis & superbes ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en glorifient, 53. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, & qu'il dort aussi-bien qu'eux, *ibid.* L'impunité leur fait tout oser, *ibid.* Comment un pécheur pressé en sa conscience par la vue de la colere de son Dieu, s'accuse & se condamne pour prévenir l'arrêt de son Juge, 136, 137.

Aveuglement d'un pécheur que la pénitence n'inquiete pas, qui va réglément à ses jours marqués sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son Confesseur, & s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie, 155. Il faut qu'un pécheur soit troublé; qu'il frémisse contre soi-même, qu'il s'irrite contre ses foiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté, *ibid.* Cette prodigieuse facilité avec laquelle il avale l'iniquité comme l'eau, & la pénitence de même, c'est ce qui doit faire craindre pour lui que ce jeu & ce passage continuel de la grace au crime, du crime à la grace, ne se termine enfin par quelque événement tragique, 156.

Le pécheur qui se convertit peut demeurer quelque temps infirme & fragile; & les fruits de sa pénitence, quoique encore amers & désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de la maturité, 157. Combien nécessaire qu'il devienne ferme & constant dans la vertu, 157 *& suiv.* Deux sortes d'alliances que les pécheurs convertis ont contractées avec Dieu leur Créateur, par l'entremise de Jesus-Christ leur Médiateur, & son Fils, 135. Caracteres & effets de ces deux alliances, *ibid.* La premiere dans le saint Baptême: la seconde dans le Sacrement de la Pénitence, 135, 136. Contravention que les pécheurs ont commise contre la premiere de ces alliances, 135. Second traité que Dieu veut bien encore faire avec eux dans le Sacrement de Pénitence, *ibid.* Par ce traité ils rentrent dans tous les droits de la premiere alliance, nonob-

tant leurs contraventions; mais aussi ils entrent envers Dieu dans des obligations plus étroites, 136. De quelle maniere le second traité a été conclu, *ibid.* Le pécheur a promis de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses intelligences avec l'ennemi; ou jamais il n'a fait pénitence, ou sa confession a été sacrilege, 137. Il a fait quelque chose de plus, il a donné Jesus-Christ pour caution de sa parole, *ibid.* Pour plus grande confirmation, il a pris à témoin son Corps & son Sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte Table, 137, 138. Excès de l'infidélité du pécheur qui casse un acte si solemnel, 138. S'il manque encore à sa parole, le Tout-puissant s'en vengera, & il sera en pire état qu'auparavant, 136.

Il n'y a page dans l'Evangile où nous ne voyions en Jesus une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévérent, 127. Le pécheur converti doit aussi à Jesus plus d'affection que le juste qui persévere, & Jesus-Christ s'y attend, 128. Abus indigne que fait de l'amitié réconciliée celui qui retourne à ses premiers désordres, 129. Infidélité, malheur, aveuglement du pécheur qui retombe dans ses crimes, 123, 124. Si le pécheur justifié qui retombe après la pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée, 130. Outre le mépris qu'il fait de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave sa faute dans ses rechûtes, c'est le mépris du remede, 139. Terrible redoublement de vengeance qui l'attend, 138. Grand obstacle que doit éprouver un pécheur qui est souvent retombé, 154, 155. Chaos étrange qui est entre lui & la grace, 155.

La crainte de mourir fait que le pécheur mourant tâche d'appaiser Dieu par la seule espérance de vivre; & comme il n'ignore pas que la Justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher; il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre, 56. Par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, & non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte, *ibid.* Avec cette étrange pénitence, cette ame malheureuse sort de son corps, toute noyée & toute abymée dans les affections sensuelles, *ibid.* Inutilité des cris & des soupirs des pécheurs qui entrent au séjour de l'éternité, 65.

Pénitence. De peur que nous ne périssions sans ressource, Dieu nous a ouvert une autre fontaine; Dieu

nous a donné un autre bain, où il nous est permis de nous plonger; c'est le bain de la pénitence, 147. Eût-on profané ses eaux cent fois, mille fois; si l'on revient elle est prête à nous recevoir, & nous pouvons encore y laver nos crimes, 150. Ses eaux saintes & sacrées, aussi-bien que celles du Baptême; parce qu'elles dérivent de la même source, & qu'on ne peut les souiller sans profanation, 147. Les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes; mais Dieu se rend toujours plus difficile, 151, 152. D'où vient cette nouvelle difficulté, 154.

La pénitence est un second baptême, 145. Un baptême de larmes & de sueurs, 147. L'antiquité chrétienne l'appelle un baptême laborieux, 154. Elle est plus difficile que le Baptême, 161. Par un juste jugement de Dieu, la pénitence souvent violée, à mesure qu'on la méprise, augmente les difficultés de la conversion, & y ajoute de nouveaux obstacles, *ibid.* Les fruits de la pénitence, quoiqu'encore amers & désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de maturité, 157.

Le péché nous séparant d'avec Dieu, il faut que la pénitence nous y réunisse; & c'est la premiere de ses qualités, c'est une réconciliation, 112. Le péché, en nous séparant, nous a fait malades; par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse; & de-là vient que c'est un remede, *ibid.* Comme le péché ajoute la profanation & l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remede sacré qui ait la force de sanctifier, comme de guérir; & de-là vient que la pénitence est un Sacrement, *ibid.* Le remede de la pénitence a deux qualités; il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir, 139. Ce n'est pas seulement un remede, mais c'est une précaution & un préservatif, *ibid.* Par l'un, Dieu contente sa miséricorde, en pardonnant; par l'autre, il satisfait l'aversion qu'il a pour le péché, en le défendant, 141. Ces deux qualités de la pénitence, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires, *ibid.* Il ne sert de rien de la recevoir dans la premiere, si on la viole dans la seconde, 142. Elle est également établie, & pour ôter les péchés commis, & pour empêcher ceux qu'on peut commettre; autrement elle ne feroit que flatter le vice, *ibid.* Reproches qu'elle fait aux pécheurs qui prennent quelque soin de se laver de leurs crimes, & après se relâchent & se reposent, comme si tout l'ouvrage étoit achevé, *ibid.*

Nous avons méprisé la pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités, *ibid.*

Comme la pénitence a deux vertus, nous devons aussi avoir deux dispositions, 143. La disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises, *ibid.* La disposition pour la recevoir comme prévenant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître, *ibid.* La pénitence a deux regards : elle regarde la vie passée, & elle s'afflige, & elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon, *ibid.* Elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, & elle est saisie de crainte, & elle marche avec circonspection, *ibid.* Inutilité du remede de la pénitence, sans les précautions qui doivent l'accompagner, 145. Suite funeste du mépris que le pécheur en fait, *ibid.*

La pénitence n'est pas seulement un remede, c'est un remede sacré qu'on ne peut violer sans profanation, 145. Nous ne pouvons parvenir par le Sacrement de Pénitence à cette nouveauté & cette intégrité que le péché nous a fait perdre, sans beaucoup de larmes & de grands travaux, la Justice divine l'exigeant ainsi, 153, 154. Dieu y fait une seconde alliance avec le pécheur, 135. De quelle maniere ce second traité est conclu, 136. Par ce traité le pécheur rentre dans tous les droits de la premiere alliance, nonobstant ses contraventions ; mais aussi il entre envers Dieu dans des obligations plus étroites, *ibid.* Nous entrons par la pénitence dans une alliance plus étroite, & dans des engagemens plus particuliers que dans le Baptême, 130. On ne peut, sans un insigne mépris, rompre une amitié si saintement réconciliée ; ni rendre inutile, sans un grand péril, un remede si efficace ; ni violer, sans une prodigieuse irrévérence, un Sacrement si saint & si salutaire, 123. C'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, & que la source de miséricorde fait une source infinie de profanations sacrileges, 148. Le bain de la pénitence, toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à reprendre ceux qui retournent, est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, *ibid.* Non-seulement ses eaux sont souvent infectées, mais elles servent contre leur nature à souiller les hommes, 149. C'est notre malice qui en est cause, *ibid.* Elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous ne craignons pas les ordures, *ibid.*

Si nous profanons le mystere, non-seulement du baptême, mais encore de la pénitence, Dieu se rendra toujours plus inexorable, parce qu'il veut bien user de

miséricorde, mais non l'abandonner au mépris, 154. Aveuglement de ceux qui croient être Chrétiens lorsqu'ils passent leur vie dans une perpétuelle inconstance; aujourd'hui dans le bain de la pénitence, & demain dans leurs premieres ordures; aujourd'hui à la sainte Table avec Jesus-Christ, & demain avec Bélial, & dans toutes les corruptions du monde, 158.

Pénitens. Combien se rend coupable celui qui retombe dans ses premiers crimes, 159, 160. Malheurs qui en sont la suite, *ibid.*

Pensées. Il n'est pas étonnant que nous n'ayons que des pensées vaines, puisque nous ne nous entretenons que de vanités, nous flattant par des complaisances mutuelles, 238. Si nous nous remplissions des saintes vérités de Dieu, ce cercle de notre imagination agitée les rameneroit, *ibid.*

Perfection. Comment Dieu nous avance à la perfection, 309, 310.

Permission. Il y a quelque chose qui nous est défendu, même dans l'usage de ce qui est permis, 47. Il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses permises, on ne s'emporte bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues, 48. Par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que l'ame se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu, 49.

Persécution. Deux especes de persécutions que l'Eglise a souffertes, l'une de la part des tyrans, l'autre qu'elle se faisoit à elle-même, 86, 87. Cette sainte persécution, par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Eglise, 87, 88.

Perte. Nous ne ferons jamais aucune perte, qu'un plus grand bien ne la récompense, 308.

Peuples. Dieu donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre, 6.

Pharisiens. Ce n'étoit pas la compassion de notre commune foiblesse qui leur faisoit reprendre les péchés des hommes, 260. Ils s'érigeoient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies & corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres, & étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice, *ibid.*

Philosophes. Leurs divers sentimens sur la nature & l'état de l'homme, 446. Erreurs de ces sentimens, *ibid.* Voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, ils n'ont su ni que penser, ni que dire d'une

ge composition, *ibid.* Ils ont cherché la stabi-
ans la vertu, 158.
. Ce que fait dans les grandes places l'oubli de
& cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa
1. C'est-là que la convoitise va tous les jours se
fiant & renviant sur soi-même, 52. De-là naissent
ces inconnus, des monstres d'avarice, des rafine-
ne volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont
de nom, *ibid.*
ifirs. Où nous menent ces dangereux conseillers
urs flatteries, 91. La source de tous les maux,
ui ils nous éloignent de Dieu, 92. Enorme in-
à laquelle nous engage tous les jours l'amour
aisirs, 96. Cette aveugle attache aux plaisirs sem-
bord n'être que flatteuse, & ne paroît ni cruelle,
faisante : mais il est aisé de se détromper, &
ir dans cette douceur apparente une force mali-
& pernicieuse, 66. Non content de nous avoir ar-
à Dieu, l'amour des plaisirs nous empêche d'y
rner par une conversion véritable, 96. Les plai-
occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités
Dieu & ses justes jugemens n'y ont plus de place,
Etranges difficultés qu'éprouve l'ame livrée aux
s des sens pour arrêter ses résolutions, 98, 99.
ement qu'ils lui donnent pour la vertu, *ibid.*
qui vivent dans les plaisirs, qui s'imaginent que
vie n'est qu'un jeu, sont accoutumés à rire de
& ne prennent rien sérieusement, 98.
plaisirs sont les plus cruels persécuteurs de la vie
ine, 92. Plus de familles divisées & troublées dans
repos par les plaisirs, que par les ennemis les plus
ieux, 91. Plus d'hommes immolés avant le temps
mort par les plaisirs, que par les violences & les
ts, *ibid.* Ils ont amené dans le monde des maux
nus au genre humain; & les Médecins nous en-
ent, d'un commun accord, que ces funestes com-
ions de symptomes & de maladies qui déconcer-
leur art, confondent leurs expériences, démentent
uvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources
les plaisirs, 92. Il ne faut pas s'étonner que Je-
Christ nous commande de persécuter en nous-mê-
l'amour des plaisirs; puisque sous prétexte d'être
nis, ils nous causent de si grands maux, 91.
mour des plaisirs est toujours changeant, parce
toute son ardeur languit & meurt dans la conti-
, & que c'est le changement qui le fait revivre,
Les plaisirs, sources de douleurs, 85. Il ne nous
rien de tous nos plaisirs, sinon que nous en re-

venons avec un dégoût du bien, une attache au mal; le corps fatigué, & l'esprit vuide, 99. Les plaisirs du monde ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs; ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près, 84. Combien peu de chose les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, & qui passent en un moment, 458. Nous ne jouissons des momens de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que nous en répondions comme s'ils demeuroient, *ibid.* Il ne nous reste des plaisirs licites qu'un souvenir inutile: des illicites, qu'un regret, qu'une obligation à l'enfer ou à la pénitence, 457. Rien de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer ses plaisirs, & de se voir si-tôt après forcé par une nécessité fatale de les perdre sans retour & sans espérance, 102. Dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs, 115. Ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre & de les quitter pour toujours, *ibid.*

Plusieurs ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs, & les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables, 90. Ce seroit une erreur étrange, & trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre & mortelle à la partie divine & incorruptible, 111. Jesus-Christ nous a apporté un plaisir sublime, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre, 112. Plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'ame, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiete & toujours changeante de ses desirs, mais de la droiture immuable de sa conscience, 111, 112. Nul n'est digne d'être reçu à goûter les chastes & véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs, 112.

Poissons. Nous sommes comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le Baptême; & ensuite nous ne vivons pas, si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée, 146. Si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnoit, c'est-à-dire, notre innocence, *ibid.* Non-seulement nous perdons la netteté,

mais la nourriture & la vie; parce que nous sommes des poissons mystiques, qui ne pouvons vivre que dans l'eau, *ibid.*

Politique. La céleste politique, qui régit toute la nature, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidens inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands & mémorables événemens qui décident de la fortune des Empires, 5.

Pompe. Loin de nous rendre meilleurs, la pompe au contraire nous rend pires par la vanité, 327. Avec quelle indignité on la fait triompher jusque dans la maison de Dieu, 321.

Précautions: combien elles sont nécessaires pour conserver le fruit de la pénitence, 144, 145.

Précipitation. Précipiter les affaires, c'est le propre de la foiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, 17.

Prédication. Comment il faut écouter la prédication de l'Evangile, 191. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, & l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs, *ibid.* L'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avoit aucune part à cette juste censure, *ibid.*

Prétentions. Les prétentions nous engagent & nous amusent jusqu'au dernier jour, 57, 58. Comment, 58, 59.

Priere. La priere doit procéder du même Esprit auquêl elle s'adresse, 229. Il faut que nous répondions par notre ferveur à la sainte violence de l'Esprit Saint; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit, 240. Il ne nous pousse pas mollement, il veut crier & gémir avec des gémissemens inexplicables, *ibid.* Dieu s'éloigne de nous, quand nous ne lui apportons dans la priere que des desirs foibles, 239. Comme Dieu est avide de se donner, aussi devons-nous être avides de le recevoir, 223.

Celui-là ne prie pas, qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui; & qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme, 219, 220. A voir comme nous prions, ou notre esprit ne connoît pas que Dieu est souverain, ou notre cœur dément notre esprit, 217, 218. Nous venons à Dieu lui faire notre priere, pleins de nos pensées; non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le faire

entrer dans nos sentimens, 218. Ce Dieu que nous prions, n'est plus qu'une idole dont nous prétendons faire ce que nous voulons, & non le Dieu véritable qui doit faire de nous ce qu'il veut, 219. Nous prétendons que lui & ses Saints épousent nos intérêts; sollicitent, pour ainsi dire, nos affaires, favorisent notre ambition, 218. Encore que nous ajoutions : *Votre volonté soit faite;* si nous consultons notre cœur, nous demeurerons convaincus que nous regardons ces paroles, non comme la regle de nos sentimens, mais comme la forme de la requête, *ibid.* Nous sortons de la priere, non plus tranquilles, ni plus résignés, ni plus fervens pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffés pour nos intérêts, 219. De cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul Chrétien qui s'avise de faire des vœux & de demander des prieres pour obtenir sa conversion, 231.

Dieu, comme bon, d'un naturel communicatif, Esprit qui aime à se répandre & à s'insinuer dans les cœurs, est toujours disposé à nous donner, 223. Si nous étions persuadés, comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon & bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien; & lorsque nous n'obtenons pas ce que nous lui demandons dans nos prieres, nous croirions nécessairement de deux choses l'une, ou que ce n'est pas un bien véritable que nous demandons, ou que nous ne sommes pas bien disposés à le recevoir, *ibid.* Il nous éprouve; ou en remettant il nous fait ce grand bien d'arracher de nous, par ce délai de son secours, la reconnoissance & la confession de notre foiblesse, 224, 225. Ou nous ne demandons pas bien, ou ce que nous demandons est tel, qu'il n'est pas digne de lui de nous le donner, 225. Les hommes sont embarrassés quand on leur demande de grandes choses, parce qu'ils sont petits; & Dieu trouve indécent qu'on s'attache à lui demander de petites choses, parce qu'il est grand, *ibid.* Ne lui demander rien moins que lui-même, *ibid.*

Dissipation de notre esprit, & égarement de notre cœur dans la priere, 237, 238. Quelle en est la cause, *ibid.* Rappeller son cœur, faire revenir ce fugitif; & s'il nous échappe malgré nous, déplorer devant Dieu ses égaremens, 238. Quand nous l'aurons trouvé, l'offrir tout entier à Dieu, *ibid.*

Prince. Dans la religion le Prince ne va que le second, 285. Dieu donne son esprit de sagesse aux Princes pour savoir conduire les peuples, 6. Outre la science maîtresse par laquelle le Prince commande, il y a une

autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instrumens de la conduite supérieure, *ibid.* C'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un état par la correspondance du chef & des membres, *ibid.* Le Prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement, 373. Combien il doit penser que la puissance de Dieu est active, *ibid.* Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine, *ibid.* Combien il lui est facile de s'imaginer que la vue & les mains de Dieu sont inévitables, 374. Tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son Souverain, *ibid.* Les Princes doivent révérer leur propre puissance, & ne l'employer jamais contre Dieu, qui la leur a donnée, *ibid.* Ils doivent être les sujets de Dieu, & les Dieux de leurs peuples, 375. Ils sont grands, afin que ceux qui veulent le bien soient secourus, & que les voies du ciel soient plus étendues, 394.

Les oreilles du Prince sont sacrées, & c'est les profaner trop indignement, que d'y vouloir porter ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinemens d'un zele affecté, 196, 199. Infecter les oreilles du Prince, c'est un crime plus grand que d'empoisonner les fontaines publiques, & plus grand sans comparaison, que de voler les trésors publics, 199.

Prochain. Prendre garde comme nous parlons du prochain, sur-tout à la Cour, où tout est si important & si délicat, 196.

Prodigue. La variété infinie & le mélange de ses aventures, un tableau naturel de la vie humaine, 82. Son retour à son pere, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avoit perdus, une image accomplie des graces de la pénitence, *ibid.*

Promesse. Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'ame & le bien du corps, aussi il y a deux genres de promesses; les unes essentielles & fondamentales, qui regardent le bien de l'ame; les autres accessoires & accidentelles, qui regardent le bien du corps, 302, 303. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes, & l'exécution n'en manque jamais, 303. Les promesses qui regardent le corps, doivent être nécessairement rapportées ailleurs, *ibid.*

Prospérités. Elles corrompent les hommes, enflent

leur cœur par la vanité, & leur font oublier la loi de Dieu, 388.

Providence. Depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites créatures; elle s'étend par-tout, 14, 306. Motifs qui doivent animer notre confiance en elle, & nous empêcher de croire qu'elle nous oublie, 306 *& suiv.* Dépendance absolue dans laquelle nous devons vivre à son égard, 288. Ceux qui se confient à ses soins, doivent apprendre avant toutes choses à se réduire simplement au pain, c'est-à-dire, à se contenter du nécessaire, 297. Le soin paternel de la Providence ne regarde que le nécessaire, & non pas le surabondant, 294. Les deux sentimens que nous inspire la foi de la Providence, c'est premierement de n'admirer rien, & ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine à la vie présente, 27. Pourquoi, *ibid. & suiv.* La foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfans de Dieu la derniere décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose, 30. Celui qui s'attache immuablement à la Providence, ne trouve rien qui s'oppose à lui, ni qui trouble ses desseins : tout concourt au contraire à l'exécution de ses desseins; parce que tout coopére à l'accomplissement de son salut, qui est sa grande affaire, 32. S'appliquant de cette sorte à la Providence, qui enferme dans ses desseins toutes les causes & tous les effets, il s'étend & se dilate lui-même, & il apprend à s'appliquer en bien toutes choses, *ibid.* De quelle maniere il reçoit la prospérité & l'adversité, 32, 33. Jamais il ne désespere, parce qu'il n'est jamais sans ressource, 33. A quelque extrêmité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infideles, qu'il a perdu tout son bien; car il ne peut désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, & un royaume qui n'est autre que celui de Dieu, *ibid.* Combien il sait profiter de ce qui se passe dans les autres, *ibid.* Tout le confond, & tout l'édifie; tout l'étonne, & tout l'encourage, *ibid.* Saintes pensées que la foi de la Providence lui inspire, lorsqu'il voit la prospérité & le triomphe des pécheurs, 34, 35. Guerre que les impies déclarent à la Providence, 2. Ce qu'ils alleguent de plus fort contre elle, *ibid.*

Pudeur. Il faut de la gravité & du sérieux pour conserver la pudeur entiere, 256.

Puissance. Rien sur la terre qui ait assez de force & de dignité pour soutenir le nom de puissance, 347. La grande puissance féconde en crimes, 52, 354. Comment les vices croissent avec elle, 354. Désordres dont elle est la cause, 52, 354. Dans cette licence infinie

qu'elle produit, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient, 52. La puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement, & en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même, 355, 356. Elle est semblable à un vin fumeux, qui fait sentir sa force aux plus sobres, 356. L'ordre exige qu'elle serve pour le bien, autrement nul ordre de faire tant de différence entre de la boue & de la boue, 387. Tout ce qui porte le caractere de la puissance divine, le porte de sa munificence; & il n'y auroit point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avoit perverti l'ordre & l'institution du Créateur, *ibid.* Faire servir la puissance à la loi de Dieu, 386. La puissance, après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une derniere obligation, qui est celle de soulager la misere, 397. Ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien, ne peuvent éviter leur condamnation, 402. Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, & il est le rempart de ceux qui le servent, 389. On combat notre puissance en deux sortes; ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre, 349. Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à la justice de Dieu, 406. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu & le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténebres extérieures, *ibid.*

Sans soupirer ardemment après une grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie, 362. Dieu enseigne à ses serviteurs, non à desirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs desirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue, 346. C'est le dernier des aveuglemens, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de desirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes & sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu, 345. Elle ne peut servir à une volonté déréglée, déja misérable en voulant le mal, qu'à la rendre encore plus misérable en l'exécutant, 344. Si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne desirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens, 348. La puissance que nous

devons desirer durant cette vie, est une puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu, 349. Puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes; ou plutôt puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes. *ibid.* Si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande & la véritable c'est de regner sur ses volontés, 351. Dieu ne nous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la premiere, 346. Pour aspirer à la puissance, attendre patiemment que le regne de notre Pere advienne; & se contenter, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite, 448, 449. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future, 346.

Puissans. L'un des biens qu'ils doivent procurer, c'est l'exemple, un bien pour eux & un bien pour nous, 408. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux, *ibid.* Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumiere, elle viendra à nous d'elle-même, *ibid.* Ils rendront compte des péchés des autres, *ibid.* Ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine, à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire, 35.

R

Raison. Il appartient à la raison d'ordonner les choses, 208.

Rapidité. Nous sommes emportés si rapidement, qu'il nous semble que tout nous fuit & que tout nous échappe, 436.

Rechûtes. Idées terribles que les Apôtres, après Jesus-Christ, nous donnent des rechûtes, 159 *& suiv.* La rechûte fait un jeu profane & un sacrilege amusement de la Communion, 158. Retomber dans le crime auquel on a renoncé, c'est se repentir de sa pénitence, c'est condamner Jesus-Christ avec connoissance de cause; & après l'avoir goûté, c'est le sacrifier à ses passions, & faire satisfaction au Démon de ce qu'on avoit osé secouer son joug détestable, 158, 159. Les rechûtes abattent peu-à-peu les forces, 145. L'état du pécheur toujours plus mauvais après la rechûte; & la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainsi parler, de la nature, elle surmonte encore les remedes mêmes, 161. Effroyable chaos que nous avons

mis entre Dieu & nous par nos continuelles rechûtes, 162.

Refuge. Dans cette inconstance des choses humaines, & parmi tant d'agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là semble être heureux qui peut avoir un refuge, 106. Sans cela nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos, *ibid.*

Regle. Regles immuables des mœurs que la raison a posées, combien admirables, 441.

Religion. Le propre de la Religion est d'achever dans nos ames notre divine ressemblance, 228.

Remede. Celui qui méprise le remede, touche de près à sa perte, & deviendra bientôt incurable, 139.

Reprouvés. Leur supplice n'est tempéré d'aucune douceur, 21.

Ressentimens. Pourquoi les poussons-nous sans bornes, 394.

Résurrection. Nos corps ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, 451.

Retraite. Point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde comme de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires, 107.

Riche. Le riche à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes, que le pauvre à qui tout manque, 44. Pourquoi, 45. Malheurs attachés à la condition des riches, 377 & *suiv.* Combien ils doivent appréhender ces crimes cachés & délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur, & d'un attachement presque imperceptible, 48.

Parmi un nombre infini d'amis, de médecins, de serviteurs, les riches impitoyables demeureront dans leur derniere maladie sans secours, plus délaissés, plus abandonnés que le pauvre qui meurt sur la paille, & qui n'a pas un drap pour sa sépulture, 74. Ces pauvres qu'ils ont méprisés, sont les seuls qui seroient capables de les secourir, *ibid.* Combien à la mort ils les aideroient, s'ils avoient soulagé leurs maux, s'ils avoient eu pitié de leur désespoir, s'ils avoient seulement écouté leurs plaintes, 74, 75. Comment les saints Anges traiteront alors le riche impitoyable, 75, 76. La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu: les pauvres l'ont déféré à son tribunal, son procès lui est fait au ciel; & quoiqu'en mourant il ait fait largesse des biens qu'il ne pouvoit plus retenir, le ciel est de

ser à ses prieres, & il n'y a plus pour lui de miséricorde, 76.

Riche (Mauvais). Dans l'ame de ce mauvais riche & de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire; l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions font retentir de toutes parts ce cri séditieux: *Apporte, apporte*, 70, 71. Ce riche inhumain a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri, 68. Sa délicatesse & sa bonne chere font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté de lui dans l'Evangile, 46. C'est un homme qui s'est damné dans les choses permises, parce qu'il s'y est donné tout entier, *ibid.*

Richesses. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif, 44. Ne pas regarder nos richesses comme un fruit de notre industrie, mais comme un présent de la bonté divine, qui a voulu bénir notre travail, 287, 288.

Rigueur. Comment Jesus-Christ apprend aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes, 249.

Roi. Toutes les vertus lui sont nécessaires, 201. C'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être l'exemple de ses peuples, *ibid.* La piété, la justice, l'innocence d'un Roi, font la meilleure partie de la félicité publique, *ibid.* On devroit estimer un malheur public, si jamais il paroissoit quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse, *ibid.* De tous les hommes vivans, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente, ni plus avant imprimée, que les Rois, 373. Leur puissance est établie pour affermir le regne de Dieu parmi les hommes, 387, 388. L'exécution de ses saintes Loix ne leur doit être ni moins chere, ni moins précieuse que leur couronne, 388. Dieu seul est leur modele, & doit être imité en tout, autant que le porte la foiblesse humaine, 375, 376.

Les Rois ne sont pas si heureux pour que la vérité vienne à eux de droit fil & d'un seul endroit, 200. Comment ils doivent se conduire pour en découvrir tout-à-l'entour les traces qui sont dispersées, *ibid.* Ils ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent, 79. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais sur-tout qui venge les péchés des Rois, 201.

Sage

S

Sage. Le Sage rentre profondément dans sa conscience, & s'applique à lui-même tout ce qui se dit, 191, 192. Il ne se contente pas de trouver belle la parole qu'il entend & de la louer; il ne fait pas comme plusieurs qui regardent à droite & à gauche à qui elle est propre, & à qui elle pourroit convenir; il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, & à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas, 191.

Sagesse. La sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut, 17, 18.

Sagesse divine. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérets, & qu'elle se renferme dans nos pensées, 215. Ce qui répugne à notre raison dans les desseins de cette sagesse, s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, & non tenter vainement de la comprendre, 216.

Salomon. Sa mine haute & relevée le faisoit aimer; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu & plus circonspect, 397. Les bons respirent sous sa protection, les méchans appréhendent ses yeux & son bras; & il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, & dans laquelle consiste le véritable caractere de la Majesté, *ibid.*

Salut. Ne pas l'entreprendre d'une maniere molle & relâchée, 242. La grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber toute entiere au temps de la mort avec tout ce qu'elle a de plus épineux, 57. Pourquoi, *ibid.*

Samarie, figure des hérétiques & des schismatiques, 281, *not.* 282, 283.

Santé. Elle est un bien; mais elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche, 19.

Science. La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connoître soi-même, 180. Cette science est d'autant plus belle, qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes, 181. Nous jettons nos regards bien loin, & pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes, *ibid.* Pour acquérir une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidele, 183. Merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, 438.

Secours. Le moyen le plus assuré pour obtenir le secours de Dieu, c'est de croire qu'il ne nous manque pas, 224.

Sens. La raison une fois livrée à l'attrait des sens, & prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle même, ni savoir où l'emportera son ivresse, 95. Plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, & plus nous nous égarons dans une terre étrangere, 93. Encore que nous passions d'un objet à l'autre avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles, 99. Ce qui nous rend ainsi captifs de nos sens, c'est la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude, *ibid* Ce qui flatte nos sens n'est qu'un amusement dangereux, & une illusion de peu de durée, 83. Disposition dans laquelle nous met l'attache aux attraits sensibles, 96. Tout l'agrément des sens est dans la variété, 96, 97. La vie des sens, rien autre chose qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, & du dégoût à l'appétit, l'ame flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se rallentit & l'ardeur qui se renouvelle, 97. Dans toute l'étendue des choses sensibles il n'y a point de si agréable situation, que le temps ne rende ennuyeuse & insupportable, *ibid.* Quiconque s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, & se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place, *ibid.* Dieu, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devoit pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens, 90.

Sensualité. Plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgraces, 91.

Sensuel. Dieu n'est plus dans le cœur de l'homme sensuel; l'idole qu'il encense, c'est le Dieu qu'il adore, 93. Si Dieu n'est plus dans son cœur, bientôt il ne sera plus dans son esprit, 93, 94. Sa mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle même de son souvenir, 94.

Séparation. La séparation effective augmente l'attache de la volonté d'une maniere plus obscure & plus confuse, mais aussi plus profonde & plus intime, 55, 117. Ce regret amer d'abandonner tout, s'il avoit la liberté de s'expliquer, on verroit qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter, 55.

Serviteur. Dieu ne s'engage qu'à ses serviteurs; parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses enfans, & qui composent sa famille, 299. Il leur donne toujours autant qu'ils croient recevoir de lui, 224.

Sévérité. Combien nous sommes séveres pour les autres, & indulgens pour nous-mêmes, 248, 249.

Siecle. Ce siecle stérile en vertu, magnifique seulement en titres, 331. Preuves trop convaincantes de son peu de valeur dans tous les ornemens de sa vanité, *ibid.* Jusqu'à quel point l'ambition est montée dans le siecle présent, 330. Nulle condition qui n'ait oublié ses bornes; nulle famille qui se soit contentée des titres qu'elle avoit reçus de ses ancêtres, *ibid.*

Société. Rien n'est plaisant à l'homme, s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise, 167. Nous étions faits pour une sainte société en Dieu & entre nous, 414. Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain; il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance & de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, non-seulement à la premiere sensibilité de la compassion, mais encore aux premieres impressions de l'amitié, 166. Il y a encore quelque petit reste de société, car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude, 414. Cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret & un certain esprit de retour pour nous rejoindre, 167. Ce desir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent cimenté par quelque intérêt, foible & ruineux fondement de l'amitié mutuelle; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs & nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal d'une concorde solide, 168. Dieu a voulu que notre société & notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute, *ibid.* Quel est l'ordre qu'il a établi, 168 *& suiv.*

Comme en vivant ensemble sous l'empire suprême de Dieu, nous avons aussi à vivre avec nos semblables en paix & en équité, il s'ensuit que l'accessoire & le second bien que nous ne devons chérir que pour Dieu, mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable, c'est notre société mutuelle, 171, 172. Elle n'est qu'apparente parmi les hommes; dans le fond rien de plus mal assorti, 169, *not.*

Presque tous les esprits incompatibles : à la longue on se sépare, 169, *not.* Chacun ne veut penser qu'à soi-même, & ne regarde les autres qu'avec dessein de do-

miner sur eux : par-là la société est détruite, 414. Lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir ; & si les loix de la civilité nous obligent à dissimuler & feindre quelque concorde apparente, qui pourroit lire dans nos cœurs avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verroit bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être, 414, 415.

Sodome : figure de la Synagogue, de l'ancienne Jérusalem, 281, *not.* 282.

Solitude. L'attention de l'esprit se fait à elle-même une solitude, 239.

Souffrances. Si Dieu nous laisse quelquefois souffrir, c'est un pere qui châtie ses enfans, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade, 307, 308.

Soupçons, cruels bourreaux des hommes du monde, & source de mille injustices, 195. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentimens des autres, nous aimons tous ou presque tous à nommer ou à croire nos soupçons des connoissances certaines, 417. Comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bien-tôt une certitude, & nous appellons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture, 265. Si parmi ces soupçons notre colere s'éleve, nous ne voulons plus l'appaiser, parce que nul ne trouve sa colere injuste, *ibid.* Progrès de notre injustice, 265, 266. Trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore, 195. Notre aveuglement de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes, 265. Si l'on s'y laisse gagner, prendre garde au moins de ne les porter pas aux oreilles importantes, & sur-tout de ne les porter pas jusqu'aux oreilles du Prince, 199.

Souverains. Les Souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu, 339. Bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les honore jamais plus intimement, que quand on les rabaisse de la sorte, 339, 340. Les Souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possédent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, 30.

Substance. Notre substance n'est rien devant Dieu, 432. Pourquoi, *ibid.*

Subsistance. Dieu s'engage de donner à ses enfans, non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance, 296. A qui Dieu promet-il cette subsistance nécessaire, 298.

Superflu : fonds sur lequel la Providence a assigné la subsistance des pauvres, 323. La convoitise est un mauvais juge du superflu, *ibid.* A l'égard du superflu, craindre la dissipation & le luxe, 290. Ne se dissiper pas en le prodiguant à ses convoitises, mais être soigneux de le conserver en le distribuant par ses aumônes, 313. Si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues, 311.

T

T*Abernacles*. Cette troupe qui environne les saints Tabernacles, une troupe de Juifs mercenaires qui ne demandent que des biens temporels, 233.

Table. En vain s'est-on soulé à cette table, on a pris plus de pourriture, & non pas plus de substance, ni plus d'aliment, 314.

Table (Sainte). La premiere disposition qu'il faut apporter à la Table de Dieu, c'est la sobriété & la tempérance, 296.

Temple. C'est honorer Dieu, que de relever son temple, 320. L'ame déchue de la grace, voit le temple de Dieu renversé en elle, 104. Elle a détruit & honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles, 105. Au milieu de ses douleurs, & pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs & de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il releve l'autel abattu, & rend enfin le premier honneur à sa conscience où il veut faire sa demeure, *ibid.*

Temps. Ce que nous faisons dans le temps, passe par le temps à l'éternité, d'autant que le temps est compris & est sous l'éternité, & aboutit à l'éternité, 458. Combien peu nous occupons de place dans cet abyme immense du temps, 435. Nous passons véritablement notre temps, & nous passons avec lui, 457. Le temps trop court à l'article de la mort pour démêler une affaire si enveloppée que celle de nos comptes & de notre vie, 63. Parce que nous & nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'Infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, & qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, & tout ce que sa justice destine aux méchans, 15.

Tombeau Point de plus véritable interprete, ni de

plus fidele miroir des choses humaines, que le tombeau, 427.

Traités. Les traités les plus forts, ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées, 133. Cela est bien appuyé sur la raison; parce qu'alors la bonne-foi est engagée dans des circonstances plus fortes, 133, 134.

Tranquillité. Degrés merveilleux par lesquels Dieu nous conduit insensiblement à cette haute tranquillité d'ame que nul accident de la fortune ne puisse ébranler 309.

Travail. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il étoit délivré de cet embarras, ne pourroit souffrir son repos; maintenant les journées lui sont trop courtes, & alors son grand loisir lui seroit à charge, 61. Il aime sa servitude, & ce qui lui pese, lui plaît; & ce mouvement perpétuel qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire par l'image d'une liberté errante, *ibid.*

Trône. Le trône royal appartient à Dieu, & les Rois ne le remplissent qu'en son nom, 396. La seule justice doit y être placée, 11.

Tuteur. Nous sommes des enfans qui avons besoin d'un tuteur severe: la difficulté ou la crainte, 313.

U

Univers. Cet univers, le royaume de Dieu, que lui-même regle & gouverne selon des loix immuables, 5. Rien de mieux entendu que cet édifice, de mieux pourvu que cette famille, de mieux gouverné que cet empire, 13.

V

Vengeance. Nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience & d'une pitié outrageuse qui ne se remue pas par dedain, & qui feint d'être tranquille pour insulter davantage, 194; 195. Esprit de grandeur dans la vengeance, 170, *not.* On croit se distinguer par-là & qu'on est comme une personne sacrée, *ibid.* On se venge par ressentiment, on se venge par politique, on se venge par une imitation de justice, 169, *not.* Surmonter le ressentiment par la charité, la politique par une

sagesse plus haute ; cette fausse imitation de justice, par une entiere soumission à la justice divine, *ibid.*

Vengeance divine. Dieu donne dans tous les siecles des marques de sa vengeance, 24.

Vérité. Pour connoître la vérité, il la faut adorer dans toutes les voies par lesquelles elle nous est révélée, & la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix, 227.

Vertu. La vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais c'est une habitude constante & un état permanent, 158. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait, & quelque desir de vertu, dont l'amour-propre releve le prix, & qu'il fait passer pour la vertu même, 110. A peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites, 360. Elle se retranche tout-d'un-coup plus de la moitié des moyens ; ceux qui sont mauvais ou suspects, & c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces, 360, 361, 391. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes, 361.

Vices : ils sont cachés & enveloppés en cent replis tortueux, & ils ne demandent qu'à montrer la tête, 352. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir, *ibid.* Jesus-Christ veut qu'on trouble le vice, qu'on l'inquiete, qu'on le blâme, qu'on le condamne, 255. Le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, & ensuite il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses regles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure, 361. Les deux vices les plus ordinaires & les plus universellement étendus dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, & un excès d'indulgence ; sévérité pour les autres, indulgence pour soi-même, 248.

Vie humaine. Extrême brieveté du temps de la vie de l'homme, 456. Notre partie est si petite en ce monde & si peu considérable, que quand on regarde de près, il semble que c'est un songe de se voir ici, que tout ce qu'on voit n'est qu'un vain simulacre, 454. Nous entrons dans la vie avec la loi d'en sortir, 453. Il n'y a que le temps de notre vie qui nous fait différent de ce qui ne fut jamais, *ibid.* Cette différence est bien petite, puisqu'à la fin nous serons encore confondus avec ce qui n'est point, *ibid.* Multitude des périls auxquels notre vie si courte est exposée, 454, 455. Grand mépris que nous devons en faire, 310. N'en pas faire un soin capital ; la regarder comme un accessoire, &

aspirer au bien immuable que Dieu nous destine, 309. Cette vie même toute entiere doit être comptée parmi les choses superflues par ceux qui pensent qu'il y a pour eux une autre vie, 310.

Vœux. Nos vœux tout judaïques, 231. Rien ne fatigue davantage le ciel que des vœux & des dévotions intéressées, 232.

Volonté. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant pourvû qu'il puisse régler ses desirs, & être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mésurer la félicité à l'élévation de sa fortune, 356, 357. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; & nous ne soupirons pas quand on met dans le fers la maîtresse même, la raison & la volonté qui commande, 351.

Pour guérir la volonté, il faut réprimer la puissance, 352. Comment le défaut de puissance, peut opérer la guérison de la volonté, 353. Combien funeste la puissance à une volonté déréglée, 344. Si nous ne pouvons pas ce que nous voulons, notre volonté n'est pas satisfaite, 342. Si nous ne voulons pas ce qu'il faut, notre volonté n'est pas réglée; & l'un & l'autre l'empêche d'être bienheureuse, 343. Pourquoi est-il plus essentiel de vouloir ce qu'il faut, que de pouvoir ce que l'on veut, *ibid.*

Volupté: son génie, 67. Elle se plait à opprimer le juste & le pauvre; le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie, *ibid.* On la contredit, elle s'effarouche: elle s'épuise elle-même, il faut qu'elle se remplisse par des pilleries; & cette volupté si commode, si aisée & si indulgente, devient ainsi cruelle & insupportable, 67, 68. Une volupté toute chaste & toute céleste, qui se forme du mépris des voluptés sensuelles, 111.

Fin de la Table du cinquieme Volume.

BIBLIOTHECA BODLEIANA